
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois de
JUILLET & AOUT
M DCCXVII.

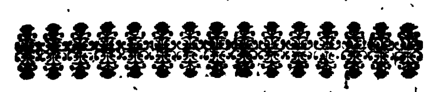
Par J.B.P.E.P.E.P.E.E.M.A.L.



A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER, Libraire.

MDCCXVII.

Avec Privilége des Etats de Holl. & Westfr.



NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

JUILLET & AOUT MDCCXVII.

ARTICLE I.

REFUTATION *d'un nouveau* SYSTEME *de* METAPHYSIQUE *proposé par le* P. M. . . . *Auteur de la* Recherche de la Vérité. A Paris, chez Raymond Maziéres. 1715. in 12. Premiére Partie pagg. 319. II. Partie. pagg. 343. III. Part. pagg. 384. Et se trouve à Amsterdam, chez David Mortier.

L'AUTEUR de ce Livre n'est point nommé, ni dans le Titre, ni

ni dans l'Aprobation, ni dans le Privilége; & les ſavans Journaliſtes de Paris, qui en ont donné l'Extrait, * ne le nomment pas non plus. On peut ſoupçonner que c'eſt quelque ſavant Jéſuite, ou quelque Ami de la Societé. Quoi qu'il en ſoit, il paroit avoir bien lû les Ouvrages du P. *Malebranche*, dont il refute le Syſtême, & être d'ailleurs bon Philoſophe. Il accuſe ce Pére de n'avoir fait que déguiſer l'ancienne Doctrine de *Platon* au ſujet des Idées. *Ce furent les pas de cet ancien Philoſophe, qui lui enſeignérent un petit chemin étroit, eſcarpé, environné de tous côtez d'afreux précipices, par où il monta juſqu'au Verbe, & dans la vaſte & enchantée Région des Idées, où il lui ſembla voir dans la plus grande clarté, tout ce que l'ordre de la Nature & celui de la Grace, renferment de plus beau & de plus profond.*

I. TOUT l'Ouvrage eſt diviſé en trois Parties. Dans la premiére on refute ce que le P. *Malebranche* a de commun avec *Deſcartes*. Dans la ſecon-

* Mois de Février 1718, pag. 136. Edit. d'Amſterdam.

seconde ce qui lui est propre & particulier, en matiére de pure Philosophie ; &, enfin, dans la troisiéme, ce qu'il avance par raport à la Théologie & aux Mystéres de la Religion.

II. CE QUE le P. *Malebranche* a de commun avec *Descartes*, & que l'on refute ici, se reduit à ces six Articles, 1. La Nature de l'Ame. 2. L'essence de la Matiére. 3. L'union de l'Ame & du Corps. 4. L'efficace des Causes secondes. 5. La Liberté de l'Homme. 6. l'Idée de l'Infini.

1. Selon ce savant Pére de l'Oratoire, l'Essence de l'Ame consiste dans la pensée actuelle; cette pensée actuelle & l'Entendement c'est la même chose. Or l'Entendement, selon le même, est une faculté purement passive; donc la Pensée substantielle, l'Esprit, l'Ame (ces mots sont synonymes chez lui) ce n'est rien d'actif, c'est une chose purement passive, qui ne renferme nulle action. Il est vrai que l'Ame a une autre Faculté, qu'on apelle la Volonté. Mais cette Volonté n'est qu'une maniere d'être de la Pensée, qui ne lui est pas même essentielle, non plus que le mouvement n'est

pas essentiel à la matiére. La Volonté n'est que l'impression ou le mouvement, que Dieu imprime à l'Ame, & qui la porte vers le bien indéterminé & général. L'Auteur, qu'on refute, explique toutes ces choses, comparant l'Ame à la Matiére ou à l'Etenduë; comparaison, qui, selon nôtre Auteur, n'a pour tout fondement, qu'une fausse notion de l'Esprit, comme d'un Etre brut, sans action, & sans vie. Il est d'ailleurs bien étonnant, que le P. *Malebranche* nous dise tant de belles choses de l'Ame, dont il assure positivement & tâche de prouver, que nous n'avons aucune idée, & que nous ne connoissons que par sentiment & par conscience. [S'il est vrai que nous ne la connoissions, que de cette maniére, comme nous connoissons nos sensations; il semble que ce que nous en pouvons dire se reduit à bien peu de chose. Car, que pouvons-nous dire, par exemple, de la sensation du verd & du rouge, si ce n'est, que ce sont des sensations de l'Ame, que nous apellons *verd* & *rouge*?]

Comment pouvoir décider, que la pensée constituë l'essence de l'Ame,

me, dont nous n'avons aucune idée, que l'Ame est un Etre entiérement passif, que l'Entendement ne renferme aucune action ; que la Volonté n'est pas essentielle à l'Esprit ; qu'elle lui est même aussi accidentelle, que le mouvement l'est au Corps, &c. On dira ; peut-être ; qu'importe, que l'Ame se connoisse ou par idée ou par sentiment ; pourvû qu'elle se connoisse ; elle peut dire ce qu'elle est sur la connoissance, qu'elle a de soi-même ? Le P. *Malebranche* a renversé entiérement cette réponse, par les paroles suivantes ; l'Ame, dit-il, *se connoit, si elle veut ; mais uniquement par sentiment intérieur ; sentiment confus, qui ne lui découvre ; ni ce qu'elle est, ni quelle est la nature d'aucune de ses modalitez. . . . . . Ce sentiment n'est donc que ténébres à son égard, quelque attention qu'elle y donne, il ne produit en elle aucune lumiére, aucune intelligence de la Vérité.*

Notre Auteur refute ensuite la pensée de son Adversaire, que l'Entendement est une faculté purement passive. Penser, dit-il, c'est connoitre, de maniére que l'on sache

que l'on connoit. Or, qui dit connoissance, dit un sujet, aussi bien qu'un objet de cette connoissance; qui dit réflexion, dit quelque chose qui refléchit; par conséquent, qui dit pensée, dit un Etre qui pense, un Etre à qui apartient cette pensée; un Etre, que l'on conçoit nécessairement préalable à la pensée qu'il a; ainsi ce n'est pas la pensée même, mais c'est cèt Etre sujet de la Pensée, qui est la substance pensante. [Peut-être répondroit-on à cette Objection par ce que disent les Théologiens de la nature de Dieu, qu'il est un Acte pur; car on pourroit objecter de même, qu'il faut que cèt Acte aît un sujet dans lequel il réside, & que le sujet de l'Acte & l'Acte ne peuvent pas être la même chose.] . . . . .

On objecte encore au P. *Malebranche*, que si l'Ame est une Substance purement passive & sans action, elle ne différe plus à cèt égard d'un bloc de matiére. Il est impossible d'ailleurs que la Volonté, laquelle, selon ce Philosophe, n'est qu'une simple proprieté, ou, plutot, qu'une modalité accidentelle de la Substance Spirituelle, soit une facul-

té active. Car, il y a contradiction, qu'une proprieté soit plus noble, ou plus excellente, que l'Essence d'où elle coule; comme il repugne qu'un effet soit plus parfait que sa cause. Aussi le P. *Malebranche* enseigne-t-il, que la Volonté n'est qu'une impression, qu'un mouvement par lequel l'esprit est porté & poussé vers le bien en général. Or cette impression, ce mouvement, entant que reçu dans l'Esprit, ne peut certainement être rien de plus actif; que le mouvement par lequel je pousse une boule, entant que reçu dans cette boule. L'Esprit, aussi bien que la boule, est mû & ne se meut pas: l'impression, qu'il reçoit, est par raport à lui une pure passion, & nullement une action.

2. Sur l'Essence de la Matiére, que le P. *Malebranche* & tous les Cartésiens font consister dans l'Etendue, notre Auteur lui fait un reproche, qui n'est pas nouveau, c'est que cette Doctrine s'accorde fort mal avec la Doctrine de l'Eglise, touchant la présence réelle du Corps de *Jesus-Christ* dans l'Eucharistie. [Les Philosophes Catholiques, R. se tireront de cette objec-

 tion

tion comme ils voudront ; tous ceux qui ne croyent pas cette présence réelle, s'y intéresseront fort peu. Ce ne sont pas les seuls Cartésiens, qui assurent que la matiére n'est pas pénétrable à d'autre matiére. Il y en a beaucoup de ceux qui nient, que l'Essence de la Matiére consiste dans l'étenduë, qui soutiennent pourtant que la Matiére ne peut pas être sans étenduë ; & que l'étenduë est un attribut essentiel commun à l'Espace & à la Matiére.]

A l'occasion de cette Dispute sur l'Essence de la Matiére, on parle d'une maniére dont les Cartésiens tâchent de concilier leur sentiment avec le Dogme de la Présence réelle, & on dit qu'on la trouve dans un *Recueil de quelques Piéces curieuses concernant la Philosophie de Mr. Descartes*, imprimé à Amsterdam, chez *Henri Desbordes* en 1684. On avance que ce Recueil fut *imprimé par un Ministre Calviniste*. Ce fut le célébre Mr. *Bayle*, qui n'a jamais été Ministre, qui fit imprimer ce *Recueil*. On nous donne ici une assez longue réfutation de cette maniére d'expliquer la Présen-

ce

ce réelle. Notre Auteur refute aussi philosophiquement, mais un peu scholastiquement, l'opinion qui établit l'Etenduë pour l'essence de la Matiére, & il soutient que ce n'en est qu'une maniére d'être; mais une maniére d'être positive; au lieu que la figure n'en est qu'une maniére d'être négative. De là vient qu'on peut concevoir l'étenduë sans aucun raport à son sujet, comme l'on conçoit les nombres, sans aucun raport aux sujets nombrez; parce qu'ils sont aussi des modes positifs. Au lieu que la Figure étant un mode purement négatif ne peut se concevoir sans son sujet. [Il y a pourtant, ce me semble, bien des modes négatifs, qu'on peut concevoir par abstraction sans rélation à leurs sujets, tels sont la mort, la surdité, l'ignorance, &c.]

3. Comme, selon notre Auteur, nous ne connoissons ni l'essence du Corps, ni celle de l'Ame, il est bien visible, que nous ne pouvons pas parler juste sur l'union de ces deux substances, & que, par conséquent, tout ce que *Descartes* & le Pére *Malebranche* en ont enseigné ne sont que de pures chiméres. So-

lon ce dernier surtout, toute l'union de l'Ame avec le Corps, consiste en une dépendance arbitraire, dont Dieu seul est la cause, entant qu'il a résolu, à l'occasion de tels mouvemens, qu'il excite lui-même dans le corps, de produire lui-même dans l'Ame de telles ou de telles pensées; or cela ne suffit pas pour faire une union physique & substantielle de l'Ame avec le Corps, ce ne sont tout au plus que quelques effets de cette union, que l'on prend pour l'union même. Il s'ensuivroit aussi de là que mille Esprits, quoi que tous de différens ordres, pourroient devenir les Ames d'un seul Corps, & qu'un seul Esprit pourroit aussi animer mille corps différens. [Je conçois cette seconde conséquence un peu mieux que la première. Car si plusieurs Esprits animoient un seul corps, qu'arriveroit-il, lors qu'un Esprit voudroit remuer un membre de ce Corps & un autre Esprit ne le voudroit pas. Après tout, ce que disent les Cartésiens sur l'union de l'Ame avec le Corps, vaut bien autant, que tout ce qu'en ont dit les Philosophes Scholastiques, qui ne consiste presque que dans des ter-

mes barbares, qui n'excitent aucune idée.]

Mais le P. *Malebranche* pousse plus loin les idées Cartésiennes, que n'avoient fait les Cartésiens avant lui. De ce que les sensations sont dans l'Ame & non dans le Corps; que ce n'est pas le Corps, qui les produit, mais qu'il en est seulement l'occasion, il en conclut, que le Corps auquel notre Ame est unie, n'est point ce Corps matériel que nous croyons apercevoir. Voici comment on le fait raisonner. *Supposons*, dit-on à *Ariste*, dans des Entretiens sur la Mort, *qu'on vous ait coupé les deux bras, & que ces deux bras fussent pourris ou brûlez; il est certain que vous sentiriez encore de la douleur dans ces deux bras: Or ce ne seroit pas les deux bras pourris ou brûlez, qui vous feroient mal, ce seroit deux autres bras, qui affecteroient votre Ame d'une perception de douleur très-vive: Donc après qu'on vous auroit coupé ces deux bras de chair, vous en posséderiez encore deux autres, qui sont les seuls, à parler juste, qui puissent vous faire mal, & ausquels votre Ame soit véritablement unie; car la douleur n'est point*

dans ce corps de chair & d'os ; elle n'est que dans l'Ame, & ce qui l'y cause, c'est le bras idéal, qui est l'objet immédiat & efficace de la perception desagréable. Or nous ne perdons à la mort, que ces deux bras-ci, qui sont de chair ; car les deux autres sont incorruptibles : pensez la même chose de tout votre Corps. La mort ne corrompra que ce Corps matériel, qui ne peut vous faire ni bien, ni mal. Elle ne vous ôtera pas un autre Corps, qui seul vous apartient, & vous est véritablement uni. Vous avez donc tort de craindre la Mort, &c.

Notre Auteur employe divers Chapitres à montrer la fausseté de tous les principes sur lesquels ce raisonnement est fondé. Il les fait préceder de ces quatre Réflexions générales. 1. L'union immédiate & essentielle de notre Esprit à Dieu, dont le P. *Malebranche* parle tant dans tous ses Ouvrages, pourroit bien n'être autre chose, que la vuë de l'idée de l'étenduë. 2. On pourroit bien se tromper en s'imaginant, qu'un Homme meurt, lors qu'il disparoit ou semble disparoitre de ce Monde materiel, en cessant de cau-

ser aux autres Hommes, les divers sentimens, qui faisoient juger qu'il existoit parmi les corps, qu'il nous parloit, qu'il nous touchoit, &c. 3. Selon ces principes, il est difficile de comprendre, que les Impies doivent plus apréhender la mort que les gens de bien; puis que l'Idée de l'étenduë, & par conséquent le Corps intelligible, qui seul nous est directement uni, & nous apartient véritablement, est ineffaçable de tous les Esprits, & que cette idée leur est toujours présente. 4. Dans ces Principes, selon lesquels le vrai Corps de l'Homme, est un Corps intelligible, est l'idée de l'étenduë, les Anges & Dieu même auroient des Corps, aussi bien que nous; car cette idée est commune à tous les Esprits.

[5. J'ajouterai une cinquiéme Réflexion, c'est que, dans cette hypothése, la Résurrection des Corps matériels ne paroît nullement nécessaire.]

4. Le quatriéme Article refuté, dans cette premiére Partie, est la doctrine du P. *Malebranche* sur l'inefficace des causes secondes. *Corps*, dit ce grand Philosophe, avec son Elo-

Eloquence ordinaire, *Corps*, *Esprits*, *pures Intelligences*, *tout cela ne peut rien. Toutes ces petites Divinitez des Payens*, & *toutes ces Causes particuliéres des Philosophes*, *ne sont que des Chiméres*, *que le malin Esprit tâche d'établir*, *pour ruiner le culte du vrai Dieu*, *pour en occuper des Esprits* & *des Cœurs*, *que Dieu n'a faits que pour lui. Ce n'est point la Philosophie*, *qu'on a reçuë d'*Adam, *qui aprend ces choses*, *c'est celle qu'on a reçuë du Serpent. Ce faux prejugé de l'efficace des causes secondes*, *a été l'origine de l'Idolatrie*, &c. . . . *Dieu seul est la cause véritable de tout ce qui se fait dans le Monde. C'est Dieu seul*, *qui fait*, *comme cause véritable*, *ce que les Hommes font comme causes occasionelles*. [Avant que de raporter les raisons de l'Auteur contre cette opinion, qu'il me soit permis de remarquer, que selon ce sentiment les Créatures ne sont pas même des causes occasionnelles des effets qu'on leur attribuë. Il est facile de le prouver. Dieu communique du mouvement à la boule B, parce que la boule A l'a choquée d'une certaine maniére; mais ce n'est pas la boule A, qui choque la boule B,
c'est

c'est Dieu même qui est la cause de ce choc; donc la boule A n'est ni cause véritable, ni cause occasionnelle, du mouvement de la boule B. On peut facilement apliquer ce raisonnement aux effets apparens des Esprits sur les Corps, & des Corps sur les Esprits. Pour faire sentir la chose, supposons, que j'aye résolu après avoir écrit un A d'écrire un B, & puis un C, & puis un D, & ainsi de suite; pourra-t-on dire sans abuser du langage des Hommes, que l'A écrit soit cause occasionnelle du B, écrit, & le B, écrit, du C, écrit? Cela est absurde; c'est vouloir tromper les Hommes que de parler ainsi. Disons absolument, selon ces principes, sans distinction & sans restriction, que comme il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'une seule & unique Cause, qui est Dieu, & que toutes les Créatures & spirituelles & corporelles sont des Etres purement passifs entre ses mains. Venons aux raisons de notre Auteur.]

Nous n'avons que deux sortes d'Idées, Idées de Corps, Idées d'Esprits; nous ne devons donc raisonner, que suivant ces deux idées. L'Idée, que nous avons de tous

les

les Corps, nous fait connoitre, qu'ils ne se peuvent remuer ; il faut conclurre que ce sont les Esprits qui les remuent. Mais qu'on examine l'idée qu'on a de tous les Esprits finis, on ne voit point de liaison nécessaire entre leur volonté & le mouvement de quelque Corps que ce soit ; on voit, au contraire, qu'il n'y en a point, & qu'il n'y en peut avoir ; on doit donc conclure qu'il n'y a aucun esprit créé, qui puisse agir sur quelque Corps que ce soit, comme cause véritable. Voila le grand fondement sur lequel le P. *Malebranche* nie l'efficace des Causes secondes ; & voici comment nôtre Auteur y répond. Selon son Adversaire on ne doit raisonner, que sur les choses, dont on a des idées claires. Or nous ne connoissons point par des idées claires ni l'Ame, ni aucun Esprit créé ; nous ne connoissons ceux-ci que par pure conjecture ; & celle-là que par un sentiment obscur & confus, qui, peut-être ; ne nous découvre rien de ce qu'elle est, & ne nous montre point quantité de facultez qu'elle a. D'ailleurs l'Auteur prétend avoir prouvé, que nous ne connoissons point l'essence de

de la Matiére ou du Corps. Enfin, le P. *Malebranche* avoüe que nous n'avons point d'idée, qui réponde au mot de puissance & d'efficace. Après cela peut-il assurer, que les Esprits, dont il n'a point d'idée n'ont point sur les Corps une efficace, dont il n'a point d'idée, surtout si, comme le soutient notre Auteur, nous ne connoissons pas même la nature du corps. [C'est tout de même que si l'on disoit qu'un Homme qu'on ne connoit point ne peut point enseigner à un autre qu'on ne connoit pas non plus une certaine Science, sans savoir quelle elle est.]

Quelque effort que je fasse, dit ailleurs le Pére *Malebranche*, pour comprendre cette efficace, cette force qu'on attribuë aux Créatures, je ne puis trouver en moi d'idée qui me la représente, donc il ne la faut point admettre. Il devroit dire de la même maniére; quelque effort que je fasse pour comprendre l'essence de mon Ame, & la nature des purs Esprits, je ne trouve point en moi d'idée qui me les représentent, donc il ne faut admettre ni Ame, ni Esprits purs. C'est comme

me si un Aveugle né décidoit qu'il n'y a point de Soleil au Monde; parce que quelque effort qu'il fasse pour le voir, il n'en peut venir à bout.

Une autre raison du P. *Malebranche* pour ôter toute efficace aux Créatures, est prise de ce que la Conservation est une Création continuelle. Notre Auteur répond à cette raison le mieux qu'il peut; mais sa réponse n'est pas fort claire; admettant le principe comme il fait, il est, ce me semble, impossible de nier la conséquence. Après avoir répondu aux raisons de son Adversaire, contre l'efficace des Créatures, notre Auteur établit cette efficace, sur les lumiéres, que nous fournit la Religion & l'autorité de l'Ecriture, sur le sentiment intérieur par raport à notre Ame, & sur les conséquences ou absurdes ou dangereuses, qui naissent de la doctrine des Causes occasionelles. Ces conséquences sont, que Dieu seul agit dans le Monde, qu'il fait généralement tout ce qui s'y passe, soit dans les Substances spirituelles, soit dans la matiére; que lui seul anime les Esprits, & donne aux Corps tous

leurs mouvemens. Ces propositions sont familiéres au P. *Malebranche*. Or cela s'apelle faire Dieu l'Ame du Monde, le faire l'unique moteur de l'Univers, l'Auteur de tous les désordres & spirituels & corporels, &c. [J'ai été toujours très-persuadé de la vertu & de la pieté du P. *Malebranche*. Il n'a pas vu que ses opinions ménent tout droit au Spinosisme.] Plus, ajoute notre Auteur, on voudra aprofondir tout ceci, plus on se convaincra, que rien n'est plus mal imaginé, qu'il n'y a rien de plus badin & de plus indigne de la Majesté de Dieu, à qui l'on fait joüer un jeu d'enfant. On lui fait pousser un corps contre un autre, afin d'avoir le plaisir de pousser aussi le corps choqué ; on lui fait former des Volontez générales, par lesquelles il dit, toutes les fois que telle chose arrivera je ferai ceci ou cela ; après quoi on nous le représente faisant lui-même arriver cette chose, pour se donner l'occasion de faire ce qu'il avoit dit.

5. Le cinquiéme Article concerne la liberté de l'Homme. Je m'y arrêterai peu. Il est plus clair que

le

le jour, que, quoi que le P. *Malebranche* se déclare partout pour cette liberté, sa doctrine, telle que je viens de la raporter, la renverse entierement. C'est aussi ce que je crois avoir déja prouvé dans les *Nouvelles* des deux mois immédiatement précédens *. Notre Auteur fait ici trois choses sur cèt Article. 1. Il expose les Principes du P. *Malebranche*, qui ruinent de fond en comble la liberté. 2. Il raporte le plus fidellement, qu'il lui est possible, ce qu'il a conçu de la maniére dont ce Pére prétend pouvoir l'expliquer, sans se départir d'aucune de ses autres opinions. 3. Il allégue les raisons, qui lui persuadent qu'on ne peut pas recevoir cette explication.

Le P. *Malebranche* fait consister la liberté dans la force qu'a l'Esprit de détourner vers les objets particuliers, qui lui plaisent, l'impression ou le mouvement, que Dieu lui donne vers le bien en général. Mais, lui dit-on, cela ne s'accorde point avec le grand principe de l'impuissance absoluë des Esprits, avec cet-

te

* Pag. 322. & suiv.

te Démonstration par laquelle on s'imagine avoir prouvé, qu'il y a même contradiction, que Dieu communique à ses Créatures aucune véritable puissance. Car la force qu'auroit l'Esprit de détourner le mouvement, que Dieu lui imprime, ne seroit-elle pas une véritable puissance; & cette détermination, qu'elle se donneroit, ne seroit-elle pas une détermination réelle & physique, d'un mouvement physique & réel, dont l'Esprit seroit établi vraye cause? [Quant à moi, je m'imagine, que, loin que l'Esprit n'aît aucune force, s'il peut détourner vers un bien particulier, l'impression que Dieu lui donne vers le bien en général, sa force est, en quelque force supérieure à celle, que Dieu déploye dans cette occasion.] On fait ici beaucoup d'autres Questions, qui, si je ne me trompe, auroient embarassé le P. *Malebranche*, tout habile homme qu'il étoit.

6. Le sixiéme Article, qui me paroit très-curieux, est sur l'Idée de l'Infini. On montre sur ce sujet, comme presque sur tous les autres, que le P. *Malebranche* se contredit. Selon ce grand Philosophe, (1.) l'Esprit

l'Esprit de l'Homme est extrémement borné, il a fort peu d'étenduë & de capacité : cependant il connoît clairement & distinctement l'Infini; ou, plutot, il est immédiatement uni à l'Infini, dont il voit directement l'essence & l'existence. (2.) La capacité de l'Esprit est si étroite, qu'il ne peut comprendre parfaitement une Science particuliére, non pas même les propriétez d'une seule figure: & néanmoins les essences de toutes choses lui sont présentes dans l'Infini en tous sens, qu'il voit clairement: il y découvre une multitude infiniment infinie d'idées. (3.) Nôtre mesure de pensée est si petite, qu'une Sensation legére, une piqûure d'épingle l'occupe toute entiére : cependant elle suffit cette mesure de pensée, pour recevoir l'immense idée de l'Infini; cette vaste connoissance y trouve place; bien plus, elle reçoit l'Infini, & encore avec lui, les sentimens les plus vifs de la douleur la plus aiguë; puis que l'Idée de l'Infini est inséparable de l'Esprit. (4.) C'est à cette extrême limitation de l'Esprit qu'il s'en faut prendre, de ce que nous ne connoissons rien qu'imparfaite-

faitement, & de ce qu'en particulier, nous n'avons de l'Infini qu'une connoissance si défectueuse, qu'on doit condamner les questions & les disputes qu'on fait sur cette matiére: & néanmoins nous voyons si clairement l'Infini, que ce n'est que de cette vuë claire, que toutes nos autres idées tirent leur clarté; puis que tout ce que nous voyons, c'est en lui que nous le voyons; & c'est cette lumineuse connoissance de l'Infini, qui repand le jour sur toutes nos autres connoissances, c'est de ce Principe fécond que l'on tire avec la derniére évidence tout ce que l'on peut savoir de Dieu, des Idées de la Matiere, & de ses proprietez.

Notre Auteur examine, après avoir montré ces contradictions, à quoi se réduit l'espêce d'idée que nous avons de l'Infini, pour faire voir que cette Idée est très-imparfaite. Le P. *Malebranche* avoüe, que nous n'avons point d'idées distinctes des Perfections de Dieu. Le mot même de perfection, que réveille-t-il dans l'Esprit? Si l'on nous presse d'expliquer ce que nous entendons par ce terme, nous nous sentons

embarrassez. Nous répondons, que cela se sent mieux, qu'il ne s'explique; nous disons, enfin, que l'Perfection, c'est toute qualité, qu'il vaut mieux avoir, que de ne l'avoir pas, & voila tout ce que nous en savons. Or quelle Infinité y a-t-il là? Cela s'apelle-t-il, même une véritable idée? N'est-ce pas plutot une notion fort superficielle & fort imparfaite? Il suit de là qu'il est faux que notre Esprit ait une idée claire & distincte de l'Infini en toutes maniéres & en tous sens, de l'Etre infiniment parfait, de l'Etre qui renferme une infinité de perfections infinies; car il faudroit, pour cela, avoir l'idée claire de Perfection en général, & une Idée claire de châque espêce de Perfections en particulier, & une infinité d'idées, qui répondissent à la multitude infinie de ces Perfections.

On ne peut pas dire, que cet Infini en tout sens, c'est l'Etre vague, l'Etre indéterminé, l'Etre en général, lequel entant qu'être, & non tel être, renferme tout Etre. Ce n'est là qu'un terme de Logique, le Genre suprême, qui occupe la cime de l'Arbre de *Porphyre*. C'est un

terme

terme abstrait, qui ne dit ni infinité, ni *finitude* : comme le mot de substance fait abstraction de materiel ou de spirituel ; & le mot d'Animal de raisonnable ou d'irraisonnable.

[Si ce que le P. *Malebranche* a enseigné de l'Etre en général est vrai dans le fonds, comme il peut l'être, étant bien entendu ; il faut avoüer du moins, qu'il s'est exprimé d'une maniére très-impropre & très-équivoque. Peut-être tout ce qu'il a voulu dire en nommant Dieu l'Etre en général, c'est que Dieu comprend en soi d'une maniére éminente, les Essences de tous les Etres, tant actuels, que possibles, puis que Dieu n'auroit pas créé les uns, & les autres ne seroient pas possibles, s'il ne contenoit en soi les essences des uns & des autres. Mais, pour tout cela, Dieu ne peut pas être apellé l'Etre en général ; puisque par cela même, qu'il contient éminemment les essences de tous les Etres, c'est un Individu très-individu, un Etre unique, & tellement unique, qu'il implique qu'il y en ait plusieurs.]

On nie au P. *Malebranche*, que les Idées des Nombres & de l'Etenduë soient infinies en ce sens, qu'el-

les repréſentent à notre Eſprit une Infinité actuelle. On ne les peut apeller infinies qu'au ſens, qu'ont entendu les Philoſophes de tous les tems, c'eſt-à-dire entant qu'elles peuvent fournir à notre Eſprit, de quoi faire toujours de nouvelles découvertes dans la Géométrie & dans la Science des Nombres. Nous connoiſſons aſſez diſtinctement les petits nombres; à l'égard des grands nombres, notre Eſprit n'y voit rien de clair, que les idées aſſez ſimples de dix, de cent, de mille, qui certainement ne ſont point infinies, bien loin qu'elles découvrent l'infinité même.

A l'égard de l'Etenduë, que ſignifie cette Propoſition du P. *Malebranche*, je n'épuiſerai jamais l'idée de l'Etenduë? Cela ſignifie que mon Eſprit ſachant ou croyant bien ſavoir, par la connoiſſance, qu'il a de l'Etenduë, que quelque diviſion qu'il ſuppoſe faite de cette Etenduë, les Parties diviſées ne ceſſeront pas d'être étendues, & par conſéquent encore capables de nouvelles diviſions. Soûtenant d'ailleurs, qu'il peut apliquer ſur ces parties d'étenduë, qui ne lui manqueront jamais, toutes

les opérations d'Arithmétique : enfin, connoissant qu'une partie de matiére est susceptible de tous les mouvemens & de toutes les situations, qu'on voudra lui donner ; il conclut, qu'il peut se former, tant qu'il lui plairra, des idées de Figures différentes, & faire toutes les suppositions, dont il s'avisera, par raport au plus ou au moins de longueur, de largeur, de profondeur, en allongeant ou accourcissant à sa fantaisie, les diamétres & les côtez ; en divisant, en faisant mouvoir ou reposer les parties de la matiére étenduë ; en les multipliant par tant de chifres qu'il voudra. Or ces connoissances, d'où l'Esprit conclut qu'il peut faire sur la matiére toutes ces opérations, ne sont point certainement des connoissances, qui supposent la vuë claire & distincte d'aucune infinité actuelle.

Le P. *Malebranche* assûre, que nous ne pouvons connoitre aucun Etre particulier, qu'au préalable nous ne connoissions l'Etre en général & infini. J'aimerois autant, répond son Adversaire, qu'on me dît, que personne ne peut avoir connu un chien ou un chat, qu'au préalable il

ne fût ce que c'est que l'Animal en général. Il est certain, au contraire, qu'un Enfant, par exemple, ne se forme une idée d'Animal en général, que long-tems après qu'il a eu l'idée d'un cheval, d'un oiseau, &c. Ayant aquis des connoissances de plusieurs sortes d'Animaux, il fait réflexion, que, quoi qu'ils différent entr'eux par plusieurs choses, qui demandent qu'on leur donne à châcun son nom en particulier ; cependant ils conviennent aussi tous en quelques choses, & peuvent être tous compris sous un nom général, qui réveille dans l'Esprit ces qualitez communes à tous.

Nous connoissons, dit le P. *Malebranche*, qu'une chose est finie ; nous connoissons donc qu'elle manque de beaucoup plus de réalité qu'elle n'en a : ainsi, puis que, quelque grande que nous la supposions, nous voyons encore qu'elle est finie, ou qu'elle manque de plus de réalité, qu'elle n'en a ; il faut nécessairement que nous ayons l'idée d'une réalité sans bornes, d'une réalité plus grande, que toute réalité finie. Or cela s'apelle connoître l'Infini. On croit que ce raisonnement ne vaut

rien. Il est aisé de comprendre, que l'Esprit, connoissant plusieurs grandeurs finies, par exemple, plusieurs longueurs, & sachant, que ces longueurs peuvent être mises bout-à-bout, ou repetées, tant qu'on voudra, sans qu'il en coute davantage, que de suposer toujours de nouveaux zeros l'un après l'autre, cèt Esprit peut, par conséquent, voir & assurer, qu'une longueur, quelque grande qu'on la suppose, pourroit encore être supposée plus grande; & cela, non sur une idée qu'il a de grandeur actuellement infinie; mais par la connoissance très-finie, qu'il a, qu'il ne tient qu'à lui d'ajouter à elle-même cette longueur proposée, ou de la multiplier par elle-même, en la prenant autant de fois qu'il aura jugé à propos d'y imaginer de parties.

Si on demande à l'Auteur d'où l'Esprit peut savoir que, pour raisonner juste de Dieu, il faut en nier toute imperfection & toutes bornes, & le nommer Infini, c'est-à-dire, Etre, qui n'a nulle fin d'être? Il répondra que l'Esprit a apris cela, non par une vuë claire & immédiate de cèt objet en lui-même; mais

par cette impression naturelle & nécessaire, que nous éprouvons en nous-mêmes, par laquelle nous nous sentons portez à vouloir toujours quelque chose de plus grand, que ce que les Etres créez & finis nous présentent; & qui produit ce degout, qu'on ne manque pas d'avoir de quelque objet que ce soit, qui nous ait d'abord surpris & enchantez; lors que nous avons employé assez de tems, ou à le considérer ou à le goûter, pour épuiser la capacité qu'il avoit de satisfaire pour quelque moment ou notre Esprit ou notre Cœur: sentiment, dont on peut tirer une preuve solide de l'existence de Dieu, qu'on peut apeller dans un sens très-véritable, l'idée *innée* ou naturelle, que tout Homme a de Dieu. Je renvoye aux deux mois suivans les deux derniéres parties de cêt Ouvrage.

ARTICLE II.

אֶבֶן הָעֵזֶר i. e. LAPIS ADJUTORII, *sive* LEXICI PHILOLOGICI HEBRÆO-CHALDÆO-SACRI PARS PRIMA, *conti-*

nens

nens omnes Voces Hebræas & Chaldaicas V.T. in duabus prioribus Alphabeti Hebraici Literis Aleph & Beth occurrentes, quæ Commentario Philologico-Theologico illustrantur, ubi Vocum Etyma dantur, earum vis & ἐνέργεια ostenditur, & diversæ significationes in Scriptura traduntur; collatis omnis generis Paraphrasibus & Versionibus tam Orientalibus quàm Occidentalibus; & in subsidium vocatis optimis quibusque Lexicographis, Commentatoribus Criticis & Scholiastis. Cum Indicibus necessariis. Auctore JOHANNE HEESER, *Ecclesiaste Drusiburgensi.* C'est-à-dire, *la Pierre du secours, ou premiére Partie d'un Lexicon Sacré Philologique Hebreu-Chaldaique, contenant tous les mots Hébreux & Chaldaiques de l'Ancien Testament, des deux premiéres Lettres de l'Alphabet Hebreu, Aleph & Beth, lesquels mots sont expliquez par un Commentaire Philologique & Théologique, où l'on montre l'Etymologie, la Signification & la Valeur de chaque mot, les divers sens qu'ils ont dans l'Ecriture; consultant pour cèt effet toutes les Pa-*

raphrases & Versions tant Orientales qu'Occidentales, & tous les meilleurs Dictionaires, les Commentateurs Critiques & les Scholiastes ; avec les Indices nécessaires, par Mr. Jean Heeser, *Ministre de Doesbourg.* A Hardervic aux dépens de l'Auteur. 1716. in 4. pagg. 677. sans y comprendre les Indices : & se trouve à Leide, chez Samuel Luchtmans.

MR. HEESER a fait, sans doute, allusion à son nom, dans le Titre Hebreu qu'il a donné à ce Dictionaire, puis que dans cette Langue ce nom signifie *secours.* Il seroit à souhaiter pour son intérêt & pour celui du Public, qu'il eut donné cèt Ouvrage complet. Il y aura aparemment peu de personnes qui s'avisent d'acheter un Dictionaire, qui ne contient que les deux premiéres Lettres de l'Alphabet, surtout quand on saura que l'Auteur est mort avant qu'on eut achevé d'imprimer cette partie, qui paroit présentement. Il est vrai qu'on nous dit que le reste est prêt, & qu'on espére que Mr. son Fils le publiéra incessamment. Mais le Public soupçon-

connenx craindra que ce ne soit là une adresse, pour débiter ce qui en paroit. Mr. *Heeser* est le même, qui a publié ci-devant la *Critique Sacrée* de Mr. *Leigh*.

Le tître de cèt Ouvrage marque si clairement ce qu'il contient, qu'il est difficile d'y rien ajouter, pour le faire mieux connoitre. On voit toujours exactement citez en marge les Auteurs dans lesquels le notre a puisé, & qui sont la plupart des Auteurs Modernes. On n'en doit pas être surpris, puisque ces Modernes ayant profité du travail des Anciens, ont poussé leurs recherches beaucoup plus loin, & ont fait mille nouvelles découvertes. Je me contenterai d'abréger ici un des Articles de cèt Ouvrage; afin qu'on puisse encore mieux connoître la méthode de l'Auteur.

ברך. C'est un mot qu'on dit souvent dans l'Ecriture. Dans le *Kal*, il signifie, 1. *fléchir le genou*, & ne se trouve en ce sens qu'en deux endroits, au *Pseaume* XCV. 6. & au II. des *Chroniques* VI. 13. Le Participe présent Chaldaïque, *Daniel VI.* 10. signifie *celui qui s'agenouille*.

2. * Il signifie *benir*: d'où vient que בָּרוּךְ se prend au sens réduplicatif, *Josué XXIV*. 10. *Il vous benit en vous benissant*, ou, comme a rendu la Version de Genéve, *il vous benit très-expressément*. Le Participe *Paul* signifie *benit*. On le dit 1. de Dieu, parce qu'il lui faut rendre toute sorte d'honneur, à cause de sa bonté. Voyez *Genése* IX. 26. † *Avenarius* remarque sur ce passage, que le mot בָּרַךְ a de l'affinité avec le mot בָּכַר, qui signifie *il a été premier-né*. Le Royaume & le Sacerdoce apartenoient aux Ainez, afin qu'ils fissent part aux autres de leurs bénédictions & de leurs priéres. On fléchissoit aussi le genou devant eux, comme devant ceux qui étoient benits de Dieu. ‡ *Waldenfels* aplique ainsi cette remarque à ce passage de la Genése, *benit soit le Seigneur Dieu de Sem, le Premier-né de toute Créature, qui est le Messie bien-aimé, Notre Seigneur Jesus-Christ*. *Coloss. I.* 15. 18. Le Participe Chaldaïque *Peil*, *Daniel* III. 38. signifie *benit*, c'est-à-dire,

* Cocc. Lex. † Lex.
‡ *Christoph. Phil. Waldenfels* Select. Antiq. L. 4. c. 2. p. m. 88.

dire, *digne de toute loüange & de tout honneur*. 2. Ce mot se dit * de *l'Homme*, lors qu'il signifie, que Dieu lui accorde toute sorte de biens. Voyez *Genése* XIV. 19. Il semble que la notion de Bénédiction, est prise de ce que lors qu'un plus grand benissoit un moindre que lui, il le faisoit mettre à genoux, pour lui mettre la main sur la tête, en lui prononçant les paroles de la bénédiction. Ainsi ce mot se dira proprement de ceux qui bénissent avec foi & autorité au nom de Dieu & devant lui. *Hebreux* VII. 7. Ce mot se prendra donc en général, pour † toutes les actions, où l'on fléchit le genou, ou qui se font en fléchissant le genou, comme font la priére, la félicitation, l'action de graces, la salutation, l'Adieu, qu'on exprime par ce seul mot, *il a benit*. ‡ Alors il signifiera. 1. Dire du bien de quelcun. 2. Dire du bien à quelcun; 3. faire du bien à quelcun. 2. Loüer, célébrer; c'est ainsi que les Hommes (§.) benissent Dieu; ce

V 7 qui

* Cocc. Lex. † *Schindl.* Pentagl.
‡ *Medus* in Ps. 112. apud Leigh. Critic. Sac. in v.; (§.) Cocc. Lex.

qui renferme la priére, l'adoration, l'action de graces. C'est aussi prier pour quelcun, lui souhaiter du bien, en fléchissant le genou, & priant Dieu humblement pour lui; c'est aussi publier, célébrer les loüanges de quelcun; comme quand on exalte le bonheur, les actions glorieuses, & les vertus de quelcun, & qu'en même tems on l'en félicite, & qu'on lui en souhaite davantage. C'est ainsi qu'il est dit, 2. *Samuel* VIII. 10. que *Tobi* Roi de Hamath, envoya vers le Roi *David, pour le saluer, & le congrâtuler de ce qu'il avoit combattu contre* Hadadhezer; Ici mot que la Version de Genéve a rendu par *congrâtuler*, est le mot de *Birek*. Il est dit de *Joab*, 2. Samuel XIV. 22. *qu'il se jetta sur sa face en terre, & se prosterna, & benit le Roi*; c'est-à-dire qu'il loüa sa sagesse, comme cela paroit dans la suite. *Job* dit Chap. XXXI. 20. que *les Reins du pauvre l'ont benit*, c'est-à-dire, ont publié sa charité. Ceux qui se rencontroient ou qui se séparoient, se benissoient en se saluant. Enfin, c'est la promesse ou le don de quelque bien, quand il se dit de Dieu par raport aux hommes. Voyez

Ge-

Genèse XII. 2. & *suiv. Nomb. VI.* 27. *Pseaume* CXV. 12.

Ce mot se trouve trois fois dans le *Niphal*, & signifie *il a été benit* en souhaitant du bien. *Genèse* XII. 3. XVIII. 18. & XXVIII. 14. Voici * le Commentaire de R. *Bechai* sur *Genèse* XII. 3. fol. XXI. 4. XXII. 1. *les Nations seront benites en toi d'une bénédiction céleste, afin que la bénédiction des Nations passe par toi*, (Abraham) *par où les Anciens ont voulu signifier, qu'Abraham recevroit le premier la Bénédiction, & que de lui elle se répandroit par tout le Monde, selon ce qui est dit Pseaume CXVII.* 1. 2. *la Bénédiction*, dit R. *Menachem de Raknat*, *est la Piscine, qui rend pures les personnes impures. Vous aussi, ô Dieu, faites aprocher ceux qui sont loin.* Ces Rabins marquent assez par là, qu'ils ont entendu par cette bénédiction une bénediction spirituelle. Comparez avec cette Observation du Rabin, le passage de *Zacharie XIII.* 1. & faites-en l'aplication.

On trouve souvent le mot *Barak*, dans

* Meyer, Dissert. Theol. de Bened. Abraham. c. 2. §. 10.

dans la conjugaiſon *Pihel*, & alors il ſignifie dans toute leur latitude les ſens, que nous avons raportez. Il ſignifie auſſi *maudire*, quoi que ce ne ſoit pas l'opinion de quelques Savans. Mais notre Auteur ſuit le ſentiment de pluſieurs autres ſavans Critiques *, qui ſoûtiennent que בֵּרֵךְ, ſignifie tant *avoir en exécration* ou *maudire*, que *benir*. Ce n'eſt pourtant point par Antiphraſe, que ce mot a cette ſignification, comme le veut *Schindler*; ni de ce que benir ſe prend, pour *valedicere*, *dire Adieu*, renoncer, ou renier la Divinité, comme le veulent *Martin de Roa*, *Cocceius*, † &c. Mais ſelon la proprieté de la Langue Sainte, il a diverſes ſignifications, ſelon les divers endroits où il ſe trouve, à peu près comme le Latin *Sacer*, qui ſignifie *ſaint*, comme dans Ciceron, *Aedes Sacra*, *un lieu ſaint*, & chez *Virgile* il ſignifie *maudit*, *déteſtable*, *Auri Sacra fames*, *la maudite faim de l'or*; *Sacri errores*, *de grandes fautes*. Il

* *Selden*. De Jure Nat. & Gent. L. 2. c. 12. p. m. 253. & ex eo *Hornbeek*. Summ. Controverſ. p. m. 12.

† Lex. & Comm. in Job, L. §. 174.

Il en est de même du mot *Sacrare*, dans *Pline*, *sacravit templum Libero Patri*, *il a consacré un Temple au Dieu Bacchus*. *Ovide*, *Carmina sacrarunt avum tuum*, *les Vers ont immortalisé votre ayeul*. Et dans *Tite-Live*, *Sacrare caput cum bonis alicujus*, *condamner quelcun à la mort & confisquer ses biens*. De même le mot Hébreu *Barak*, dans lequel il n'y a rien des mots d'où sont composez ceux de *bien-dire*, & *maudire*, marque seulement d'une maniére indéterminée *souhaiter ardemment quelque chose à quelcun*, & cette chose peut être ou du bien ou du mal. Quand il s'agit de la Divinité, c'est ou publier ses loüanges, ou la blasphemer. On peut voir sur cela *Job* I. 5. 10. 11. 21. où l'on trouvera ces différentes significations. A l'égard du passage de *Job*, II. 9. où la femme de *Job* lui dit *benis Dieu & meurs*, les sentimens des Savans sont partagez, les uns traduisant *beni Dieu*, & les autres *maudi Dieu*. [la derniére traduction me paroit plus conforme à la réponse de *Job*.] Je me lasse de copier. On verra dans l'Auteur les significations du mot *Barak* dans les au-

autres conjugaisons, tant en Hébreu qu'en Chaldaïque.

De cette racine vient אַבְרֵךְ, qu'on trouve *Genése XLI.* 43. mot qui a fort embarrassé les Interprêtes, & dont ils n'ont bien pû déterminer la signification. La Version de Genéve l'a traduit par, *qu'on s'agenouille*, c'est ce que l'on crioit devant le Patriarche *Joseph* monté sur le second chariot du Roi. Mr. *Heeser* nous donne ici en abrégé, ce qu'*Heidegger* * a ramassé sur ce sujet.

On a mis à la fin de ce Volume deux Indices l'un des matiéres, qui est nécessaire, & l'autre des Auteurs citez. J'ai remarqué ailleurs que cette seconde sorte d'Indices étoit assez inutile. On pourroit les rendre d'usage, si au nom des Auteurs, on mettoit tout au long les titres des Ouvrages qu'on en cite, & les Editions, dont on se sert; surtout lors qu'on peut soupçonner, que tous les Lecteurs ne connoissent pas tous ces Ouvrages.

A RI-

* Oecnom. Patr. T. 2. Exerc. 19. §. 6.

ARTICLE III.

JOANNIS JENSII FERCULUM LITERARIUM; c'est-à-dire, *Mets Literaire*, *par Mr.* Jens. A Leide, chez Samuel Luchtmans. 1717. in 8. pagg. 167.

IL y a des Livres dont les Titres expliquent si bien tout ce qu'ils contiennent, qu'ils ne laissent presque rien à dire à un Journaliste. Il n'en est pas de même du Livre de Mr. *Jens*; le titre de son Livre est si général, qu'on ne sauroit presque ce qu'il contient, si on ne le faisoit connoitre par un Extrait. Mais ceux qui savent le mérite de l'Auteur, ou qui ont lû ce qu'il a publié sur * *Lucien* savent assez, que tout ce qui part de sa plume est digne de leur attention.

1. ON trouve d'abord ici des Remarques Critiques sur les Evangiles de S. *Matthieu*, de S. *Marc*, & de S. *Luc*. En voici quelques unes. 1. On ne sauroit donner de nom plus pro-

* *Lectiones Lucianeæ.*

propre à l'Histoire de *Jesus-Christ* que celui d'*Evangile*, & à la publication de cette Histoire que celui d'*Evangeliser*. Ces mots signifient chez les Grecs l'annonciation de quelque évenement fort avantageux, d'un bonheur très-considérable. Il y a, selon notre Auteur, trois principaux bonheurs, qui peuvent arriver à un Homme. 1. Que le premier enfant que l'on a soit un fils mâle. 2. Etre absous d'un Crime digne de mort, dont on est accusé. 3. La Victoire sur un Ennemi & son entiere défaite. Mr. *Jens* prouve que les mots d'*Evangile* & d'*Evangeliser* s'employent dans ces trois différentes occasions par de bons Auteurs; & il ne lui est pas difficile de faire voir que ces trois avantages se trouvent dans la Religion de *Jesus-Christ*. C'est le Fils qui nous est né, qui nous a délivré d'une condamnation éternelle, & qui a triomphé du Démon & aboli sa puissance.

2. Sur le verset 6. du Chapitre III. de S. *Matthieu*, où on lit le mot *ἐξομολογούμενοι*, notre savant Auteur fait une Remarque très-judicieuse. Après avoir observé qu'il est difficile

de

de trouver le mot ἐξομολογεῖσθαι * autre part que chez les Historiens sacrez, & que la préposition ἐξ semble augmenter la force du Verbe simple ὁμολογεῖν & ὁμολογεῖσθαι, dont se servent les Auteurs prophanes, il soutient, qu'il n'est pas nécessaire de recourir ici à un Hébraïsme, comme a fait *Vorstius.* Nous n'avons pas tous les Livres, qui ont été écrits en Grec. Il est fort probable même qu'il y a dans les Auteurs qui nous restent, de certains mots, qu'on ne trouve pas dans d'autres Auteurs, ou que, du moins, les Dictionaires ne marquent point. On en lit un très-grand nombre dans *Lucien* qu'on ne lit pas ailleurs. Mr. *Jens* en a donné un Catalogue dans ses *Lectiones Lucianeæ.* Il ne nie pas pourtant, qu'il n'y ait des Hebraïsmes dans le Nouveau Testament: quoi qu'on parlât Grec en Syrie, on n'y parloit pas si purement cette Langue qu'au milieu de la Gréce. Cela est fort naturel. On ne parle jamais purement une Langue étrangére, à moins qu'on n'en ait fait son unique étude. On ne la parlera même point purement quand il s'agira des

choses

* Confesser.

choses de sa propre Patrie, de sa Religion &c. Quel Hollandois, par exemple, pourra toujours exprimer en François, tout ce qui concerne la Hollande, sans y jamais rien mêler de la Langue Hollandoise? Chaque Langue a quelque chose qui lui est propre, & dans chaque Nation il y a plusieurs choses, qu'on ne trouve point chez les autres Nations, ou qui y sont toutes différentes. Veut-on parler de ces choses dans une Langue étrangére, il faut ou se servir des mots usitez dans les lieux où l'on trouve ces choses, ou en inventer de nouveaux, ou détourner certains mots de la Langue qu'on parle de leur véritable signification, pour exprimer tant bien que mal ce que l'on veut dire.

Il est vrai qu'après l'expédition d'*Alexandre le Grand*, la Langue Grecque se répandit dans la Grande Asie, dans l'Afrique, elle fut surtout fort cultivée à Alexandrie, & dans plusieurs Villes de Syrie bâties par les Grecs. Mais il a été impossible même aux plus savans d'exprimer purement en Grec les choses propres à la Syrie, ou aux Cérémonies Sacrées de chaque Nation. Il l'a donc été encore plus aux Apôtres, dont l'igno-

l'ignorance fait l'éloge. Ils ont donc été obligez d'accommoder certains mots aux choses, dont ils vouloient parler, ou d'en inventer de tout nouveaux. Il est pourtant fort probable, qu'on trouve des Hébraïsmes dans plusieurs endroits du Nouveau Testament, où il n'y en a point.

3. On lit dans le Verset 47. du Chapitre V. de S. *Matthieu*, le mot *ἀσπάσησθε*, qui signifie *vous saluez*, [& c'est ainsi que l'ont traduit Mr. de *Saci*, Mr. *Simon*, la Vulgate, & la Version Angloise. Mais Mr. *Jens* soutient, ce me semble, avec raison, que ce mot signifie en cèt endroit quelque chose de plus. [Peut-être la Version de Genéve a-t-elle mieux traduit cèt endroit; & *si vous* FAITES ACCUEIL *seulement à vos fréres, que faites-vous plus que les autres, les Péagers même ne font-ils pas aussi le semblable?*]] Notre Auteur remarque, que ce ne sont pas seulement ses Fréres que l'on salue; mais aussi les autres Hommes. Le mot Grec a plusieurs significations, comme on le prouve par des passages de bons Auteurs. Il signifie 1. Aimer: 2. Etre content de quelque chose. 3. Suivre le parti de quelcun.

4.

4. S'adonner, ou s'abandonner à quelque chose; ainsi *Lucien* dit qu'un Historien ne doit pas suivre des Fables, mais s'attacher à la vérité des faits. 5. Loüer. 6. Se charger de l'éducation de quelcun. Mr. *Jens* croit qu'il faut joindre toutes ces significations, pour entrer dans la pensée de *Jesus-Christ*.

4. Il nous donne une remarque curieuse sur ces paroles du Sauveur, Matth. XI. 19. *La Sagesse a été justifiée par ses Enfans*; mais elle est trop longue pour être raportée ici. Je me contenterai de dire en un mot, qu'il veut qu'on traduise *par le moyen* ou *de la part de ses Enfans.* Par la Sagesse, il veut que l'on entende ou Dieu lui-même, ou *Jesus-Christ* ou la maniére, dont Dieu dirige les actions. Par les Enfans de la Sagesse il ne croit pas que l'on doive entendre les Apôtres, ils n'avoient pas encore fait assez de progrès ni dans la connoissance, ni dans la vertu, pour pouvoir mettre en évidence la Sagesse de leur Maître. Les Enfans de la Sagesse, sont les actions même de *Jesus-Christ*.

II. La seconde Piéce qu'on trouve dans ce Volume est une espéce de

de Dissertation sur les *Fecialiens* du Peuple Romain. Elle est divisée en huit Chapitres. 1. On prouve dans le premier, qu'il faut écrire *Fetialis* par un *t* & non par un *c*. On raporte ce que les Savans ont dit sur l'origine de ce mot, sur quoi on ne détermine rien; & on ajoute que c'est un mot adjectif; en sorte que quand il est seul, il faut sous-entendre le mot d'*Ambassadeur*, *Ambassadeur Fécialien*.

2. On nous aprend dans le second Chapitre, que quelques-uns attribuent l'institution des Fecialiens à *Numa Pompilius*, & les autres à *Ancus Marcius*. 3. On examine dans le troisième, d'où sont venus leur origine & leurs droits, & l'on fait voir que ce ne sont pas les seuls Romains, qui ont eu de tels Ministres publics. 4. La quatrième explique qui & quels étoient les *Fécialiens*, quel en étoit le nombre, & s'ils formoient un Collége particulier. Ils étoient choisis des meilleures Familles, & leur charge étoit à vie. On ne peut pas bien déterminer quel en étoit le nombre, il est parlé quelquefois, de cinq, de dix, & même de vint. Mr. *Jens* n'ose déterminer, si on choisissoit & nom-

nommoit les Fécialiens dans l'occasion, ou s'ils composoient un Colége fixe & perpétuel. Il a plus de penchant pour cette derniére opinion, [& il semble qu'on peut le conclurre de ce que cette Charge étoit à vie.]

5. Le *Pére Patrat*, qui étoit le Chef des Fécialiens, fait le sujet du Chapitre cinquiême. Il étoit apellé *Patrat*, comme qui diroit *parfait*, *accompli*. Il faloit, selon *Plutarque*, qu'il eut son Pére vivant & qu'il fut Pére lui-même. C'étoit les Fécialiens eux-mêmes, qui se choisissoient ce Chef; &, quand ils n'étoient que deux, l'un faisoit l'autre *Pére Patrat*.

6. Il est parlé dans le Chapitre sixiéme de la Charge des Fécialiens & de leur Chef. Le Pére Patrat étoit le premier en dignité; mais pour les fonctions elles étoient communes entr'eux. Elles consistoient à redemander ce qu'on avoit injustement ravi au Peuple Romain, à déclarer la guerre, à faire la Paix, & à traiter des Alliances. On nous aprend aussi les Cérémonies, qu'on observoit dans ces occasions.

7. Le Chapitre septiême parle encore

core des fonctions des Féciliens, & en particulier de celle qu'on apelloit *Clarigation*, qui étoit proprement une Déclaration de guerre, à moins que ceux à qui on la déclaroit ne reparassent dans un certain tems fixé le tort fait aux Romains.

8. Le dernier Chapitre comprend quelques autres Remarques sur les Féciliens, qui n'ont pû être commodément raportées dans les précédens.

III. La troisiéme Piéce de ce Volume traite des Dictateurs du Peuple Romain en douze Chapitres, dont voici les titres. 1. D'où vient le nom de Dictateur. 2. De qui les Romains ont emprunté cette Charge de Dictateur. 3. Pour quelles raisons on le créoit. 4. Qui étoient ceux à qui on conferoit ordinairement cette Charge. 5. Par quelle autorité étoit créé le Dictateur; de qui il tenoit sa Charge, où, & quand il l'exerçoit. 6. Du Général de la Cavalerie. 7. Des marques d'honneur du Dictateur, & de quelques autres choses, qui le concernent. 8. Quelle étoit son Autorité. 9. Combien elle étoit nécessaire dans la République Romaine. 10. Elle ne tendoit

pas au renversement de la liberté. 11. Combien de tems duroit la Charge de Dictateur. 12. Quand elle fut entiérement abolie. Je n'entrerai pas dans le détail de toutes ces matiéres ; j'en détacherai seulement quelques remarques de celles qui me paroissent les plus curieuses.

Pour être créé Dictateur, il falloit être Consul ou Homme Consulaire. *Tite-Live* nous parle pourtant de *L. Papirius Crassus*, qui n'étoit ni n'avoit été Consul ; mais qui, de Préteur fut élevé à la Dictature.

Le Dictateur étoit tout-à-fait indépendant, & avoit plus de pouvoir, que n'en avoient jamais eu les Rois de Rome. Il n'y avoit point d'apel de sa sentence, au lieu qu'on pouvoit apeller au Peuple de la sentence des Consuls, & qu'ils ne pouvoient punir personne de mort sans son consentement. S'il y a eu des Dictateurs, qui n'ont pas usé de toute leur autorité, il faut l'atribuer ou à leur modestie & à leur douceur, ou à l'opiniâtreté des Sénateurs irritez. Si l'on demande, pourquoi, dans les occasions où l'on créoit un Dictateur, on ne se contentoit pas d'accorder aux Consuls l'autorité, dont

on

on revêtoit le Dictateur, on répond, après *Denys d'Halicarnasse*, que l'autorité des Consuls étoit limitée par des Loix, qu'on ne vouloit pas abolir; il falloit donc donner à quelque autre une autorité que les Consuls n'avoient pas.

Cette grande autorité du Dictateur n'étoit pas dangereuse à la République, surtout dans ces premiers tems; tant parceque les mœurs des premiers Romains étoient plus simples, & moins corrompuës que dans la suite, & qu'ils paroissoient tous uniquement attachez au bien de l'Etat; que parce que le Peuple extrêmement jaloux de sa liberté auroit bientot reprimé les entreprises d'un Dictateur, qui auroit voulu abuser de son autorité. D'ailleurs, pour éviter les inconvéniens, cette éminente Charge n'étoit que pour six mois; il y a eu même plusieurs Dictateurs qui s'en sont démis avant ce tems. Il est vrai aussi que quelques-uns ont été continuez pendant une année, parce que l'intérêt de la République l'exigeoit ainsi. Après la mort de *Jules-César*, qui s'étoit fait par force Dictateur perpétuel, *Marc Antoine* fit une Loi pour abolir à toujours la Dicta-

ture; elle défendoit de proposer la création d'un Dictateur pour quelque cause que ce fût, à qui que ce soit d'accepter cette Charge, & permettoit à chacun de tuer celui qui violeroit cette Loi. Je ne dois pas oublier que Mr. *Jens* explique ou corrige en passant divers passages des anciens Auteurs.

IV. La derniére Piéce de ce Volume est un Recueil de diverses Leçons sur *Lucien*, tirées d'un ancien Manuscrit fort mal traité par les injures du tems & de la Bibliothéque de Mr. de *Wit*.

ARTICLE IV.

Histoire & Régles *de la* Poesie Françoise. A Amsterdam aux dépens d'Etienne Roger. 1717. in 12. pagg. 268.

IL paroit par le Titre de ce Livre, qu'il est divisé en deux parties. La premiére comprend l'Histoire de la Poësie Françoise; & la seconde en contient les Régles.

I. A l'égard de l'Histoire de cet Art on nous en apprend l'origine,

les progrès, & les changemens. La Versification n'étoit dans sa naissance, qu'un assemblage de mots renfermez sous une certaine mesure. Les premiers, qui ont chanté, sont les premiers qui ont fait des vers. Pour rendre cette Versification agréable à l'oreille, on s'attacha à lui donner une Harmonie par l'accord des voyelles longues & brèves. On apella cet Art Prosodie, que l'on confondit avec la Versification. Dans la suite on chercha à élever l'esprit & à toucher le cœur par des fictions surprenantes, des tours hardis, des figures agréables, des expressions énergiques, & des peintures naturelles. Quoi-que la Poësie, dont les fictions & l'allégorie font l'essentiel, eût pu faire sentir sa force & ses agrémens, sans le secours de la Versification & de la Prosodie, elle s'est si fortement unie avec l'une & avec l'autre, qu'elle en est devenuë inséparable. Mais ces trois Arts, quoi qu'inséparables, ne doivent pourtant pas être confondus. C'est le sentiment commun que les prémices de la Poësie ont été consacrées à Dieu; & l'on peut regarder *Moyse* comme le premier de tous les Poëtes. Les deux Canti-

ques qu'on trouve dans ses Livres, sont les modéles, sur lesquels se sont formez *David*, *Salomon*, & les autres Prophétes.

Les Arabes, les Syriens, les Egyptiens, les Perses & les Ioniens s'attachérent à la Poësie, dès qu'ils en eurent connoissance. Ils crurent qu'elle étoit d'un grand secours à la mémoire. Les Perses s'apliquérent sur tous les autres Poëtes Asiatiques, à rendre leur Poësie harmonieuse.

De l'Ionie la Poësie passa dans la Gréce, à cause de la grande union qu'il y avoit entre les Ioniens & les Grecs. On met ici *Homére* pour le plus ancien des Poëtes Grecs; [quoi que d'autres Savans prétendent qu'*Hésiode* est plus ancien que lui; & qu'il n'y ait pas d'aparence, que la Poësie Grecque soit d'abord parvenuë à ce degré de perfection où on la trouve dans *Homére*.]

On ne sait en quel tems ont été inventées tant de Divinitez chimériques, dont il est parlé dans les Poëtes. *Hésiode* est le premier, du moins des Poëtes qui nous sont restez, qui en aît parlé historiquement.

Le

Le désir d'exprimer tout ce que l'Amour a de doux & d'agréable fit inventer les Vers Lyriques. On crut qu'une naïve représentation du repos, de la tranquilité, & de la liberté, dont on jouït à la Campagne, seroit agréable à des Esprits fatiguez de l'embarras & de la contrainte des Villes. On fit dans cette vuë des Eclogues & des Idylles; dont les premiéres ne traitoient que des mœurs, des occupations & des maniéres des Vilageois: les autres plus concises, ou, pour mieux dire, les abrégez des Eclogues, retraçoient les jeux & les amours des Bergers. *Théocrite* est le premier Poëte Grec, qui aît écrit en ce genre.

Pour assurer la mémoire des Dieux & des Heros, on mettoit sur la porte de leurs Temples & auprès de leurs Statues, des Inscriptions, qui contenoient, en peu de mots, tout ce qu'ils avoient fait de plus mémorable. C'est ce qui donna envie aux Poëtes d'en faire de semblables sur toutes sortes de sujets, & ce fut ce qui donna naissance à l'Epigramme. *Mimnerme* s'apliqua à attendrir le cœur & à faire verser des larmes

par

par des plaintes d'Amans désespérez: ce fut ce qui produisit l'Elegie, qui n'étoit pas pourtant toujours plaintive, comme elle l'est aujourdhui. Les Amans heureux s'en servoient aussi, pour chanter leurs félicitez. *Theognis*, qui se proposa d'instruire & de divertir les Lecteurs, inventa le Poëme *Gnomique* ou sententieux.

Les Fêtes célébrées à l'honneur de *Bacchus*, & dans lesquelles on immoloit un Bouc, donnérent naissance à la *Tragédie*, qui se perfectionna peu-à-peu, & dont le nom signifie *chanson de Bouc*. Les Habitans des campagnes voisines d'Athénes introduisirent dans leurs réjouïssances publiques, ce qu'on apella *Comédie*, parce qu'on n'y chantoit que des chansons grossiéres, le mot de *Comédie* signifiant *Chanson de Village*.

On inventa à Athénes des Tragédies d'une nouvelle espêce, qu'on apelloit *Satyres*, parce qu'on y faisoit parler des Dieux des forêts avec des Heros. Ce n'étoit d'abord qu'un mélange confus de bagatelles & de grands événemens, de Discours sérieux & de Comiques. *Thespis* y mit

mit des personnes, qui, pour ressembler aux Faunes & aux Satyres, se barbouilloient le visage avec du Vermillon & de la Lie. Ce mélange bizarre de sérieux & de comique commença à déplairre. *Eschyle* composa des Piéces qui n'avoient aucun raport avec celles qu'on destinoit aux Fêtes de *Bacchus*. Il s'assujettit à des régles. Il ne choisit que des sujets héroïques ; il reforma les Choeurs, & augmenta le nombre des Acteurs. *Sophocle* & *Euripide* enchérirent sur *Eschyle*. Ils remplirent leurs Piéces de beaux sentimens, de narrations énergiques, &c.

La Comédie n'étoit encore, qu'un amas informe de bouffonnerie grossiére; aussi la laissoit-on à la Campagne. Les Athéniens la ramenérent, enfin, de la Campagne à la Ville, où l'on fut bien-tôt la purger de tout ce qu'il y avoit de grossier. Mais dans l'espérance, que les Hommes se corrigeroient des défauts, qu'ils verroient joüer publiquement, on permit aux Poëtes d'attaquer les mauvaises coutumes, les moeurs déréglées, & les passions ridicules. Ils abusérent bientôt de cette liberté; sous prétexte de joüer le vice, ils

n'épargnoient personne, & le sage *Socrate* même ne fut pas à l'abri de leurs médisances. *Alcibiade* reprima la licence des Poëtes. *Aristophane* devint plus retenu. *Ménandre* & ceux qui écrivirent après lui ne nommérent plus personne. Il y eut de trois sortes de Comédies. La vieille, dans laquelle les sujets & les noms étoient connus de tout le Monde; la moyenne, dont les sujets étoient véritables, mais sous des noms empruntez; & la nouvelle, où tout étoit inventé.

Les Romains négligérent longtems les Belles Lettres. Les Fescennins, naturellement boufons & Comiques, alloient à Rome, pour y représenter des Piéces de leur façon, qui n'étoient remplies, que de bouffonneries & d'équivoques grossiéres. Elles amusérent pourtant le Peuple assez longtems. Il leur en succeda d'autres, qui étoient assaisonnées de railleries piquantes, &, parce qu'elles étoient sans ordre on leur donna le nom de *Satyres*, qui ne signifioit alors, qu'un amas confus de différentes choses.

Il y eut encore à Rome d'autres Comédies, qu'on apelloit *Atellanes*.

Mais

Mais les unes & les autres parurent insipides, après qu'*Andronic* & *Névius* en eurent donné de leur façon. Après que les Grecs eurent été soumis aux Romains, on commença d'enseigner la Langue Grecque dans les Ecoles publiques de Rome. Les Poëtes Latins n'eurent pas de honte de trouver dans les Ouvrages des Grecs, des beautez, que les leurs n'avoient pas. Ils les prirent pour modelles. Ils mirent comme eux des chœurs dans leurs Comédies, qui ne plurent pas longtems. A leur place, on donna des Intermédes, & l'on comprit sous ce nom tout ce qu'on donnoit pendant la Piéce, & qui n'avoit point de liaison avec elle. On les bannit aussi dans la suite. Les Piéces de *Térence* & de *Plaute* font bien voir, que la Comédie se perfectionna à Rome.

Quant à la Tragédie, elle fut fort négligée. Celles de *Senéque*, que l'on met au dessus des autres Piéces tragiques de ce tems-là, font sentir que les plus belles choses peuvent ne pas plairre, quand elles ne sont pas à leur place.

Les Poëtes Latins s'apliquerent autant à se faire admirer par quel-

que production d'une nouvelle espéce que par leur maniére d'écrire. *Ennius* fit quelques Ouvrages pleins de médisances & de railleries piquantes, & il les donna sous le nom de *Satyres*, à cause du raport qu'elles avoient avec les Comédies Latines de *Publius Syrus*. *Lucile* se rendit fameux en ce genre d'écrire.

Lucréce osa traiter en vers les matiéres les plus abstraites de la Philosophie. *Catulle* exprima dans ses Ouvrages tout ce que l'amour a de doux & de tendre.

Le régne d'*Auguste* fut l'Epoque de la perfection de la Poësie Latine. *Virgile*, *Properce*, *Horace*, *Tibulle*, *Ovide* & beaucoup d'autres rares Esprits s'attirérent par leurs productions l'estime & la protection de *Mécene*. La fin du régne d'*Auguste* fut le commencement de la décadence de la belle Poësie. Sous *Tibere*, *Caligula*, & *Claude*, elle parut languissante; *Petrone*, *Perse* & *Juvenal* en firent voir les derniers efforts, & quelque tems aprés, elle sembla expirer avec *Martial*.

Aprés avoir parlé de quelques Poëtes Chrétiens, qui avoient composé des vers en Latin, l'Auteur s'aproche;

en-

enfin, de son sujet principal, & en vient aux Gaulois. Quoi que fort belliqueux, ils avoient toûjours cultivé les Arts & les Sciences. L'Académie de Marseille s'étoit renduë si célébre, qu'elle avoit mérité d'être comparée à celle d'Athénes, & l'Eloquence se soutint encore longtèms à Marseille, à Arles, & à Toulouse, après qu'elle eut été éteinte partout ailleurs.

Les Bardes étoient les premiers des Gaulois, qui avoient fait des Vers. Ils chantoient en public les belles Actions des grands Hommes. Des Bardes la Poësie passa aux Druides, qui étoient les Prêtres & bien souvent les Juges des Gaulois. Ils mettoient leur Théologie & leur Jurisprudence en vers. Dès que *César* eut achevé de soumettre les Gaules, on commença à y parler Latin, & ce changement de Langage fit oublier tout ce qu'avoient fait les Bardes & les Druides.

Les Gots, ayant inondé les Gaules, aprirent aux Gaulois l'Art de rimer. Leurs Poëtes s'apelloient *Runens*, & leurs Ouvrages *Runes*; on prétend que c'est de là que vient le mot de *Rime*. Mais notre Au-

teur

teur croit plus vraisemblable, que la Rime est venuë d'Italie en France.

Dès que les François eurent fondé dans les Gaules cette vaste Monarchie, qui dure depuis douze cens ans, on y vit fleurir les beaux Arts & les Sciences. Il y eut de nouveaux Poëtes, qu'on apella *Fatistès*. La Poësie ne fit pourtant aucun progrès sous les *Merovingiens*.

Le Régne de *Loüis le Débonnaire* ne fut pas favorable à la Poësie. D'ailleurs le langage changea dans toute la France, ce ne fut plus, qu'un mélange bizarre de Latin, de Gaulois, & de François ; on l'apelloit *Romain rustique* ; & si les Fatistes ont fait quelque chose depuis ce tems-là jusques au Régne de *Loüis le Jeune*, il n'en est rien venu jusques à nous.

On a toujours vû régner en Provence une agréable vivacité d'esprit, & une certaine gayeté, à laquelle contribuë, peut-être, la chaleur tempérée du Climat. *Aix* la Capitale a toujours produit de beaux Esprits, qui y ont fait fleurir les belles Lettres. C'est là qu'au commencement du XII. Siécle, on vit paroître ces

agréa-

agréables Génies, qui tirérent les Muſes de l'aſſoupiſſement où elles étoient depuis longtems en France. On apella ces Poëtes de Provence *Troubadours* & *Trouveres*, du mot de *trouver*; non qu'ils ayent inventé l'Art de rimer, mais parce qu'ils ont les premiers fait ſentir à l'oreille le véritable agrément de la rime. Juſques à eux, elle étoit indifféremment placée, au commencement, au repos, & à la fin du Vers. Ils la fixérent où elle eſt maintenant, & il ne fut plus permis de la changer. Leurs productions ordinaires étoient des Sirvantes & des Tanſons. Les premiéres étoient des Satyres contre toutes ſortes de gens; les ſecondes contenoient des demandes ingénieuſes ſur les Amans. On verra dans l'Auteur pluſieurs faits curieux ſur ces Troubadours.

Leurs Ouvrages, qui ſe répandoient dans tout le Royaume, y excitérent les beaux Eſprits à cultiver les Muſes; & ſous *Philippe Auguſte* on y vit quantité de Vers rimez. Sous *Loüis VIII. Elinand de Beauvoiſis*, Moine de Saint *Fromond*, s'aquit une ſi grande réputation de bel Eſprit, que le Roi prenoit ſouvent plaiſir à lui en-

entendre déclamer ses Ouvrages. C'étoit un Poëte Satyrique, qui souvent n'épargnoit pas les Souverains. Il s'en repentit, enfin, & a été canonisé.

Thibaut Comte de Champagne avoit beaucoup d'esprit. Il composa tant de Chansons à l'honneur de *Blanche* de Castille Mére de S. *Louis*, dont il étoit amoureux, qu'on l'apella *le grand Chansonnier*. Il avoit à sa Cour quantité de Poëtes, parmi lesquels on distinguoit *Gaces Brulé*. Ils s'assembloient pour lire leurs Ouvrages. Le Prince présidoit à leurs Assemblées, qu'on peut regarder comme la première Académie Françoise. On commença alors à entrelacer des rimes masculines & féminines, qu'on apella croisées. Le mot de *Sonnet* étoit déja connu; mais il ne signifioit autre chose que Chanson; on l'apelloit ainsi, parce qu'il sonnoit à l'oreille.

On commença dans ce tems-là à apeller *Romanciers*, ceux qui écrivoient en Langue Romaine, soit en vers, soit en prose, & leurs productions Romans.

Loris s'aquit beaucoup de gloire

par

par son Imitation de *l'Art d'aimer* d'*Ovide*, qu'il nomma le *Roman de la Rose*, parce que sa Maîtresse s'apelloit *Rose*. *Jean de Meun* se chargea de le finir.

Outre les Romans, il y avoit alors des Fables & des Historiettes, qu'on apelloit *Fabels* & *Fabliaux*. Sous *Philippe le Hardi*, il y avoit des Maîtres de rime & de versification, comme on a aujourd'hui des Maîtres de Musique & de Danse. La Langue Latine étant devenuë à la mode dans toute la France; il commença à paroître quantité de traductions. *Lambert Lecourt* & *Alexandre de Paris* s'associerent pour traduire l'Histoire d'*Alexandre*. Ils n'employérent que des Vers de douze syllabes, dont quelques Auteurs s'étoient déja servis, & dès-lors on les apella *Alexandrins*, du nom du Héros & de celui d'un de ces deux Poëtes. Nous passons tout ce que dit notre Auteur, & qui ne concerne pas la Poësie Françoise. Elle parut être sur son declin sous *Philippe le Bel*.

Sur la fin du quatorziéme Siecle *Heliodore* fit son Roman de *Theagenes & de Chariclée*. C'est dans cèt Ou-

vrage que les Faiseurs d'Histoires Romanesques aprirent à ne point s'éloigner du Vraisemblable. On commença alors à distinguer des Poëtes, les Romanciers, qui écrivoient en prose. L'inondation des Romans auroit étouffé la Poësie en France, si elle n'avoit trouvé un refuge en Languedoc. En 1324. Dame *Clemence Isaure*, de la Maison des Comtes de Toulouse, y convoqua tous les Poëtes & tous les Trouvéres du voisinage, & promit de donner une Violette d'or, à celui qui feroit les plus beaux vers. Elle donna ensuite un fonds, dont le revenu devoit être employé à ce prix. On observe encore aujourd'hui ce qu'elle avoit ordonné. Ceux qui jugeoient des Ouvrages étoient apellez *les Mainteneurs de la Gaye Science*. On faisoit ordinairement un Chant de trois ou quatre Stances, le dernier vers de la premiére devoit servir de refrain aux autres, & parce qu'on adressoit cèt Ouvrage au *Roi*, nom qu'on donnoit à celui qui remportoit le premier prix, on l'apelloit le *Chant Royal*. On fit ensuite des *Balades*, qui étoient moins longues que le Chant Royal. Delà sont venus le

Lay,

Lay, le Virelay, le Rondeau, le Triolet, & tous les petits Ouvrages, dont le refrain fait l'agrément.

Sous *Jean I. Charles le Sage*, & *Charles le Bien-aimé*; *le Maire de Belges* & *Andrelin* furent les ſeuls Poëtes, qui s'aquirent quelque réputation. Le dernier ne ſe piquoit que de faire beaucoup de vers, parce qu'on les imprimoit aux dépens du Roi, dont il ſe diſoit fiérement le Poëte. Les Rimailleurs inventérent une infinité de Vers, dont ils faiſoient diverſes figures. Il y en eut un qui fit quatre cens vers à la loüange des Barbes rouſſes. Sous le Régne de *Charles VII. Alain Chartier* fit quelques vers fort rudes & fort obſcurs. *François Corbueil* fut le premier, qui donna à ſes Vers un arrangement naturel. *François I.* aimoit les belles Lettres. Il fit fleurir les Sciences dans ſon Royaume, il favoriſa les Poëtes, & ſe mêloit lui-même de faire des vers. Il honora le Tombeau de la belle *Laure* d'une Epitaphe de ſa façon. On peut nommer plus de deux cens Poëtes ſous ſon régne, dont les Ouvrages ont été imprimez. *Clement Marot* fut un de ceux, qui ſe diſtinguérent

le

le plus. *Du Bellay* eſt le premier des Poëtes François, qui s'eſt apliqué à donner de la douceur & de l'harmonie à ſes vers. Il obſerva les régles étroites du Sonnet, & le réduiſit au point, où il eſt.

Sous *Henri II.* parurent *Ronſard* & *Saint Gelais*. Ils partagérent pendant quelque tems tous les beaux Eſprits; mais le Roi ſe déclara pour *Ronſard*, & fit entiérement pencher la balance. Cependant ſes vers n'avoient que de l'enflure, & il y affectoit une érudition pedanteſque. C'eſt le premier des Poëtes François, qui a donné des Odes de ſa façon. *La Frenaye* maria agréablement les Vers avec la Proſe, & pluſieurs l'imitérent. Il compoſa auſſi le premier des Idylles en François. *Etienne Jodelle* mit ſur le Théatre la Comédie en la forme des Anciens. Il n'y eut que d'aſſez mauvais Poëtes ſous *Charles IX*. Ce Prince faiſoit lui-même des Vers; mais il croyoit, ſans doute, qu'étant né pour donner des Loix, il ne devoit pas s'aſſujettir à toutes celles de la Poëſie.

Ronſard n'eut preſque plus d'accès à la Cour ſous le Régne d'*Henri III*. *Deſportes* acheva preſque de purger

la

la Poësie du Barbarisme, qui s'y étoit introduit. Il se forma sur les Italiens & aprit d'eux à répandre dans ses Vers un noble enjoüement. *Du Bartas* & *Passerat*, qui étoient contemporains, ont quelque chose d'original. Les Poëtes, qui parurent ensuite, sont trop connus, pour que nous nous y arrêtions; tels sont *du Perron*, *Malherbe*, qui bannit des Vers les hiatus, les enjambemens & toutes les négligences, & en épura entiérement le Langage, *Racan*, *Menard*, *Godeau*, & plusieurs autres, dont Mr. *Mervesin*, Auteur de cette Histoire, nous décrit les caractére, & nous dit souvent bien des particularitez. Il nous aprend aussi les progrès du Poëme Dramatique en France. Le Grand *Corneille* porta la Tragédie au plus haut degré de perfection, & *Moliére* en fit de même de la Comédie. *Corneille* eut *Racine*, qui l'égala, ou le surpassa même selon quelques uns; mais *Moliére* n'a point eu jusques ici ni de supérieur, ni d'égal. *Scarron* excella pour le Burlesque, & tous ceux qui ont voulu l'imiter ont été généralement méprisez. Un Ecclésiastique nommé *Dulot*, qui croyoit qu'il

qu'il ne falloit que rimer pour faire des Vers, cherchoit des rimes qu'il rangeoit par quatorze, & apelloit cela *Sonnets en blanc*. Ce fut ce qui donna lieu à la folie des Bouts-rimez.

Rinuncini, qui vint d'Italie en France avec *Marie de Medicis*, fut le premier qui y fit voir des représentations avec de grandes Machines. *Benserade* composa les Vers des Balets qu'on faisoit à la Cour. Le Cardinal *Mazarin* fit le premier donner des Opera à la maniére d'Italie, d'où il fit venir des Musiciens.

Patris & *Tristan* avoient commencé à redonner aux Muses l'air enjoüé & badin, que le sérieux de *Bertaud* & de *Malherbe* leur avoient fait perdre. *Voiture*, *Sarrasin*, *Benserade*, *Chapelle*, & beaucoup d'autres beaux Esprits de ce tems-là, enchérirent encore sur ces deux premiers, & firent revivre le Rondeau, la Balade, & le Madrigal.

On nous donne ici une Histoire abrégée de la Ligue qui se forma contre le Parasite *Monmor*, & des piéces en vers qui en nâquirent: une autre sur les deux fameux Sonnets

de

de *Job* & d'*Uranie*, qui partagérent toute la Cour de France; & ensuite toute la Ville, & même en quelque sorte tout le Royaume. On nous aprend comment les Satyres de Mr. *Despreaux* commencérent à paroître en Public & alarmérent tous les Auteurs. Combien il y en eut qui se déchainérent contre le Poëte Satyrique; & les divers événemens de cette guerre du Parnasse.

La Fontaine étoit alors dans cette grande réputation, qu'il a si bien soutenuë. S'il est vrai, qu'il se proposa *Marot* pour modelle, il s'éleva beaucoup au dessus de lui. Cette maniére de conter naïve, simple, & naturelle, toujours ornée d'agréables digressions, ce merveilleux talent à renfermer toutes les plus fines moralitez, sous des contes & des fables, charmérent le Public, & sa Poësie parut d'autant plus belle, qu'elle avoit été jusques là inconnuë à tous les Poëtes François. [Il n'y eut point de bonne Maison, où l'on ne voulut avoir les Fables de *la Fontaine*, & où on ne les fit aprendre aux Enfans avec la même exactitude que leur Catéchisme.]

Mr. de *Mervesin* nous aprend, qui

qui sont les premiers, qui ont fait des Chansons Françoises, premiérement sur l'Amour, & ensuite sur le Vin. Il nous donne aussi une Idée & les régles du Poëme Epique. *Ronsard* fit sa *Franciade*, qu'il n'acheva point. Le Poëme de *Du Bartas*, qui a pour tître *la Semaine* ou *la Création*, fut si estimé qu'en moins de six ans on en fit trente Editions. Ceux qui l'examinérent dans la suite dirent qu'on n'y trouve ni régles, ni invention, qu'il est rempli de figures outrées, & que ce n'est, tout au plus, qu'une simple narration. Le *Charles Martel*, le *Jonas*, le *Childebrand*, sont morts en naissant. Si l'on en croit *Chapelain* le *Moïse Sauvé* a de fort beaux endroits, d'autres y ont trouvé de grands défauts. *Brebeuf* fit sa traduction de la *Pharsale* fort jeune. Les jugemens qu'on en porta furent fort différens. La précipitation avec laquelle *Scuderi* fit son *Alaric* ne lui permit pas de travailler ses vers autant qu'il auroit pu faire. Il fait souvent de grands Discours, pour ne dire que des bagatelles. [Ses Descriptions me paroissent trop longues & trop fréquentes.] Si *Scuderi* n'eut pas les aplau-

aplaudissemens du Public, il eut lieu de s'en consoler, par les éloges, & par un présent très-considérable qu'il reçut de la Reine de Suéde.

Chacun sait le succès de *la Pucelle* de *Chapelain*. Trois ou quatre beaux Esprits marquérent d'une maniére fort ingénieuse, mais bien piquante, l'estime qu'ils en faisoient. Quand quelcun d'eux avoit dit ou écrit quelque chose, qui n'étoit pas au gout des autres, on le condamnoit à lire quelques vers de ce Poëme. On trouvera dans notre Auteur, ce qui concerne les autres sortes de Poëmes Epiques, qui ont été faits en France. On y verra aussi les noms des Dames Françoises, qui se sont distinguées par leurs Poësies, & des particularitez de leurs Ouvrages. Il n'oublie pas l'illustre Madame *des Houliéres*. Elle avoit, dit-il, un esprit universel, qui la rendoit capable de traiter toutes sortes de Sujets, & dans les plus petits, comme les plus grands, ses vers sont toujours très-nobles & très-châtiez. L'on peut dire qu'elle a excellé dans les loüanges, qu'elle a données au Roi. [Elle en a été cependant assez mal récompensée. Pendant que *Louis XIV.* donnoit

noit des pensions à cent personnes, qui ne le méritoient pas; Madame *des Houliéres* fut toujours oubliée, & eut toujours de quoi vivre fort petitement. On en attribuë la cause à Mr. *de Louvois*, qui n'aimoit pas l'Epoux de cette Dame.] Notre Auteur finit en nous parlant des Académies, qui ont été établies en France, à l'imitation de l'Académie Françoise.

II. L'ABRE'GE' nouveau des Régles de la Poësie Françoise, qui fait la seconde partie de ce Volume, ne nous arrêtera pas longtems. Mr. *Mervesin* nous en promet un Traité plus complet, qu'il espére faire un jour, à la suite d'un Traité d'Eloquence. Il ne regarde ici la Poësie Françoise, que par raport à la Grammaire, & entant qu'elle renferme dans la Versification, une sorte de Langage, qui fait partie de notre Langue. Il divise le Langage des vers ou la Versification Françoise en deux Sections. Dans la première il parle de ce qui regarde chaque vers François pris en particulier. Dans la seconde il parle de ce qui regarde les vers par raport les uns aux autres. Nous avons une Grammaire Fran-
çoise

çoise du même Auteur. [Le P. *Mourgues* Jésuite nous a donné un excellent *Traité de la Poësie Françoise*. Il fut imprimé à Paris en 1685.]

ARTICLE V.

CASIMIRI OUDINI TRIAS DISSERTATIONUM CRITICARUM, *Prima de Codice Mss. Alexandrino Bodleianæ Bibliothecæ, quem Anglorum Doctissimi antiquissimum totius Orbis & præstantissimum oscitanter pronunciarunt. Secunda de Quæstionibus ad Antiochum Principem in Scripturam Sacram, quæ sub nomine Sancti Athanasii Alexandriæ Archiepiscopi, in Operibus illius impressis omnibus circumferuntur. Tertia de Collectaneo seu Collectione Antiquitatum Constantinopolitanarum Domni Anselmi Banduri, duobus integris capitibus aucta, aliisque in locis, & emendata, cum censura Samuelis Masson. Unde Antiquarii eruditi noscent, quantâ prudentiâ ac cautelâ ætatem incertam Codicum Manuscriptorum Veterum taxare debeant.* C'est-à-

 dire,

dire, *trois Dissertations Critiques, par Monsieur* Oudin, *la premiére sur le Manuscrit Alexandrin de la Bibliothéque Bodleïenne, que les plus savans des Anglois ont imprudemment assuré être le plus ancien & le plus excellent Manuscrit de l'Univers. La seconde sur les Questions au Prince* Antiochus *sur l'Ecriture Sainte, qui sont attribuées à S.* Athanase *Archevêque d'Alexandrie dans toutes les Editions des Ouvrages de ce Pére. La troisiême sur la Collection des Antiquitez de Constantinople par le P.* Dom Anselme Banduri *augmentée de deux Chapitres & en divers autres endroits, & corrigée, avec le Jugement de Mr.* Samuel Masson. *Par où les Savans Antiquaires aprendront, avec quelle prudence & précaution on doit fixer l'âge incertain des anciens Manuscrits.* A Leide, chez Samuel Luchtmans. 1717. in 8. pagg. 197.

IL Y A déja longtems que Mr. *Oudin* s'est aquis une belle réputation dans la Republique des Lettres, par les excellentes Dissertations sur les Antiquitez Ecclésiastiques

ques, qu'il a données au Public. On attend de lui bientôt un Ouvrage fort gros, & plus considérable, que celui qui fait le sujet de cèt Article: On voit dans le Titre, qu'il est composé de trois Dissertations.

I. La premiére roule sur le fameux Manuscrit ds la Version des LXX. de la Bible, qu'on apelle d'*Alexandrie*. Il fut envoyé à *Charles I.* Roi d'Angleterre par le célébre *Cyrille Lucar*, Patriarche d'Alexandrie Comme feu Mr. *Grabe* en a donné une * Edition à Oxford, *in folio*, & qu'il est du nombre de ceux qui croyent ce Manuscrit fort ancien; Mr. *Oudin* commence par raporter ce que les Savans Journalistes de Leipsic ont dit de Mr. *Grabe* dans leurs Actes du mois d'Août de 1713. pag. 165. Il raporte ensuite la Description que Mr. *Grabe* luimême fait de ce Manuscrit, au commencement de l'Edition qu'il en a procurée, & tout ce qu'il a dit, pour en établir l'Antiquité. *Cyrille Lucar* a prétendu que cèt Exemplaire avoit été écrit par une Fille Egyp-

 tienne

* On en a parlé dans ces Nouvelles, mois de Janvier, 1706. pag. 43.

tienne de qualité nommée *Thécle*, il y a environ MCCC. ans, peu après le premier Concile de Nicée. Mr. *Grabe* croit que c'est la même *Thécle*, à qui S. *Grégoire* de Nazianze né environ vers le tems de ce Concile, étant déja fort âgé, a écrit trois Lettres, qui sont les 200. 201. 202. du premier des Oeuvres de ce Pére. C'étoit une Religieuse, que ce Pére apelle la *Servante de Dieu* & les *Prémices des Vertus*. C'est là le sujet du premier Chapitre de cette Dissertation.

Le second contient ce que l'Editeur du Manuscrit Alexandrin dit dans la Préface du dernier Tome de son Edition.

Dans le troisiême Chapitre on voit le sentiment de Mr. *Bos* sur ce Manuscrit Alexandrin, tel qu'il nous l'a donné dans la Préface de son * Edition de la Version Grecque des LXX. faite sur l'Exemplaire du Vatican. Mais il faut remarquer en passant, que quelcun a trompé Mr. *Oudin* & lui a fait confondre Mr. *Lambert Bos* Frison de naissance & Pro-

* On en a parlé dans ces Nouvelles, Décembre 1710, pag. 634.

Profeſſeur en Grec à Franeker mort depuis peu, avec Mr. *Gaſpard Baux* natif de Nîmes en Languedoc & Paſteur de l'Egliſe Wallonne de Leuwarde.

On raporte dans le Chapitre quatriême le ſentiment des plus ſavans Anglois ſur le Manuſcrit Alexandrin, & l'on montre qu'il ne peut avoir été écrit au quatriême Siécle, comme l'a prétendu Mr. *Grabe*. Ces Anglois ſont *Patrice Junius*, qui étoit Bibliothécaire du Roi d'Angleterre *Charles I.* & qui publia le Livre de *Job* en Grec ſur ce Manuſcrit Alexandrin, *Brian Walton* dans les Prolegoménes ſur ſa Polyglotte, &, enfin, Mr. *Grabe*, qui étoit Pruſſien de naiſſance & qui s'étoit tranſplanté en Angleterre, où il avoit obtenu une Penſion de la Reine *Anne*. *Walton* croit le Manuſcrit beaucoup plus ancien que Mr. *Grabe*, puis qu'il ſoupçonne, qu'il peut bien avoir été écrit par Sainte *Thécle*, Diſciple de S. *Paul*, & qui ſoufrit le Martyre; ce que Mr. *Grabe* refute ſérieuſement. Mais l'opinion de ce Savant Allemand n'eſt pas plus vraye que celle de *Walton*. Il ſoûtient, ſur la foi de *Cyrille Lucar*, que ce

Manuſcrit eſt de la main de *Thécle* Fille noble d'Egypte, qui l'écrivit, il y a environ MCCC. ans, peu après le Concile de Nicée. Que le nom de cette Fille étoit écrit à la fin; mais que le nom de Chrétien ayant été éteint en Egypte par les Mahometans, ces Infidelles traitérent les Livres des Chrétiens, comme ceux à qui ils apartenoient, & effacérent & déchirerent le nom de *Thécle* de ce Manuſcrit, Tout cela, ſelon Mr. *Oudin*, eſt de l'invention de *Cyrille Lucar*. Depuis l'an 636. qui étoit le 27. de l'Empire d'*Heraclius*, que la Syrie & la Paleſtine tombérent entre les mains des Mahometans, & depuis l'année 1453. que l'Empire d'Orient fut reduit en la puiſſance des Turcs, juſques à préſent, on ne lit pas que ces Infidelles, qui ont eu en leur puiſſance pluſieurs millions de Chrétiens, les ayent jamais perſécuté pour leur Religion; mais ils ont toujours vécu tranquillement ſous leur Empire, en payant un modique Tribut; en quoi les Turcs ſe ſont montrez plus humains, que beaucoup de Princes Chrétiens. Si le nom de *Thécle* eſt effacé du Manuſcrit, dont il s'agit, il faut l'imputer

puter aux injures du tems, & non à aucune haine des Turcs contre les Chrétiens. Cela paroît par plusieurs Bibliothéques de Livres Chrétiens, qui ont été conservées depuis l'an 1453. jusques à présent & à Constantinople, & dans plusieurs autres endroits de l'Empire Turc.

Mr. *Oudin* fait voir encore, que cèt Exemplaire n'a pu être écrit vers l'an 326. ou 327. puisqu'on trouve au milieu de ce Manuscrit une longue Lettre à *Marcellin* sous le nom de S. *Athanase*, qui n'a pu être écrite qu'après la mort de *Constance* Empereur Arien, arrivée en 363. lors que S. *Athanase* retourna à son Eglise d'Alexandrie, & y vêquit tranquillement. Notre savant Auteur prétend encore que Mr. *Grabe* confond une *Thécle* qui vivoit peu de tems après le Concile de Nicée, vers l'an 363. & qui devoit avoir alors, pour le moins, 30. ans pour avoir pû écrire tout ce gros Volume, avec une autre *Thécle*, qui vivoit sur la fin de la vie de S. *Grégoire* de Nazianze, après qu'il eut quitté le Siége Patriarchal de Constantinople. Cet elle eût dû avoir alors environ 88. ou 90. ans, âge peu propre à gou-

gouverner un Monaſtére, comme cette ſeconde *Thécle* le gouvernoit alors. Le célébre *Bernard de Montfaucon* Bénédictin, grand Ami de Mr. *Grabe*, & très-verſé dans la connoiſſance des Manuſcrits, conjecture que celui, dont il s'agit, eſt non du quatriême, mais du cinquiême ou du ſixiême Siécle.

Et parce qu'il eſt écrit en lettres, qu'on nomme *Onciales*, Mr. *Oudin* employe ſon Chapitre cinquiême à rechercher de quels Siécles les Savans croyent que ſont les Manuſcrits écrits en ces ſortes de lettres. Il cite ſur cela le ſavant Bénédictin, dont nous venons de parler, qui prétend, qu'il y a des Manuſcrits en lettres *Onciales*, non ſeulement de la fin du V. & du commencement du VI. Siécle, mais auſſi du VII. & des trois ſuivans.

Notre Auteur montre dans le Chapitre VI. que ce Manuſcrit ne peut pas être du tems du Concile de Nicée, par la prétenduë Lettre de S. *Athanaſe* à *Marcellin*, dont nous avons parlé, qu'on trouve inſérée au milieu de ce Manuſcrit, & dont les Savans & ſur tout ceux, qui nous ont donné la derniére Edition de

de S. *Athanase*, reconnoissent la fausseté. Or quelle aparence, que, du vivant même de ce Saint, on lui ait supposé une Lettre, qu'il n'a pas écrite? Il y a plus, on avoit encore la véritable Lettre de S. *Athanase* à *Marcellin* l'an 787. du tems du second Concile de Nicée; il faut donc que le Manuscrit en question, qui, au lieu de la véritable Lettre, n'en a qu'une supposée, n'ait été écrit qu'après le VIII. Siécle, lors que la véritable Lettre de S. *Athanase* ne se trouvoit plus.

Mr. *Oudin* ajoute que le Manuscrit ne peut pas être de l'an 326. ou 327. puis qu'il paroit par ce Manuscrit même, qu'il a été écrit pour les Moines nommez * *Acœmetes*, & que ces Moines ne commencérent à paroitre qu'au cinquiême Siécle, comme on le prouve par Mr. *Du Cange*, dans le Chapitre 7. destiné à nous parler de ces Moines. On prouve dans le 8. que ce fut un de ces Moines, qui l'écrivit à l'usage de son Couvent. On fait voir dans le

* Leur nom signifie *un homme qui ne dort point*. Ils chantoient nuit & jour l'Office divin, en se relevant les uns les autres.

9. qu'il a été écrit après le huitiême Siécle; & dans le ſuivant qu'il ne l'a pas été avant le 10. Ce Siécle ditiême a été un Siécle de ténébres, très-propre à ſuppoſer des Ouvrages aux célébres Ecrivains des Siécles précédens, & c'eſt alors que la Lettre du prétendu S. *Athanaſe* à *Marcellin* a été compoſée & ſubſtituée à la place de la véritable, qui avoit été perduë.

Mr. *Oudin* nous parle dans ſon onziême Chapitre, qui eſt le dernier, de quelques autres Ouvrages de Mr. *Grabe*; & ſurtout du deſſein qu'il avoit de reformer l'Egliſe Anglicane. On ne l'épargne point, on aſſure qu'avant que de reformer l'Egliſe, il devoit ſe reformer lui-même, & ſe corriger ſurtout du penchant qu'il avoit à s'enivrer d'eau de vie: Que ce défaut déplaiſoit ſouverainement aux Anglois, & ſurtout au ſavant Mr. *Cave* homme ſobre, & qui étoit ſon Protecteur. On le charge d'accuſations encore plus graves, que je n'oſe raporter ici.

II. La ſeconde Diſſertation, dont on peut voir le ſujet dans le Titre général, que nous avons raporté, contient dix Chapitres. Dans le 1.

on

on examine comment les *Questions adressées au Prince Antiochus* ont été fourrées parmi les Ouvrages de S. *Athanase*. Dans le second on raporte le jugement, que les plus savans Hommes de notre Siécle ont fait de ces Questions. Le P. *Labbe* dit qu'il n'est pas vraisemblable que ces Questions soient de S. *Athanase*; mais qu'elles paroissent avoir été ramassées de divers Ecrits des Péres. Mr. *Du Pin* parle encore plus positivement. *Les Questions à Antiochus*, dit-il, *& celles qui les suivent sont encore plus nouvelles. Dans les Questions l'Auteur cite plusieurs Auteurs plus nouveaux que S.* Athanase, *comme S.* Grégoire *de Nysse dans la huitiême*, l'*Auteur des Livres attribuez à S* Denys, *dans la même*, *Saint Epiphane*, Question 3. &c. Mais il n'y a personne qui aît parlé de ces Questions avec plus d'exactitude & de jugement, que *Jaques Lopin*, dernier Editeur des Oeuvres de S. *Athanase*. Il soutient, que ces Questions ne sont point de ce Saint, quoi qu'il y aît de certaines choses, qui ont été tirées de cèt ancien Pére de l'Eglise. *Felckman* a remarqué, que dans les Manuscrits, ces Questions

ne portoient pas même le nom de S. *Athanase*. La 36. a le nom de S. *Chrysostome*; la 37. celui de S. *Cyrille*; la 28. est de *Theodoret*, quoi qu'elle n'en aît pas le nom. D'où, dit ce Savant, il paroit qu'elles ont été tirées de divers Auteurs, & rassemblées en un Corps. Il est visible par ce qui y est dit des Francs dans la Question 76. qu'elles n'ont été ramassées, qu'après l'expédition des Francs en Orient, à moins que le nom des Francs y aît été ajouté.

3. Mr. *Oudin* prouve dans son Chapitre 3. que ces Questions sont après le XII. & le XIII. Siécles, & après les Expéditions des Occidentaux dans la Palestine & dans l'Orient, sous le prétexte de la Religion. Il va plus loin dans le Chapitre suivant. Il montre que ces Questions n'ont pas été écrites avant le commencement du XIV Siécle. Celui qui les a écrites est si ignorant, qu'il affirme, que les Lieux Saints & la Palestine n'ont jamais été occupez par les Barbares ou par les * Hérétiques, ou que si cela est arrivé, ils n'ont possedé ces lieux que peu de tems, Dieu

ayant

* Les Chrétiens d'Occident.

ayant chassé, comme des pourceaux, ces Barbares, des Lieux Saints, qu'il avoit confiez à l'Eglise Catholique, c'est-à-dire, à l'Eglise Grecque d'Orient, comme un dépot de la vraye Foi, qu'ils ont toujours possedée. C'est là un mensonge insigne. Il est certain que Jérusalem & toute la Palestine furent occupées par les Sarasins en 636. & qu ils les ont possedées 463. ans; c'est-à-dire, jusqu'à l'année 1099. que Jérusalem fut prise par *Godefroi* Duc de Bouillon. Il n'y a eu personne d'assez impudent dans le XII. Siécle, pour oser avancer une telle fausseté; puis que tous les Grecs, qui avoient vû les Sarasins dans la Palestine, auroient pû le démentir. Il est même vrai qu'aucun Grec n'a pû écrire un mensonge si grossier avant l'an 1310. ou 1320. puis que les afaires des Latins allant en décadence dans ce Pays-là en 1187. *Saladin* chassa les Occidentaux de Jérusalem, & les Sarasins s'en emparérent de nouveau & la gardérent. Dans les années 1250. & 1270. S. *Louis* entreprit de recouvrer les Lieux Saints. Les Sarasins les possedérent pendant tout le XIII. Siécle; par conséquent celui qui a écrit que les Lieux Saints

n'ont

n'ont jamais été possedez par ces Peuples, ou ne l'ont été que peu de tems, a dû ignorer tout cela, & n'écrire, que dans le XIV. Siécle.

Le Chapitre cinquiéme tend à faire voir, qu'il y a eu plusieurs Patriarches du nom d'*Athanase*, & dans le sixiéme on prétend montrer qu'il faut attribuer ces Questions à un *Athanase* Patriarche d'Alexandrie qui a écrit & fleuri dans le XIV. Siécle; & qui, au jugement de Mr. *Renaudot*, fut le LXXVI. Patriarche de cette grande Ville. Si on lui donne l'Epithéte de *Saint*, il ne faut l'attribuer qu'à la flaterie des Grecs. [Mais ne pourroit-on point dire, que c'étoit un titre qu'on donnoit à tous les Evêques, comme on leur donne aujourd'hui en France le titre de *Monseigneur*. Ainsi dans la Conférence de Carthage, les Evêques de l'Eglise Catholique ne firent point de difficulté de donner le nom de *Saint* & de *très-Saint* aux Evêques Donatistes, quoi qu'ils ne les crussent pas effectivement tels; parce que c'étoit ainsi qu'on avoit accoutumé de parler indifféremment à tous les Evêques.]

Pour revenir aux *Questions à Antiochus*,

tiochus, il paroit par ce qu'on lit dans les Questions 39. 40. & 41. que cèt Ouvrage a été composé après la grande Dispute qui s'éleva dans le 8. & le neuvième Siécles, & qui ne fut terminée que l'an 842. au sujet de l'Adoration des Images.

Mr. *Oudin* fait voir dans le Chapitre VII. que chez les Grecs Modernes les Patriarches des grands Siéges ont été honorez du titre de *Saint Pére*. Cela n'a pas été seulement en usage dans le XIV. Siécle, comme s'en plaint *Leo Allatius*; mais même dans le XVII. Notre Savant Auteur a en main deux Livres écrits en Grec contre l'Eglise Romaine d'un certain *Grégoire* Archevêque de Thessalonique, qui présidoit sur cette Eglise en 1624. & imprimez in 4. à Londres en 1626. où l'on lit au titre, *Deux Livres Démonstratifs contre l'Eglise Romaine de notre Saint Pére Grégoire &c.* & dans la Préface on lit *aux très-saints & très-heureux les quatre Patriarches de l'Eglise de Christ Catholique & Orientale.*

On prouve dans le Chapitre VIII. que quelques Livres imprimez, que les Editeurs ont donnez pour fort anciens, sont pourtant très-modernes,

nes, puis que les prétenduës *Questions à Antiochus*, qui ne sont que du quatorziéme Siécle y sont citées. Telle est la *Géographie Universelle* d'un Anonyme de Ravenne, imprimée à Paris en 1688. in 8. par les soins de Dom *Placide Porcheron*. Tels sont les trois Livres ou Harangues sur les Images attribuez à S. *Jean de Damas*, & qui constamment ne sont pas de lui, malgré l'autorité de Mr. *Cave*, qui, ayant mauvaise vuë, n'a pû comparer cèt Ouvrage, avec les autres Ouvrages, qui sont véritablement de *Jean de Damas*. Mr. *Oudin* prouve que cèt Ecrit est très-recent, & a été fait vers le milieu du XIV. Siécle contre les *Palamites*, qui rompoient & brûloient les Images.

Le Chapitre 8. est destiné à faire voir que tout ce que les Péres Benédictins ont ajouté à ces Questions dans leur derniére Edition des Oeuvres de S. *Athanase*, est de ce dernier *Athanase* LXXVI. Patriarche d'Alexandrie, qui occupa ce Siége depuis l'an 1302. jusques à l'an 1311.

Enfin le dernier Chapitre de cette seconde Dissertation est destiné à faire voir que le dernier Editeur des

Oeuvres de S. *Athanase*, qui ont été imprimées en Grec & en Latin à Paris en 1698. est du sentiment de Mr. *Oudin* par raport à ces *Questions à Antiochus*.

III. En 1711. le P. *Dom Anselme Banduri* de Raguse Prêtre & Religieux Bénédictin de la Congrégation de * Melede, publia à Paris en deux Volumes *in folio*, *l'Empire d'Orient*, ou *les Antiquitez, de Constantinople*. C'est un nouveau Recueil d'Ouvrages †, qui ne se trouvent point, dans le fameux Recueil, connu sous le nom d'*Histoire Byzantine*, & composé de plus de trente Volumes *in folio*. C'est ce Recueil qui fait le sujet de la troisiême & derniére Dissertation de Mr. *Oudin*. La Préface & les deux premiers Chapitres de cette Dissertation nous aprennent ce qui est contenu dans ce grand Recueil du P. *Banduri*.

Dans le troisiême, il nous aprend qu'il a d'abord reconnu que l'Anonyme

* C'est ainsi que les Savans Journalistes de Paris traduisent le mot Latin *Melitensi*, que quelque Ignorant auroit traduit *de Malte*.

† Voyez-en l'Extrait dans le Journal des Savans de Septembre 1712. pag. 292. Edition d'Amsterdam.

nyme des quatre Livres ſur la Ville de Conſtantinople & l'Egliſe de Sainte Sophie publié par le P. *Banduri* eſt le célébre *Michel Pſellus*, Ecrivain & l'ornement du Siécle XI. qui fut Précepteur de *Michel Ducas*, & qui contribua à l'élever ſur l'Empire d'Orient. On le prouve ſur tout par les trois principaux caractéres par lesquels le P. *Banduri* dépeint cèt Anonyme.

Le quatriême Chapitre décrit les malheurs arrivez à *Michel Pſellus* pour avoir inſpiré à ſon Eléve *Michel Ducas* Empereur l'amour de l'Hiſtoire & des autres Sciences. Le cinquiême & le ſixiême comprennent ce que le ſavant Mr. *Fabricius* nous dit du Recueil du P. *Banduri* dans le Tome VI. de ſa *Bibliothéque Grecque*.

Dans le Chapitre ſeptiême on fait voir que ce Pére ſe trompe, quand il croit, que le Manuſcrit qui a pour titre *la Patrie & les Origines de la Ville de Conſtantinople*, & qui eſt le 3058. in 4. de la Bibliothéque du Roi de France, a été écrit du tems de *Michel Paléologue*, qui a régné depuis 1260. juſques en 1282. Car puis qu'il eſt ſur du papier, il faut qu'il

qu'il ait été écrit après l'an 1300. tems auquel on ne se servit plus que de papier, pour écrire des Livres. Il est même vrai, qu'il a été écrit après l'an 1439. que se tint le Concile de Florence: puis qu'on y voit les Images de Saint *Jean Baptiste*, de *Constantin* le Grand, de sa Mére *Héléne*, de *Manuel* & *Jean Paléologues*, & de *Joseph* Patriarche de Constantinople, qui mourut au Concile de Florence en 1439.

Dans le Chapitre 8. on prétend montrer, que plusieurs savans Hommes se sont trompez en attribuant à certains Manuscrits plus d'antiquité, qu'ils n'en ont effectivement. Mr. *Oudin* n'épargne pas ses anciens Amis, mais il ne découvre leurs fautes qu'après leur mort, & lors que les erreurs qu'ils ont commises ne peuvent plus leur causer aucun dommage.

Il prouve dans le Chapitre 9. qui est le dernier, que le Manuscrit dont il est parlé dans le 7. n'a point été porté dans la Bibliothéque du Roi après la mort de Mr. *du Fresne du Cange*, & de *Jean Baptiste Cotelier*, tous deux morts à Paris en 1688.

AR-

ARTICLE VI.

DISSERTATIO SATYRICA PHYSICO-MEDICO-MORALIS *de* PICA NASI, *sive Tabaci Sternutatorii Moderno abusu & noxâ. Authore* JOHANNE HENRICO COHAUSEN *Hildesiensi, M. D.* C'est-à-dire, *Dissertation Satyrique, Physique, Medicinale & Morale, du Tabac en poudre, de son abus, & de ses mauvais effets. Par* Jean Henri Cohausen *d'Hildesheim, Docteur en Médecine.* A Amsterdam, chez Jean Oosterwyk. 1716. in 8. pagg. 177. sans y comprendre les Preliminaires & l'Appendice.

MR. COHAUSEN se met en frais de tout son bel esprit & de toute sa Littérature, pour tourner en ridicule ceux qui prennent du Tabac en poudre & pour faire voir l'abus qu'on en fait. Il aplique à cèt abus plusieurs endroits des Poëtes Latins, qui ont été faits dans toute une autre fin, & il y fait quelques changemens pour les accommoder à sa matiére.

tiére. Il est même devenu Poëte François, malgré les Muses, tant il est vrai que la passion qui l'anime contre le Tabac a eu de vertu à lui faire composer des vers François, où il n'y a ni rime, ni raison, & que ni *Malherbe*, ni *Voiture*, ni *Balzac*, n'entendroient point.

Tout l'Ouvrage est divisé en deux Parties. Dans la premiére on parle de l'abus moderne que l'on fait du Tabac en poudre, & dans la séconde de ses mauvais effets. Dans la premiére Partie 1. on explique & défend le tître que Mr. *Cohausen* a donné à sa Dissertation, *de Pica Nasi*. 2. On montre la premiére origine de cèt usage. 3. On fait voir que cèt usage, qui étoit au commencement utile, s'est tourné en un abus très-pernicieux. 4. On se plaint de ce que toutes sortes de personnes en abusent, 5. sans en excepter même le Sexe, à qui cèt usage sembleroit devoir être défendu. 6. On raporte les prétextes, dont on se sert pour justifier cèt usage. 7. On montre qu'on en prend hors de saison & sans aucune régle. 8. Qu'on s'en sert avec profusion. 9. Enfin, on expli-

que les diférentes espèces du Tabac en poudre.

Dans la seconde Partie on fait voir, 1. Que l'abus du Tabac en poudre détruit l'odorat. 2. Qu'il gâte la voix. 3. Qu'il change & corromt la bonne constitution du nez. 4. Qu'il fait perdre la vuë. 5. Qu'il afoiblit l'ouïe. 6. Qu'il est pernicieux au Cerveau. 7. Qu'il nuit à la Poitrine & aux Poumons. 8. On repond à l'éloge * qu'un Comique a fait du Tabac. 9. On en dissuade l'abus à un jeune Homme. 10. Et à un Vieillard, qui a le corps desseché. 11. On fait voir qu'il est inutile & honteux au beau Sexe. 12. A qui on conseille aussi de ne point prendre de Tabac en fumée.

Mr. *Cohausen* prétend, que ce fut par hazard, qu'on s'avisa de prendre du Tabac par le nez. Des Soldats & des Matelots ayant senti l'odeur de celui, qu'on avoit chargé sur un Vaisseau, qui venoit d'Amerique, s'aperçurent qu'il faisoit éternuer, & qu'il servoit à purger le nez de ses immondices. On ne se fut pas plutot aperçu de cèt effet, que ceux qui é-
toient

* C'est un Eloge ironique.

toient sur le Vaisseau en firent usage, & cet usage se répandit bien-tôt après en Espagne, en Angleterre, en Hollande, en Italie, en France, en Allemagne, & ailleurs.

En parlant du mauvais effet du Tabac, il fait mention d'un Ecclésiastique, qui avoit les yeux rouges, chassieux, & dont la vuë étoit fort diminuée. Comme il savoit que cêt Homme prenoit beaucoup d'eau de vie & de Tabac en poudre, il lui conseilla de quitter ces mauvaises habitudes, s'il ne vouloit perdre la vuë. *Monsieur*, lui répondit le patient, *quand je verrois l'Enfer ouvert devant moi, je ne m'abstiendrois pas de ces choses.* [Tant il est vrai, qu'il est moralement impossible de se défaire des habitudes invéterées.]

Je ne dois pas oublier que notre Auteur traduit toujours en Latin & les passages des Auteurs François qu'il cite, & les vers qu'il a composez lui-même en cette Langue, en faveur de ceux qui n'entendent pas le François, il pouvoit ajouter & de ceux qui l'entendent, & qui auront, sans doute, de la peine à comprendre son jargon. Il s'aplique à faire le plaisant partout: & il semble qu'il

aît voulu imiter le célébre *Mathanasius*; mais si cela est, on peut dire, que c'est une assez mauvaise imitation d'un excellent Original en son genre.

ARTICLE VII.

HISTOIRE *du* REGNE *de* LOUÏS XIV. *Roi de France & de Navarre, où l'on trouve une Recherche exacte des Intrigues de cette Cour dans les principaux Etats de l'Europe. Par* H.P.D.L.D.E.D. A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie. 1717. in 12. Tome I. pagg. 532. Tome II. pagg. 587. Tome III. pagg. 562. Tome IV. pagg. 560. Tome V. pagg. 608. Tome VI. pagg. 629. Tome VII. pagg. 560. Sans y comprendre la Dédicace, le Préface, les Sommaires des Livres, & la Table des Matiéres. Se trouve à Amsterdam chez *David Mortier*.

C'EST une entreprise bien hardie que celle d'écrire l'Histoire de *Louis XIV*. Son régne a été un des plus longs, qu'on aît vûs en France, un

un des plus féconds en grands événemens, un de ceux où la plus fine Politique a été mise en usage, & où le secret de mille & mille négociations a été si bien gardé, qu'on ne peut pas se vanter de les avoir pénetrées. Il est difficile de ne pas broncher quelquefois dans le recit de tant d'événemens différens, & ce qu'il y a de plus fâcheux, si on en excepte les intrigues du Cabinet, dont le Public n'a pas été informé; ces événemens étant assez recents, si un Historien bronche, il ne manquera pas d'être relevé par mille personnes, qui en ont conservé la mémoire. Il y a cent & cent Familles intéressées dans ces événemens, il est impossible de ne pas faire des mécontens en blâmant les uns, & en ne loüant pas les autres autant que leurs parens croiront qu'ils méritoient d'être loüez. Il est surtout difficile de contenter le Public au sujet du Héros de cette Histoire. Quelque bien que l'Historien en dise, ses Partisans croiront qu'il n'en a jamais assez dit, & si l'Historien est assez hardi pour découvrir ses défauts, ces mêmes Partisans crieront à la Satyre, à la médisance; pendant que d'autres

prévenus d'une passion toute contraire, se plaindront hautement que le Portrait est flatté. Sur cèt Article particulier, Mr. *de Limiers*, Auteur de cette Histoire, semble ne s'être pas fort mis en peine de ces divers jugemens du Public. Il a loüé, il a blâmé, lors qu'il a cru le devoir faire; & si l'on trouve dans son Histoire quelques endroits à l'honneur de son Héros, il y en a encore plus, qui ne lui sont pas fort honorables. L'endroit par où il le loüe beaucoup, c'est la maniére ferme & constante dont il a vu aprocher la mort, & ce qu'il a fait & dit dans le tems de sa maladie. Par malheur le Public n'a sû tout cela, que par des témoins assez suspects, & souvent uniquement par des bruits de Ville fort incertains.

A l'égard de la multiplicité des faits, qui ont dû embarrasser l'Historien, on dira que jamais aussi on n'a eu tant d'Auteurs, qui ayent écrit les événemens, à mesure qu'ils arrivoient. Cela est vrai; mais il faut avoüer aussi, que la plûpart de ceux qui les ont écrits, sont des Ecrivains fort méprisables, qui n'ont pas puisé dans de bonnes sources. On sait

qu'un

qu'un certain Auteur, qui avoit beaucoup d'esprit, & quelque connoissance du Monde, nous a donné un grand nombre de *Mémoires* sous des noms illustres, qui ne sont, pour la meilleure partie, que des Romans, & le fruit de son imagination. Il semble, que Mr. *de Limiers* ait, en quelques occasions, ajouté trop de foi à cèt Ecrivain de prétenduës Anecdotes.

Je dirai encore, à l'égard de ce grand nombre d'événemens, qu'il y a aparence, que notre Historien n'a pas eu dessein de les raporter tous, & qu'il en a négligé quelques-uns, qui lui ont paru peu importans. Je n'ai point vû, par exemple, dans son Histoire, le recit d'un soulévement qu'un nommé *Roure* excita en Vivarez, à l'occasion de quelques impôts, durant la guerre de 1672. Ce Chef des Séditieux fut pris & puni de mort. L'Auteur ne dit rien, non plus, des troubles excitez dans la même Province & en Dauphiné en 1683. par quelques Réformez reduits au desespoir par les cruelles Déclarations publiées contr'eux. Ces Troubles firent pourtant assez de bruit, pour avoir mérité quelques lignes de notre

Historien. Il y aura même bien des Lecteurs qui auroient mieux aimé y trouver un recit de ces Troubles, que tant de détails de Couronnemens, d'Entrées, d'Enterremens, d'Introductions des Ambassadeurs, de Mariages, de Festins, &c. qui ennuyeront un peu tous ceux qui sont de mon gout, & où on paroit avoir affecté de ne pas oublier la moindre circonstance. On peut aussi conjecturer que l'Auteur a été court ou long sur certains événemens, selon que ses Mémoires lui ont fourni plus ou moins de matiére ; ce qui met quelque inégalité dans ses Narrations.

Quant aux Intrigues de Cour, qu'on promet expressément dans le tître de cette Histoire, je demanderois volontiers à tous les Historiens, qui n'ont pas été les Ministres des Princes, qu'on n'a pas employé dans ces intrigues, dans quelle source ils ont puisé. Pour moi, qui ai un peu de penchant à l'incrédulité, de tout ce que raportent les Historiens, il n'y a rien que je croye moins, & par conséquent que je méprise plus, que toutes ces Anecdotes. *Varillas*, qui avoit d'abord plû par là, est tombé dans un souverain mépris, & malgré

tous

tous les agrémens de sa narration, il n'y a plus personne aujourd'hui qui le lise. Je voudrois bien savoir surtout, par qui l'on a sû les entretiens secrets, que le Roi a eus avec ses Maitresses, &, si ceux qui en ont parlé, ont été les Médiateurs de ses Intrigues. Mr. *de Limiers* nous aprend, que, quand on a sû qu'il écrivoit cette Histoire, il a reçu des Mémoires de divers endroits, de France, d'Angleterre, de Hollande; entr'autres une suite de Campagnes de 25. ans. Il resteroit à savoir si les Auteurs de ces Mémoires étoient bien instruits.

Les affaires de France ont tant de liaison avec celles de tous les Etats de l'Europe, que Mr. *de Limiers* a été nécessairement obligé d'entrer dans l'Histoire de ces autres Etats. Mais il faut lui rendre cette justice; qu'il est assez court sur cette Histoire étrangére, & qu'il n'a pas perdu de vuë son sujet, comme certains autres Historiens Modernes, dont on prendroit les Livres pour une véritable Histoire Universelle, si on avoit oublié leurs titres.

Mr. *de Limiers* n'a pas cru devoir oublier les réflexions, il en fait assez

souvent, qui sont judicieuses; mais il y en a quelques-unes, qui paroîtront, peut-être, un peu trop longues. Il est étonnant qu'il aît pû composer tant de gros Volumes, dans le peu de tems, que les Libraires lui ont donné. Mais il avoit ses matériaux prêts dès long tems auparavant. Il a d'ailleurs inseré dans son Histoire diverses Piéces toutes entiéres, dont quelques-unes sont fort longues, & c'est autant de diminué de son travail. Comme je l'ai lu avec exactitude, je crois avoir remarqué, qu'il a travaillé à divers Volumes en même tems, pour fournir à diverses Imprimeries; & c'est, peut-être, à quoi l'on peut attribuer certaines repetitions, qu'on trouve en quelques endroits. Le Stile m'en paroit sans affectation, naturel, & pur, car on feroit tort à l'Auteur de lui attribuer diverses fautes d'impression, qui sont assez fréquentes, & qui défigurent un peu l'Ouvrage. On en a marqué quelques unes dans les *Errata*; mais il s'en faut bien, qu'on n'en ait fait un Catalogue exact. L'Auteur cite souvent ses garands; mais il ne les cite pas toujours.

Il commence par une longue Préface,

face, qui contient des Reflexions judicieuses. Il montre la difficulté qu'il y a d'écrire l'Histoire, principalement celle des Princes morts depuis peu de tems. Il prétend qu'on n'a pu écrire en France l'Histoire de *Louis XIV*. & tout le Monde en voit assez la raison. Il dit qu'on peut le faire à présent en gardant les ménagemens nécessaires. Il explique quels sont les défauts des Princes, dont on peut parler, sans que l'Histoire devienne une Satyre. Il montre comment il faut l'écrire sans craindre de passer pour Médisant, & il nous donne l'Histoire de *Suetone* pour un modelle d'une bonne Histoire, à cèt égard seulement, car on reconnoit d'ailleurs ses défauts. [Sa méthode ne plait pas à tout le Monde.]

Mr. *de Limiers*, fait voir, que *l'Histoire de Louis XIV*. est la plus belle, qu'on puisse entreprendre. Il montre les régles qu'il a suivies, & la Méthode qu'il s'est prescrite dans la composition de son Ouvrage. Je copierai ici l'Idée qu'il nous donne des principaux événemens de ce long régne. Cela servira à faire connoître son Stile, quoi qu'il soit un peu plus élevé ici, que dans le Corps

de l'Hiſtoire. *Le Régne de Louis XIV.*
„ eſt un Régne de ſoixante & douze
„ ans, commencé par une Minori-
„ té dans les Troubles, & les agita-
„ tions des guerres civiles, continué
„ dans la ſplendeur d'une Autorité
„ abſoluë & ſans bornes, & termi-
„ né par une Mort héroïque, après
„ des revers fâcheux & ineſpérez.
„ On y voit les Grans aſpirer à l'Au-
„ torité Souveraine, tout brouiller
„ pour y parvenir; & leur Ambition
„ réprimée tout-à-coup par la Puiſ-
„ ſance légitime, qui rentre en la
„ poſſeſſion de ſes Droits. On y
„ voit un jeune Monarque, qui de-
„ venu Majeur, après pluſieurs an-
„ nées paſſées au milieu des Fem-
„ mes, ſait déja l'Art de régner,
„ ſans preſque l'avoir apris. On le
„ voit, Maître preſque auſſi-tot que
„ Roi, gouverner par lui-même un
„ grand Royaume, ou, du moins,
„ avoir toute la gloire d'un Travail,
„ dont ſes Miniſtres avoient toute
„ la peine. Alors croyant tout fai-
„ re ſans eux, parce qu'il en avoit
„ le nom, il ſuivit ſes Volontez,
„ pour régle de ſa conduite, &
„ bien-tot *ſa Puiſſance n'eut plus*

„ *d'au-*

„ *d'autres bornes que ses desirs* *.
„ Là commence le Projet d'une
„ Monarchie Universelle ébauché
„ par un Pére, dont le Ministre am-
„ bitieux en avoit laissé à son Suc-
„ cesseur le plan tout dressé. Ce
„ Plan trouve créance dans l'esprit
„ des Courtisans flateurs: tous souf-
„ flent au Prince le désir déja trop
„ ardent de l'exécuter. La passion
„ de la Gloire, dont on l'entête,
„ devient l'Idole à qui il faut tout
„ sacrifier. Que n'entreprend-on
„ pas dans ce dessein? Ne s'agit-il
„ que de faire revivre des préten-
„ sions éteintes par des Rénoncia-
„ tions solemnelles? On déclare
„ pour cela la guerre à un Prince
„ qu'on avoit pourtant promis de
„ protéger. On le dépouille sans
„ scrupule d'une partie de ses Etats;
„ & la Gloire d'être Conquérant,
„ dans un âge où l'Ambition se fait
„ sentir dans toute sa force, l'em-

 „ porte

* Je ne comprens pas tout-à-fait bien cela. L'Auteur n'auroit-il point voulu dire, que *ses désirs n'eurent point d'autres bornes que sa puissance. Il put tout ce qu'il désira.* Cela est-il bien vrai? *Il désira tout ce qu'il put.* Cela n'est que trop certain. Il poussa même ses désirs plus loin.

„ porte sans peine sur celle d'être
„ bon Parent. Mais il est beau de
„ conquerir une Province en aussi
„ peu de tems qu'il en faut pour la
„ parcourir ! Cependant la modéra-
„ tion a aussi sa gloire. Il y en a,
„ sans doute, à donner les mains à
„ la Paix, quand on pourroit con-
„ tinuer la guerre, & que tout sem-
„ ble promettre d'heureux succès.
„ Alors pour conserver une partie
„ de ce qu'on a occupé par les ar-
„ mes & que leur sort journalier
„ pourroit faire perdre, on fait valoir
„ sa facilité à consentir à un accom-
„ modement, pour lequel de Puis-
„ sans & Sages Alliez offrent d'in-
„ terposer leurs bons offices. Leur
„ Médiation est acceptée, & l'on s'en
„ fait un mérite, comme d'un grand
„ sacrifice de ses Droits. Mais bien-
„ tot l'Ambition se réveille à mesure
„ que la puissance s'augmente, & la
„ jalousie de la Médiation tourne en
„ peu de tems au préjudice des Mé-
„ diateurs. L'Envie de passer seul
„ pour *Arbitre de la Paix & de la*
„ *Guerre*, en fait un crime à ceux
„ qui le sont devenus efficacement.
„ On tourne contr'eux ses armes sur
„ le moindre prétexte. Leurs belles
„ Pro-

„ Provinces, ouvertes de toutes
„ parts sur la foi des Traitez, ofrent
„ un atrait puissant à la Cupidité d'un
„ jeune Vainqueur. Il vient, il voit,
„ il soumet, mais une main invisi-
„ ble l'arrête tout-à-coup au milieu
„ de sa Course. Il retourne chargé
„ de Lauriers, & veut bien encore
„ entendre à la Paix. Ce n'est plus
„ pour déférer à une Médiation of-
„ ferte; mais, pour donner en Maî-
„ tre telle loi, qu'il lui plait, aux
„ Vaincus. Heureux jusques là ce
„ puissant Vainqueur, s'il se fut ren-
„ fermé dans les bornes de sa Puis-
„ sance, & s'il n'eut plus songé qu'à
„ rendre ses Peuples heureux! Mais
„ trop de prospéritez aveuglent quel-
„ quefois. Les succès présens lui
„ en font espérer de nouveaux. C'est
„ peu d'avoir reculé ses frontiéres,
„ & de posseder une brillante Cou-
„ ronne; il en veut joindre une au-
„ tre dans sa Maison, & faire, s'il
„ est possible, de tous les Princes de
„ son Sang autant de Rois. Dès lors
„ toutes voyes sont crues permises:
„ Testament suggéré & ensuite re-
„ jetté: Partage proposé & refusé
„ ensuite; enfin, *Guerre ouverte en-*
„ *treprise legérement & soutenuë par*
„ *vanité*

„ *vanité*. Pourquoi ne le dirois-je „ pas, puis que le Roi l'a avoüé lui-„ même *? Il est beau de se défen-„ dre *seul contre tous*, & de ne se „ croire inférieur à personne, quand „ on a obligé tout le monde à se li-„ guer contre soi! Que n'en coute-„ t-il pas aux Peuples, dont il faut „ pour cela immoler les biens & la „ vie? Tout apartient au Souverain; „ il lui seroit honteux de reculer; „ qu'importe, disoit-on, que le „ Royaume périsse, pourvû que la „ Gloire du Monarque demeure, & „ que son nom devienne *Grand*

„ Il l'est devenu, en effet; mais „ aux dépens de cette même Gloire, „ qui sembloit devoir l'immortaliser. „ Il est plus d'une route, pour aller „ à l'Immortalité, & l'on rend son „ nom fameux de plus d'une maniè-„ re. Les Revers imprévus obligent „ à des retours fâcheux.; Il faut a-„ voir recours à l'artifice, quand les „ voyes directes ne succèdent pas, „ & diviser ses Ennemis par adresse, „ quand la force ne peut rien con-„ tr'eux.

* Voyez-en la preuve Tome VII. de cette Histoire, pag. 537. s'il est vrai que *Louis XIV.* ait dit ce qu'on lui fait dire.

„ tr'eux. Mais ce que le besoin pres-
„ sant semble autoriser d'une part,
„ l'inconstance & le manque de foi
„ d'un Allié l'excusent-ils de l'au-
„ tre ? Une Paix, même desavan-
„ tageuse, devient bonne, quand elle
„ est necessaire. Si elle est honteuse,
„ c'est moins pour celui qui est con-
„ traint de la faire, que pour ceux
„ qu'il a l'adresse d'y amener. *Louïs*
„ *XIV*. est donc demeuré grand, mê-
„ me au milieu de ses disgraces. J'en
„ atteste cette Fermeté inébranlable,
„ qu'il a fait paroître jusqu'au bout,
„ & je renvoye ceux qui en vou-
„ droient douter, aux preuves qu'il
„ en a données dans son lit de mort.

Mr. *de Limiers* a partagé son Histoire en quatorze Livres; & qui finissent tous par des Epoques remarquables. Les voici. 1. La Paix de Munster en 1648. 2. L'entiére pacification des Guerres civiles en 1653. 3. La mort du Cardinal Mazarin en 1661. 4. La Paix d'Aix-la-Chapelle en 1668. 5. La séparation du Congrès de Cologne en 1674. 6. La Paix de Nimégue en 1678. 7. L'arrivée du Roi *Jaques* en France en 1689. 8. La Paix particuliére de Savoye en 1696. 9. La Paix de Ryswick en 1697.

10. La Bataille d'Hochstet en 1704. 11. La rupture des Négociations de la Haye en 1709. 12. La prise de Bouchain par les Alliez en 1711. 13. La Paix d'Utrecht en 1713. 14. Et, enfin, la mort du Roi en 1715.

Le Lecteur n'attend pas, sans doute, de moi que j'entre dans le détail de tout cela, & que je fasse ici un Abrégé de l'Ouvrage de Mr. *de Limiers*. Je n'ai jamais cru, qu'un Journaliste dût le faire, quand il s'agit d'une Histoire, & sur tout d'une Histoire aussi connuë que celle de *Louis XIV*. Mais on en peut tirer diverses Réflexions détachées, pour mieux faire connoitre l'Ouvrage. Elles pourront me fournir la matiére d'un Article dans les mois suivans. On ne trouvera, peut-être, pas mauvais, que je parle à deux différentes fois d'un Ouvrage composé de sept Volumes assez gros.

J'ajouterai ici, qu'on imprime à Rotterdam une autre Histoire de *Louis XIV*. composée par Monsieur *de Larrey*, qui nous a donné une belle Histoire d'Angleterre, l'Histoire des sept Sages, & quelques autres Ouvrages.

AR-

ARTICLE VIII.

1. APHORISMATA PHILOSOPHICA, *sive* SPECIMEN PHILOSOPHIÆ ECLECTICÆ, *nuper Gallicè editam, nunc demùm in Peregrinorum commodum multò emendatius auctiusque Latinitate donatum. Pars Prima, complectens Logicam, Metaphysicam, & Mathematicam.* C'est-à-dire, *Aphorismes de Philosophie, ou Essai d'une Philosophie Eclectique, publié depuis peu en François, & traduit en Latin plus ample & plus correct, en faveur des Etrangers. Premiére Partie, comprenant la Logique, la Métaphysique, & les Mathématiques.* A Genéve, chez J. Bardin 1713. in 12. pagg. 70.

2. APHORISMATA &c. *Pars secunda, exhibens Physicam, juxta novissimas Regiæ Parisiensis Academiæ Observationes.* C'est-à-dire, *Aphorismes &c. Seconde Partie, qui contient la Physique, selon les plus nouvelles Observations de l'Académie Royale des Sciences de Paris.* A Genéve, chez le même 1714. in 12. pagg. 76.

3. A-

3. APHORISMATA &c. *Pars Tertia complectens Physicæ alteram Partem, & Ethicam.* C'est-à-dire, *Aphorismes &c. Partie troisième, contenant l'autre Partie de la Physique, & la Morale.* A Genéve, chez le même. 1715. in 12. pagg. 81.

MR. LE SAGE, de qui nous avons parlé plus d'une fois * dans ces Nouvelles, est l'Auteur de ce petit Livre; mais je n'en sai pas bien l'Histoire. Le Titre, que je viens de donner, nous aprend, qu'il a été composé premiérement en François, & ensuite traduit en Latin augmenté & corrigé. Je n'ai point vû l'Edition Françoise. Mais dès l'année † 1711. ou plutot 1710. il parut à Londres un petit in 12. de 72. pages, sous le même titre, & en Latin. Un de mes Amis m'en envoya un Extrait assez long, que j'inserai dans les Nouvelles d'Octobre 1710. pag. 450. En confrontant cèt Extrait avec l'Edition nouvelle, dont je parle présentement,

* Septembre 1700. pag. 318. Octobre 1710. pag. 450. & ailleurs.

† On mit au titre 1711. par anticipation.

tement, j'ai aperçu que c'étoit dans le fonds le même Ouvrage ; que l'Auteur y a fait divers changemens, & qu'il y a ajouté les Mathématiques, une Partie de la Physique, & la Morale. Pour suivre la méthode de la Personne, qui m'envoya l'Extrait de la première Edition, je mettrai ici quelques Aphorismes de l'Auteur. Mais il faut avertir auparavant de deux choses. La première concerne le but que Mr. *le Sage* se propose, qui est de favoriser les jeunes Gens, qui n'aiment point les gros Livres ; & de rapeller en peu de mots dans la mémoire des Personnes avancées en âge ce qu'elles ont apris dans leur jeunesse. La seconde chose, dont je dois avertir, c'est que celui qui a traduit ce Livre en Latin, paroit l'avoir fait avec assez de précipitation, ce qui lui a fait commettre des fautes grossiéres, qu'on ne peut imputer à son Imprimeur. En voici quelques exemples. *Cùm placuit* HOC EPITOME *publici juris facere. Quod fit ab iis qui dicunt, quod si destruerentur omnia corpora quæ sunt inter* DUAS *Conclavis* PARIETES, HAS PARIETES *ita sibi invicem* ACCESSURAS, *ut* CONTIGUÆ *fierent.* PRÆ OMNES *corporis* PAR-

TES.

TES. ABSQUE ULLAM MUTATIONEM. Voici quelques uns des Aphorismes de notre Auteur.

De la Philosophie en général. Aphor. 16. Pendant que les Ministres des fausses Religions, & même souvent de la véritable, ont tâché de corrompre la véritable idée de Dieu & de son culte par leurs vaines imaginations, on est obligé aux Philosophes, de ce qu'ils en ont cultivé autant qu'ils ont pû, du moins, en partie, la véritable idée, & qu'ils l'ont publiée dès que cela leur a été possible.

Logique. Aphor. 16. L'Ame peut être considérée comme quelque chose de passif, comme un miroir ou de la cire molle, qui reçoit les impressions des objets, malgré elle, & cela par le moyen des sens, si ces objets sont présens; & s'ils sont absens, par le mouvement des Esprits animaux, qui parcourent le même chemin, qu'ils ont déja parcouru.

Aphor. 25. Si la Liberté consiste en ce que nous pouvons nous abstenir de juger dans les choses obscures, cette Liberté est une imperfection dans un Etre doüé de la Faculté de connoitre.

Aphor. 40. Il a nui à la Philosophie, de

de ce que les anciens Philosophes se sont trop attachez à définir toutes choses, à la maniére des Géomêtres, & ont négligé de donner des Descriptions de chaque chose en particulier.

Aphor. 54. Ce qui n'est point n'a point de proprieté. Ceux qui croyent qu'il faut attribuer quelque proprieté à la Justice, c'est-à-dire, à une Idée abstraite séparée de l'utilité du Genre Humain, péchent contre cette Maxime.

Aphor. 56. La Cause d'une autre Cause n'est pas la Cause de son effet. La sentence de mort prononcée & exécutée contre *Jesus-Christ* a procuré le Salut des Hommes; il ne s'ensuit pas de là que *Pilate* soit la cause de ce Salut.

Aphor. 67. Il y a des Esprits si pesans, qu'ils ne peuvent aquerir aucune connoissance, que par l'expérience, & qui ne peuvent rien connoître par des conséquences. Nuls préceptes ne peuvent rendre ces Esprits plus étendus, ni leur faire apercevoir d'une seule vuë les raports qu'il y a entre plusieurs choses.

Métaphysique. *Aphor*. 44. Celui qui fait la fin que Dieu s'est proposée dans la

la Création, peut aussi connoitre les perfections de chaque Etre. *Mais à* l'égard de celui qui ignore cette fin, le *Parfait* & l'*Imparfait* n'est qu'une Rélation, de même que la Quantité.

A l'égard des Mathématiques, l'Auteur donne les Définitions de quelques termes, & les Propositions les plus utiles, sans démonstration. Voici l'ordre qu'il tient. Les Lignes & les Angles, les Triangles, les Parallelogrammes & les Polygones, le Cercle & les Polygones, les Figures Solides, la Raison ou le Raport qu'il y a entre les Quantitez de même Dimension, les Puissances & leurs Racines, les Incommensurables, les Progressions. Voici une de ses Définitions. *La Ligne qui garde toujours la même distance d'un certain point, s'apelle Cercle.* On sait que les Définitions de nom sont arbitraires. Ainsi notre Auteur a pu joindre au mot de Cercle l'idée qu'il lui a plu; mais ce n'est pas celle qu'y joignent les Géomêtres, témoin la fameuse Question de la Quadrature du Cercle, qui concerne l'Aire comprise par cette Ligne, qu'on nomme la Circonférence du Cercle, & non pas cette Ligne; quoi qu'elle

qu'elle dépende de la Raison de cette Ligne au Diamétre.

Physique. Aphor. 2. Plusieurs Théologiens par l'ignorance de la Physique ont multiplié les miracles, entreprenant en vain de guérir plusieurs prétendus possedez par des Exorcismes, & par ce moyen se sont exposez eux-mêmes & ont exposé la Religion à la risée des Incredules.

Aphor. 9. A cause du peu de progrès, qu'on a fait dans l'étude de la Physique, il est arrivé que la Physique nous fournit plutot une Histoire des Phénoménes de la Nature, que la connoissance des Causes naturelles.

Aphor. 10. De là vient qu'une Physique exacte n'est autre chose qu'un Recueil de plusieurs Expériences reduites sous certains Chefs généraux.

Aphor. 26. Des Proprietez du Corps, il y en a quelques-unes qui en sont inséparables, telles que sont la Figure, la Divisibilité, la Solidité, la Mobilité; & d'autres qui peuvent exister sans le Corps, comme l'Etendue.

Aphor. 28. L'Espace est le Lieu des Corps; il est éternel, immense, pénétrable, contenant tous les corps, sans aucune modification *. S'il n'y avoit point de Vuide dans la Nature, il n'y auroit point de mouvement.

Aphor. 41. Diverses expériences qu'on a faites sur la communication du Mouvement, semblent prouver que le Mouvement est une substance, dont il y a une certaine quantité déterminée dans le Monde. Mais comment concevoir une Substance, qui ne peut subsister sans sujet?

Aphor. 90. Si la Lumiére étoit un flux de matiére, qui procéde du Corps lumineux, un Corps opaque placé entre nos yeux & le Corps lumineux, n'empêcheroit pas toujours que nous vissions la Lumiére; mais la Lumiére consistant dans un mouvement tremblant, que le Corps lumineux communique à la Matiére étherée, on ne doit apercevoir la Lumiére, qu'en ligne droite.

A-

* *Omni affectione expers.*

Aphor. 165. Puis que les Planétes empruntent leur lumiére du Soleil, & ne sont éclairées, que dans la partie, qui est tournée de son côté ; puis que d'ailleurs elles reflechissent cette Lumiére, de même que les Corps solides, il s'ensuit que les Planétes sont solides & opaques. Outre cela se mouvant autour du Soleil, comme la Terre, qui assurera qu'elles ne sont pas semblables à la Terre à d'autres égards, & que la Nature qui a orné la Terre, de plusieurs Etres animez, tels que sont les Animaux & les Plantes, aura laissé déserts & sans Habitans de si grands Corps. C'est la pensée de *Lucrece* dans son second Livre.

149. Si l'on pense combien sont uniformes les actions des Bêtes ; comment tous les Oiseaux de la même Espèce font leurs nids de la même maniére, sans que l'expérience les rende plus prudens ; comment certains Animaux malades mangent sans hesiter certaines herbes, pendant que les Hommes par ignorance doutent de ce qu'ils doivent faire, ou font certaines choses avec

vec précipitation, il semble que les Bêtes agissent plutôt par un instinct aveugle, que par aucun principe de raison. Mais quand on examine de plus près certaines actions des Bêtes, on ne peut leur refuser certaines connoissances, qui les rendent capables de certaines actions, quoi que ces connoissances ne soient pas telles, qu'elles en soient tourmentées de quelque inquiétude pour l'avenir.

192. Ceux qui ne veulent pas que le Corps agisse immédiatement sur l'Ame, mais que les mouvemens du Corps sont seulement les occasions des perceptions de l'Ame, que la Volonté n'est non plus que l'occasion des mouvemens du Corps; qui veulent que Dieu soit toujours attentif à produire de nouveaux mouvemens dans le Corps & de nouvelles Sensations dans l'Ame, ceux-là, dis-je, ne laissent aucun moyen de s'assurer de l'étendue des Corps, ni même de l'existence des autres Créatures. Ils fournissent d'ailleurs un principe pour expliquer tous les effets, qu'on attribue à la Magie ou à l'influence des Astres.

254. Il y a de deux sortes d'Urine. La principale, que l'on rend peu de tems après avoir bu, qui est ordinairement claire, & a souvent l'odeur de l'aliment & de la boisson, qu'on a pris. Elle passe à travers les pores de l'Estomac par sa propre pesanteur; elle tombe de là dans la concavité de l'Abdomen, & entre dans la Vessie par ses pores. L'Urine moins principale est plus colorée, étant chargée de sel & des autres excrémens du sang; portée avec le sang dans les Reins par les Artéres émulgentes, elle se sépare du sang; elle entre par les Uretéres dans la Vessie par des passages inconnus, & sort avec l'Urine principale par l'Urétre. [Tout le Monde ne conviendra pas de la vérité de cèt Aphorisme.]

Aphor. 306. Ce n'est le plus souvent que l'Expérience, qui rend l'Homme sage; mais l'étude de la Morale & de la Politique lui aprend à parler éloquemment de la Sagesse.

Aphor. 307. Les Hommes deviennent meilleurs par l'ignorance du mal, que par la connoissance du bien.

Aphor. 312. Ce n'est pas par le desir de la felicité ou du plaisir, que les deux Sexes sont portez de l'envie de s'unir ensemble, puis que cette union est contraire à la felicité de l'Homme, & traîne avec soi plusieurs incommoditez; mais c'est pour se delivrer d'une certaine inquietude, qui le tourmente; & il y est poussé par le Créateur, qui parvient par là aux fins de la Création qu'il s'est proposées. Cela prouve que l'Homme est soumis à une Intelligence superieure.

La Morale. Aphor. 5. Le desir de la felicité, qui est naturel à tous les Hommes, ne prouve pas qu'il y a un souverain Bien, mais seulement qu'il manque beaucoup de choses à l'Homme.

Aphor. 24. Si on suppose, qu'il y a dans quelque Planéte des Créatures intelligentes parfaitement heureuses, & qui n'ont jamais senti aucun mal; c'est, sans doute, chez eux un Axiome évident, qu'il ne se peut faire qu'un Créateur tout-puissant, qui peut, sans peine, rendre ses Créatures heureuses, permette qu'elles soient affligées du moindre mal.

A-

Aphor. 26. Il est de la Bonté de Dieu, que les choses, qu'il exige de nous, soient faciles à connoitre. Que personne ne soit placé dans une telle situation, qu'il doive nécessairement pécher contre lui. Que tous les Hommes ayent les secours nécessaires pour se concilier sa faveur. Que ceux qui le servent dans un certain lieu ne lui soient pas plus agréables, que ceux qui le servent dans un autre. Qu'il rende tous les Hommes heureux, quand cette félicité n'est pas opposée à l'état de la Nature. Qu'il n'exige de personne de se rendre inutile à la Societé, pour s'occuper uniquement du culte divin. Qu'il n'exige des Hommes d'autre satisfaction pour leurs péchez, si ce n'est qu'ils se corrigent; à moins qu'il ne se soit révélé autrement. [Il y a encore ici bien des choses, qui ne seront pas généralement aprouvées.]

Aphor. 40. Celui qui a droit de vie & de mort, & qui a le pouvoir de faire des Loix, ne doit jamais oublier que personne ne peut transférer à autrui le droit naturel qu'il a sur sa propre vie & sur sa conscien-

ce; & que ce droit ne peut jamais s'abolir.

Aphor. 80. Le travail continuel est le meilleur antidote contre les inquiétudes & les chagrins de l'esprit.

Aphor. 118. Quand on a à choisir une Profession, pour vivre commodément, il faut éviter avec soin les Arts, qui causent du plaisir à ceux qui les professent, tels sont la Peinture, la Poësie, la Musique, la Philosophie, & surtout les Mathématiques. *L'Amour de l'Esprit ne rendit jamais personne riche.* Petrone.

A R-

ARTICLE IX.

GULIELMI JACOBI 's GRAVESANDE ORATIO INAUGURALIS, *de* MATHESEOS, *in* OMNIBUS SCIENTIIS, *precipuè in* PHYSICIS, USU; *nec non*, *de* ASTRONOMIÆ PERFECTIONE *ex* PHYSICA HAURIENDA, *Habita in Auditorio Majori, cùm Ordinariam Astronomiæ & Matheseos Professionem, in alma Academia Lugduno-Batava, ex Illustriss. Curatorum & Consulum Decreto, auspicaretur. Anno 1717. a. d. 22. Junii.* C'est-à-dire, *Harangue Inaugurale de Mr.* 's Gravesande, *sur l'Utilité des Mathématiques dans toutes les Sciences, & surtout dans la Physique, & de la Perfection de l'Astronomie qu'on doit tirer de la Physique, recitée dans le grand Auditoire de l'Académie de Leide en commençant les fonctions de Professeur en Astronomie & en Mathématiques, par le Décret de Mess. les Curateurs & Bourgmaîtres.*

A Leide, chez Samuel Luchtmans. 1717. in 4. pagg. 27.

IL Y A peu de personnes, qui s'attachent à l'étude de la Philosophie & des Mathématiques, pour s'en arrêter-là. Aussi, quoi-que Mr. 's *Gravesande* eût poussé cette étude beaucoup plus loin, que ne la poussent les jeunes gens, & y eût fait des progrès très-considérables, il s'attacha à l'étude du Droit avec soin, & avec beaucoup de succès. Il fut reçu Docteur en Droit avec aplaudissement, & alla à la Haye pour y fréquenter le Barreau, pour plaider & pour consulter. Il réussit là, comme il avoit fait ailleurs. Mais ceux qui le fréquentoient voyoient bien, que, quoi qu'il s'attachât à sa profession par devoir, une plus forte inclination le portoit du côté des Mathématiques, il y employa tout le loisir que sa Charge lui donnoit, & comme un Homme d'esprit réussit toujours en ce à quoi il s'attache avec plaisir, non seulement il cultiva ce qu'il avoit apris, il poussa même ses lumiéres & ses recherches beaucoup plus loin. Il

donna

donna un échantillon de son savoir dans son *Essai de Perspective*, qu'il publia à la Haye en 1711. On vit bien dès lors, qu'il étoit destiné à toute autre chose, qu'à discuter des procès. Son mérite étant connu de Mess. les * Curateurs & les Bourgmaîtres de Leide, ils lui ont conféré une Chaire de Professeur Ordinaire en Mathématiques & en Astronomie, & leur choix a été aplaudi de tous ceux qui connoissent le mérite de Mr. de 's-*Gravesande*.

Il a cru qu'il ne pouvoit mieux commencer ses fonctions qu'en faisant voir l'utilité des Sciences, qu'il est chargé d'enseigner. Son dessein n'est point de parler de l'usage des Mathématiques dans la Vie civile ; mais de leur utilité dans toutes les Sciences. Elles étendent l'Esprit, elles aprennent à raisonner juste, &

* Il y a trois Curateurs, qui conjointement avec les quatre Bourgmaitres de Leide, qui sont en Charge, ont soin des affaires de l'Université, que les Etats de Hollande ont fondée à Leide, & qui est leur Université. Ce sont les Etats, qui nomment les Curateurs ; & les Curateurs avec les Bourgmaîtres, qui font les Professeurs.

à apercevoir des véritez composées, pour la connoissance desquelles il faut comparer ensemble diverses idées, & tirer des conséquences de principes éloignez, & qui exigent qu'on fasse usage de plusieurs idées mitoyennes. Quand on est accoutumé aux raisonnemens Mathématiques, on a une grande facilité d'examiner & de découvrir les véritez, qui regardent les autres Sciences. On aprend par expérience la méthode qu'il faut suivre, pour découvrir la vérité.

Mais, dit-on, les Mathématiciens raisonnent quelquefois très-mal, lors qu'ils veulent parler d'autres sujets, qui ne concernent pas leur métier? On en convient. On ne dit pas que la connoissance des Mathématiques suffise, pour raisonner juste sur tout, sur cela même, dont on n'a nulle connoissance; elles sont seulement utiles à bien diriger sa Raison dans la recherche de la Vérité. Qui peut d'ailleurs assurer que ces Mathématiciens, qui raisonnent mal, ne raisonneroient pas encore plus mal, s'ils n'avoient point apris de Mathématiques?

Une

Une accusation plus grave contre les Mathématiques, c'est qu'elles ménent au mépris de la Religion & à l'Athéïsme. On ne peut rien dire contre ces Sciences à cèt égard, qu'on ne puisse dire contre toutes les autres Sciences humaines. C'est le vice des Hommes & non pas des Sciences. Un homme qui n'a jamais refléchi sur soi-même & sur les objets qui l'environnent, qui n'a jamais pensé qu'ils ne peuvent être l'effet, que d'une Cause puissante & sage; qui n'a jamais medité sur la Religion, que pour en faire des railleries profanes, & pour se remplir la tête de mauvaises difficultez contr'elle, quelque étude qu'il choisisse, donnera toujours lieu aux accusations qu'on fait contre les Mathématiciens en particulier.

Mais, dit-on encore, les Mathématiciens veulent partout des Démonstrations Mathématiques, & toutes les matiéres n'en sont pas susceptibles, surtout celles de la Religion. Si c'est là le défaut de quelques Mathématiciens, il ne le faut pas imputer à tous. Ils savent très-bien, qu'il y a mille occasions dans la vie,

mille sujets, sur lesquels on ne peut pas avoir de telles Démonstrations. Personne ne doute, qu'il n'y ait une ville de Rome; cette vérité est aussi certaine, que les Propositions de Mathématique les plus évidentes. Mais où est l'insensé, qui exige qu'on lui démontre cette vérité géométriquement: Dans l'Histoire, les Témoignages qui s'accordent; dans la Physique les Phénoménes, & ce qu'on en tire par analogie; dans la Jurisprudence les Loix & la Coutume; dans la Théologie les choses révélées de Dieu sont les Axiomes & les Fondemens du raisonnement Mathématique.

L'Auteur passe ensuite à l'utilité des Mathématiques dans la Physique. Vouloir être Physicien sans Géométrie, & bâtir des Systêmes en l'Air; c'est se jetter infailliblement dans l'erreur. Toute la Physique dépend du Mouvement, qui est une Quantité, laquelle peut être augmentée ou diminuée. Tout ce qui en dépend, c'est-à-dire, toute la Physique doit donc être traitée Mathématiquement. La base des raisonnemens Mathématiques, ce sont les

Loix

Loix du Mouvement, que Dieu lui-même a établies. On ne connoît pas encore toutes ces Loix. Il faut que certains Phénoménes nous les découvrent, afin qu'en suite elles servent à la découverte d'autres Phénoménes. La Géométrie & l'Algébre sont d'un grand secours pour l'un & pour l'autre; mais cela ne suffit pas; il faut connoître clairement ces Phénoménes, les examiner avec soin, & ne négliger pas même les choses qui paroissent le moins importantes.

Il faut savoir les régles générales du Mouvement, mais sans Géométrie on ne pourra jamais expliquer par quelles Loix le Mouvement se communique d'un corps à un autre, comment les corps mûs changent de détermination, comment les corps élastiques se reflêchissent après leur choc; comment s'augmente le mouvement, comment la plus petite force peut surmonter la plus grande; quelle est l'action de la résistance du milieu dans lequel le corps se meut? Voilà quelques-uns des exemples, que notre Orateur allégue pour prouver, qu'on ne peut faire

un

un pas dans la Physique sans Mathématique.

Mais si cette Science est le fondement de la Physique Mathématique, celle-ci à son tour est le fondement de l'Astronomie Géométrique. Pour le prouver, après avoir fait de l'incomparable Mr. *Newton* le juste éloge qu'il mérite, Mr. *'s Gravesande* nous donne une idée générale des découvertes que ce Savant a faites, & qui expliquent d'une maniére en quelque sorte divine les mouvemens des Planétes tant principales, que de leurs Satellites.

Il n'y a point de mouvement, qui ait tant embarrassé les Astronomes que celui de la Lune. Ce mouvement est si composé, & paroit si irrégulier, qu'on devoit presque désespérer d'en découvrir les véritables causes. Cependant, quoi qu'il reste encore bien des découvertes à faire sur ce sujet, il paroit que toutes ces prétenduës irrégularitez dépendent des actions composées du Soleil, de la Lune, & de la Terre les unes sur les autres, comme notre savant Orateur le fait voir. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail, parce que

ceux qui n'entendent pas les principes de Mr. *Newton*, n'y comprendroient rien, quand même je traduirois mot-à-mot tout ce que Mr. 's *Gravesande* dit sur ce sujet; & que je n'aprendrois rien de nouveau à ceux qui entendent ces principes.

J'ajouterai seulement que quelques personnes ne peuvent recevoir la Physique de Mr. *Newton*, parce qu'il semble rapeller les *qualitez occultes* que la Philosophie de *Descartes* avoit bannies, & cela sous prétexte qu'il parle *d'attraction*. Mais ce mot & quelques autres semblables, n'expriment pas les causes des effets, que Mr. *Newton* avoüe nous être encore cachées; mais ces effets même. Il est certain que ces Planétes agissent les unes sur les autres. Apellez la cause de cette action, comme il vous plairra, puis qu'elle est encore inconnuë, mais l'effet est réel, & l'on n'en sauroit douter.

ARTICLE X.

Oeuvres en Vers de M. l'Abbé de Villiers. A la Haye, chez Henri du Sauzet. 1717. in 12. pagg. 484.

On a bien fait de ramasser en un seul Volume toutes les Poësies de Mr. de l'Abbé *de Villiers*. Châcune d'elles en particulier ne contenant qu'un petit nombre de pages ; séparées, il étoit difficile de les retrouver dans les Bibliothéques un peu nombreuses ; & chacun sait qu'elles sont si estimées de toutes les personnes de bon gout, qu'on n'est pas content d'une premiére, ni d'une seconde Lecture. L'Edition de ces Poësies ramassées se fit à Paris en 1712. & c'est sur cette Edition, que Mr. *du Sauzet* vient de nous donner celle dont nous parlons, mais avec quelques petits changemens. Le premier concerne le Titre. Au lieu que dans celle de Paris on a mis *Poëmes & autres Poësies* de ****; Mr. *du Sauzet* a cru que ce titre étant de la façon du Li-

Libraire; il pouvoit le changer en celui d'*Oeuvres en Vers*, & d'y ajouter le nom de l'Auteur; puis que tout le Monde sait que ces Poësies sont de Mr. l'Abbé *de Villiers*, & que ce nom est dans le Privilége & au dos de celle de Paris. A l'égard du Titre *Poëmes & autres Poësies*, on nous dit que le Libraire n'a pas pris garde que ces termes sont *synonymes*, *c'est-à-dire*, *que toute Poësie est Poëme*, *& tout Poëme est Poësie*. [Je ne sai si cela est exactement vrai; il est vrai que tout Poëme est Poësie; mais il me semble, que le mot de Poësie est plus général, que celui de Poëme, qui ne se dit proprement, que d'une Piéce d'une juste longueur, comme sont l'*Art de Prêcher*, & le *Poëme de l'Amitié*, qui sont les deux premiéres Piéces qui paroissent dans ce Recueil. On dira, par exemple, également bien, *les Poëmes* & *les Poësies d'Homére*; mais je ne sai si l'on pourroit dire *les Poëmes de Martial* ou de *Catulle*.]

Un autre changement fait dans cette Edition, c'est qu'on a partagé les Epîtres en deux Livres. Le premier Livre contient dix Epîtres, sur des

des sujets intéressans; le second en contient sept; deux Lettres, l'une allégorique & critique sur l'Eloquence & sur la Poësie, & l'autre en stile ancien à Madem. *de Montpensier*, pour se justifier d'un Sermon, qu'on avoit apliqué contre son intention; une Ode sur la Guerre & sur les Vrais Heros, & des Stances, sur la solitude de la Campagne, & sur le séjour de Sucy. Ces derniéres contiennent un détail des ridicules & des vices, qui régnent à Paris.

Il seroit à souhaiter que le même Libraire imprimât les Ouvrages en prose du même Auteur, & qu'il y joignît ses Sermons. Il ne désespére pas de pouvoir le faire.

AVIS.

En parcourant les deux premiéres feuilles de ces deux mois, j'y ai trouvé ces deux fautes, qui corrompent le sens. pag. 452. lig. 27. *fait*, lis. *fait*. pag. 455. lig. 20. *force*, lis. *forte*.

TA-

TABLE DES ARTICLES.

JUILLET & AOÛT 1717.

CA-

CATALOGUE
DES
LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent à Amsterdam
Chez DAVID MORTIER
pour les Mois de Juillet & Août 1717.

Dictionaire Historique, ou le Mélange curieux de l'Histoire Sacrée & Profane, avec l'histoire des Conciles Generaux & Particuliers, sous le nom des Lieux où ils ont été tenus. Par Mr. Louis Moreri. Nouvelle Edition avec le Supplem. fol. 6 vol. Amsterdam 1717.

Parallele de l'Architecture Antique & de la Moderne avec un Recueil des dix principaux Auteurs qui ont écrit des cinq Ordres, savoir, Palladio & Scamozzi, Serlio & Vignola, D. Barbaro & Cataneo, L. B. Alberti & Viola, Bullant & de Lorme, comparez entr'eux, avec figures. fol. Paris.

Les Amours Pastorales de Daphnis & Chloé. Ecrites en Grec par Longus & Traduites en François par Amiot. Nouvelle Edition, avec figures. 12.

Les Avantures de Telemaque fils d'Ulysse, composées par feu Messire Fran-

François de Salignac, de la Motte Fenelon, Archevêque de Cambrai. Nouvelle Edition augmentée & corrigée sur le Manuscrit Original de l'Auteur. 12. 2 vol. fig.

La Vie & les Sentimens de Lucilio Vanini. 12.

Les Oeuvres de Mr. Dancourt contenant les nouvelles Pieces de Theatre qui se jouent à Paris ornées de Danses & de Musique. Tome 8me. 12.

Lettres Historiques & Galantes de deux Dames de Condition, dont l'une étoit à Paris, & l'autre en Province par Madame C***. ouvrage curieux. Tome 7me. 12.

La Cyropédie ou l'Histoire de Cyrus, traduite du Grec de Xenophon par Mr. Charpentier de l'Academie Françoise. 8. 2 vol.

La Geometrie. Des Lignes & des Surfaces Rectilignes & Circulaires. Par J. P. de Crousaz, Professeur en Philosophie & en Mathematiques dans l'Academie de Lausane. 12. 2 voll.

Examen du Traité de la Liberté de penser; écrit à M. D. Lig. ***. Par le même Auteur. 8.

Nouvelles Maximes sur l'Education des Enfans. 8.

Dictionaire François-Flamand & Flamand-François, tiré de Richelet, Po-

Pomey, Tachard & Danet, par F. Halma. 4. 2 vol.

Museum Zeylanicum, sive Catalogus Plantarum in Zeylana sponte nascentium, observatarum & descriptarum à viro Celeberrimo Paulo Hermanno. 8.

Ledit David Mortier distribue gratis le Projet d'un Livre considerable qui s'imprime à Paris par souscription & intitulé : *L'Antiquité expliquée & représentée en figures, Ouvrage François & Latin contenant près de douze cens Planches. Divisé en cinq Tomes par Dom* Bernard de Montfaucon Religieux Benedictin de la Congregation de St. Maur. Ceux qui voudront souscrire peuvent s'adresser audit Mortier, Libraire à Amsterdam.

FIN.

NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES LETTRES.

Mois de

SEPTEMBRE & OCTOBRE

M DCCXVII.

Par J.B.P.E.P.E.P.E.E.M.A.L.



A AMSTERDAM,
Chez DAVID MORTIER, Libraire.

M DCCXVII.

Avec Privilége des Etats de Holl. & Westfr.



NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES LETTRES.

SEPTEMBRE & OCTOBRE
M. DCCXVII.

ARTICLE I.

LETTRE *de Mr.* CHROUËT *Docteur en Médecine à l'*AUTEUR *de ces Nouvelles sur un* PHENOMENE *de* CHYMIE *assez surprenant.*

MONSIEUR,

ETant persuadé que vous recevez favorablement tout ce qui peut servir aux progrès de la Physique, ou à en corriger les erreurs, je prendrai la liberté de vous entretenir un mo-

ment sur un Phénoméne de Chymie assez surprenant, dont Mr. *Lémery* le Fils donne l'Explication dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de 1712. en prenant pour principe le Systême, qu'il publia dans ceux de 1709. où il tâche de prouver, que l'augmentation de poids qui arrive au Bismut & au Régule d'Antimoine dans la calcination qu'on en fait au feu ou au Soleil, provient de l'incorporation des particules ignées avec ces Metaux. Voici son Explication en racourci. Ayant remarqué que la dissolution du Mercure coulant faite par l'Esprit de Nitre, demeure claire & limpide comme l'eau la plus pure; mais qu'elle se trouble, & qu'elle change à l'instant en jaune ou en rouge par l'addition du Sel de Tartre, & enfin, que, peu de tems après, le Mercure, qui avoit demeuré imperceptible dans la liqueur, tombe au fond du Verre avec la même couleur, laissant l'eau surnageante claire & limpide, comme auparavant, il s'est imaginé, que cela ne se pouvoit faire, que par les corpuscules ignées introduits & cachez dans les petites cellules du Sel de Tartre pendant la calcination; parce qu'il a observé que

ce Précipité de Mercure est plus ou moins rouge, selon que le Sel de Tartre a été plus ou moins calciné, & parce aussi que tout autre Alkali fixe, qui n'a pas passé par le feu, n'opére pas ce changement de couleur au Mercure dissout par l'Esprit de Nitre. Cela posé, il soutient que, dans le moment que les Acides du Nitre sont absorbez par l'Alkali du Tartre, ils vont ouvrir par leurs pointes tranchantes les prisons dans lesquelles ces corpuscules ignées sont logez, qui profitant de cette favorable occasion, viennent subitement occuper les vuides que ces mêmes pointes acides laissent dans les globes Mercuriels, faisant, à leur égard, dans un moment ce qu'une longue & pénible calcination fait au Mercure coulant; c'est-à-dire, qu'ils l'imprégnent tout-à-coup d'une quantité suffisante de matiére de feu, pour lui imprimer la couleur rouge.

La maniére ingénieuse, dont cette Méchanique est expliquée, gagne d'abord l'esprit, & passeroit à mon égard pour une véritable démonstration, si elle pouvoit prévenir deux difficultez, que tout Homme un peu exercé dans les Opérations de Chy-

mie ne manquera jamais de se former. C'est que pour faire le Sel de Tartre ou tout autre Sel fixe, il ne faut pas seulement calciner la matiére, qui le doit fournir, mais, de plus, l'ayant bien calcinée, il en faut faire une Lexive avec de l'eau pure, clarifier cette Lexive, la filtrer au travers du papier, afin d'en séparer les ordures; &, enfin, évaporer à feu lent toute l'humidité, jusqu'à ce qu'il ne reste que le pur Sel fixe de Tartre. Cela étant, comme personne n'en peut disconvenir, il paroît impossible, que ces prétendus Corpuscules ignées puissent encore subsister dans des pores du Sel de Tartre, mais, au contraire, qu'ils ont dû être suffoquez dans l'eau, qui a servi à sa purification, ou bien, pour me servir des propres termes de Mr. *Lemery*, dans un autre endroit de son Mémoire, que *les particules de l'eau en desunissant les particules du Sel de Tartre, ont rompu les prisons des Corpuscules ignées.*

La seconde difficulté est, que l'on fait du Précipité rouge également avec le Sel de Tartre fondu dans un grand volume d'eau, comme si on y employoit le Sel de Tartre tout sec, ce qui ne devroit pas arriver, puis que, se-

lon

lon Mr. *Lemery*, le Sel de Tartre & le Mercure dissout par l'Esprit de Nitre doivent se toucher immédiatement; autrement, s'il y avoit de l'eau entre deux, les Corpuscules ignées nageant confusément dans ce fluide, ne pourroient être dirigez dans les pores du Mercure.

Ces deux difficultez m'ayant convaincu de l'invalidité du Systême de Mr. *Lemery* pour l'explication de ce Phénoméne, j'entrepris d'en découvrir moi-même la véritable cause, & voici comment je m'y pris. Ayant fait de ce Précipité, qui paroissoit d'un assez beau rouge, je m'avisai de le faire sublimer dans un Matras de verre à feu gradué; lequel, au bout d'une heure & demie, monta dans la gorge du Matras, sous la forme du Mercure doux ordinaire, excepté qu'il n'étoit pas si blanc, laissant immédiatement au dessous, mais toujours dans le cou du Matras, un Cercle rouge éclatant fort mince, de la hauteur d'un pouce, lequel n'avoit ni saveur, ni odeur; mais, qui étant exposé sur le bout des pincettes un peu rougies au feu, répandit une grande fumée, qui sentoit fortement le souffre. Voyant cela, je conclus, que la couleur rouge, qu'avoit le Mercure précipité, avant que je l'eusse fait su-

blimer, provenoit de quelque matiére sulfurée, qui n'avoit pû monter aussi haut dans le cou du Matras, qu'avoit fait le Mercure, à cause qu'elle se trouvoit comme fixée dans un reste de Sel de Tartre, que j'avois laissé au précipité. En effet, je trouvai dans le fond du Matras, une Drachme de ce Sel, dont la superficie étoit couverte de cette belle couleur ou matiére rouge, toute prête à suivre la premiere, si le feu avoit encore été continué quelque peu de tems. Enfin, pour être pleinement persuadé, que c'étoit du soufre, j'en broyai un peu avec du Salpêtre, & l'ayant encore exposé sur le bout des pincettes rougies au feu, il détonna, à peu près comme la Poudre à canon.

Il s'agit présentement de savoir où ce soufre étoit caché, & par quelle Méchanique le Sel de Tartre le fait paroître au jour; après quoi, je finirai, en vous faisant voir, Monsieur, que cette petite découverte, que je viens de faire, nous ouvrira le chemin, pour trouver l'explication des effets du Salpêtre, qui, jusques à présent a été une espéce d'Enigme, tant pour les Philosophes, que pour les Chymistes; aucun d'eux n'ayant

pû nous donner des raisons satisfaisantes, pourquoi le Salpêtre seul, entre les sels, qu'on tire du sein de la Terre, s'enflamme & détonne, étant mêlé avec des matiéres fulfurées, & pourquoi l'Esprit, qu'on en retire par la distillation, ne cesse de fumer, tant qu'il lui reste un peu de force.

Il paroitroit absurde d'avancer que le Sel de Tartre fournit ce soufre en question, voyant que, plus on le dépouille de ce qu'il a d'inflammable par la calcination, plus, au contraire il augmente la couleur rouge du Précipité. Ce ne peut être aussi le Mercure; puisque, si cela étoit, il devroit prendre la même couleur rouge, étant dissout par quelque autre Esprit acide; comme celui de Vitriol, d'Alun, de Sel, &c. & précipité aussi par le Sel de Tartre. Il ne paroit pas, non plus, qu'on puisse l'imputer aux particules ignées, quand bien même le Systême de Mr. *Lemery* sur l'augmentation du poids de certains corps par l'incorporation des particules ignées seroit admis, ayant prouvé qu'en lavant le Sel de Tartre, on suffoque ces prétendus corps ignées, ou bien, leurs prisons étant rompues par les particules de l'eau, ils s'échapent sans

retour. Il ne reste donc plus, que l'Esprit de Nitre seul, qui, des quatre choses qui entrent dans la composition du Précipité rouge, fournira ce soufre; & voici comment. Il est probable que l'Acide de l'Air, qui de sa nature est très-volatil, produit tous les sels, que nous connoissons, & que ces sels ne différent entr'eux que selon la nature de la matiére dans laquelle il va se concentrer. Ainsi, lors qu'il rencontre du Fer ou du Cuivre, il fait du Vitriol verd ou du bleu, & lors qu'il s'incorpore dans certaine terre ou pierre, il produit de l'Alun, du Sel Gemme, &c. Tous ces Sels cependant étant distillez ne donnent qu'une liqueur acide fixe, qui retient toujours de la qualité de son sujet, c'est-à-dire, des particules d'Alun, de Vitriol, qui apesantissent tellement les particules acides de la liqueur, qu'elles lui font perdre la qualité de volatil, qu'elle avoit originairement. Il n'en est pas de même du Salpêtre, dont l'acide s'étant allié avec un Sel fixe imbu de quelque matiére soufreuse, peut sortir dans la distillation, sans rien emporter de son sujet, que du soufre déja intimément uni avec lui, & com-

me volatilisé par la fermentation qui se fait entre le Sel acide de l'Air & le Sel Alkali, dans la formation du Salpêtre. Aussi est-ce pour cette raison, que l'Esprit de Nitre étant remis sur du Sel fixe de Tartre, forme un nouveau Salpêtre, & que l'Esprit d'Alun & de Vitriol aussi remis sur un tel Sel, reproduisent des matiéres, qui tiennent beaucoup de la nature du Vitriol & de l'Alun. Quant à la maniére, dont le Sel de Tartre fait paroitre ce Soufre au jour, je vous dirai, Monsieur, que les pores du Mercure étant très-solides & resserrez, n'admettent dans leur sein, que les seules pointes tranchantes de l'Esprit de Nitre, à l'exclusion du Soufre, qui jusques-là avoit été son Allié inséparable; qu'alors le Soufre se trouvant comme abandonné sur la superficie des globes Mercuriels, se laisse facilement absorber par le Sel de Tartre, lequel en réunit les parties, & leur imprime la couleur rouge, comme font tous les Sels Alkalis fixes, lors-qu'ils ont occasion d'agir immédiatement sur le Soufre. Il est vrai cependant, que cette réunion est imparfaite, parce que l'Alkali, en les absorbant, n'a pu se séparer de la partie des pointes

acides, qui n'étoient pas entrées dans le Mercure, à laquelle elles demeurent encore aſſez attachées, pour avoir beſoin d'un feu violent, qui achéve de les délivrer par la ſublimation, en laiſſant ces particules acides empriſonnées dans le Sel de Tartre, comme il a paru dans notre Opération. A préſent il ne ſera pas difficile d'expliquer les effets ſurprenans du Salpêtre.

Premiérement, ſon Eſprit fume toujours, non pas ſeulement parce qu'il a conſervé toute ſa volatilité naturelle, mais particuliérement à cauſe, qu'il s'eſt intimément uni avec un Soufre infiniment ſubtiliſé, & reſſemblant au Soufre des Phoſphores d'urine, dont on ne peut empêcher la diſſipation, qu'en le tenant caché dans des bouteilles remplies d'eau; de même qu'on ne peut empêcher que notre Eſprit de Nitre ne ſe diſſipe tout en fumée, qu'en l'empriſonnant dans les pores d'un Sel fixe.

Secondement étant broyé avec des matiéres ſoufreuſes & expoſé au feu, il fait détonation; parce que dans cèt état chaque particule de Salpêtre étant unie extérieurement à autant de particules de Soufre, il eſt impoſſible, que

que le feu prenne aux unes, sans qu'au même instant il ne se communique aux autres. Alors les particules sulfureuses du Salpêtre conjointement avec l'Esprit acide se mettent subitement en mouvement & brisent de toutes parts avec violence les pores du Sel fixe, qui les tenoient emprisonnées, en quoi consiste la détonation. Je suis, &c.

W. CHROÜET.

A Olne le 13. d'Août, 1717.

ARTICLE II.

* SUITE *de l'*EXTRAIT *de l'*HISTOIRE *de* LOUIS XIV. par Mr. DE LIMIERS.

JE promis dans l'Article VII. des deux mois précédens, que je donnerois une autre fois, diverses Réflexions détachées, pour mieux faire connoitre l'Histoire *de Louis XIV.* par

* On en trouvera le commencement dans les Nouvelles des deux mois précédens, pag. 532, & suivantes.

par Mr. *de Limiers*; & je vai dégager ma parole. Quelques personnes d'esprit & de savoir, qui m'en ont parlé, l'accusent d'avoir copié mot pour mot, sans les citer, les Mémoires de Mr. *de la Rochefoucault* * & quelques autres, & prétendent que ce n'est pas là faire une Histoire mais une compilation. On peut répondre, que Mr. *de Limiers* ne pouvant mieux dire les choses, que ces Auteurs les ont dites, il n'a pas mal fait de les copier. On l'accuse encore de faire des réflexions très-froides, & l'on raporte pour exemple celle de la page 78. du Tome troisiême, où à propos des divisions qu'il y avoit dans les Provinces-Unies, au commencement de la guerre de 1672. il dit, *ce n'étoit plus des Provinces-Unies, mais des Provinces desunies.* Il rend dans la même page justice aux Magistrats de ces mêmes Provinces. Après avoir décrit le pitoyable état où se trouvoient alors les affaires de la guerre, il ajoute, *ce n'est pas que les Magistrats négligeassent de propos deliberé la sureté publique, ni qu'ils fussent malintentionnez, comme le peuple se le*

per-

* Il les cite pourtant souvent.

persuada faussement depuis ; mais ils craignoient la dépense & ils étoient divisez entr'eux. Il y en a une plus froide que celle-là, au sujet de la Ville d'Utrecht, à la page 110. du troisiême Volume. Mr. *de Limiers* dit dans la même page, que *l'habile & célèbre Grotius étoit en ce tems-là Ambassadeur des Etats auprès du Roi très-Chrétien.* Quelque ignorant pourroit croire à ces termes d'*habile & de célèbre*, que notre Historien veut parler du Grand Hugo Grotius. Mais notre Historien n'est pas capable de faire une si lourde faute.

Il eut pû abréger son Ouvrage en retranchant les 76. premiéres pages du premier Volume, qui ne concernent point *Louis XIV.* si ce n'est ce qui y est dit de sa naissance, car ce Prince n'eut point de part à tout ce qui se passa depuis cèt événement jusques à la mort de *Louis XIII.* son Pére. Après avoir parlé de la naissance du Fils, il falloit passer, ce semble, tout d'un coup a la mort du Pére, moment auquel *Louis XIV.* commença à régner.

En parlant du Sacre de ce Prince, on remarque, que l'Evêque de Soissons, qui fit la Cérémonie, se tournant

nant du côté des Princes & des Seigneurs, de toute la Noblesse & du Peuple, leur demanda, s'ils acceptoient sa Majesté pour leur Roi. *Cette coutume*, ajoute notre Historien, *usitée en pareille occasion, est une preuve, que les Souverains, quels qu'ils soient, ne sont établis, que par le consentement des Peuples, & aux conditions stipulées au moment de leur premiére élection.*

Notre Historien donne le Portrait du Cardinal *Mazarin* à la page 220 du Tome II. *C'étoit*, dit-il, entr'autres choses, *un homme tout mystére, & à le prendre depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il étoit aussi caché que* Don Louis de Haro * *l'étoit peu. Il n'y a pas jusques à l'Histoire de sa vie, & aux principaux faits, qui doivent en faire la liaison, qui ne nous soient inconnus, tant cet homme affectoit de se rendre impénétrable. On ne sait pas même trop bien d'où il étoit. Les uns le font Romain, & cette opinion fut avancée par quelques-*

uns

* Premier Ministre du Roi d'Espagne, qui fit la Paix des Pyrenées avec le Cardinal Mazarin.

nus de ses Partisans en plein Parlement.... D'autres le font naître à Naples, & d'autres à Piscina près de Rome. Il avoit fait son aprentissage de dissimulation *à Rome, où le cœur dément toujours le visage, dit un Auteur; & il avoit si bien mis son tems à profit, qu'à certains égards il avoit surpassé ses Maîtres; mais, après tout, on peut dire, qu'il n'avoit pas poussé l'Art de dissimuler, jusques où il pouvoit aller, ou, plutot, qu'il l'avoit outré à force d'étude & d'aplication, & qu'ainsi, il ne le possedoit, que très-défectueusement. Le grand Art de dissimuler est de cacher la dissimulation & l'artifice sous les aparences de la bonne foi la plus franche, de l'ouverture de cœur la plus ingénuë, & c'est ce qu'il ignoroit entiérement* [C'est-à-dire, qu'il n'étoit pas parvenu jusques à la parfaite scélératesse.] Mr. *de Limiers* donne un second Portrait du Cardinal à la page 308. du même Volume, soit qu'il aît oublié, qu'il en avoit déja donné un; soit qu'il n'ait pas trouvé le premier assez particularisé, comme il ne l'est pas en effet, soit pour d'autres raisons, qui me sont inconnuës. Il s'étend beaucoup sur la Renonciation, que fit l'Infan-

te d'Espagne, lors qu'elle se maria avec *Louis XIV.* Il raporte les raisons alleguées de part & d'autre pour & contre la validité de cette Rénonciation. Après avoir cité les paroles d'*Auberi* Historien du Cardinal *Mazarin*, qui prétend que cette Rénonciation étant visiblement contraire au Droit Public, & à la Loi ou à la Coutume générale de l'Etat, elle pouvoit être impunément contredite & desavoüée; il ajoute la Réflexion suivante, qui me paroit très-solide. *C'est toujours là*, dit-il, *le prétexte spécieux, dont on se sert quand on veut violer* impunément *les Traitez les plus solemnels; comme si la parole des Rois étoit moins sacrée dans un tems, que dans un autre. Si cette Rénonciation étoit* contraire au Droit public, *pouvoit-on y consentir sous quelque prétexte que ce fût? Et, si une fois on a pû y consentir, a-t-on été en droit de la des*avouër *&* *de la* contredire *dans la suite?*

On trouve à la page 331. & aux suivantes du second Volume un long détail du procès fait à Mr. *Fouquet* Surintendant des finances. Mr. *de Limiers* nous dit que ce Ministre étoit naturellement visionaire. [S'il ne l'é-

toit

noit pas, du moins étoit-il fort mauvais politique. Il s'attira lui-même son malheur, par les dépenses excessives qu'il fit. On en conclut qu'il faloit qu'un homme qui faisoit de si grandes dépenses eut nécéssairement beaucoup volé.] C'est ici principalement, que l'Auteur se sert des Mémoires de Mr. d'*Artagnan*, qui ne sont point de celui, dont ils portent le nom, & qui sont très-peu dignes de foi.

On sait que les François prétendent, que l'Espagne a déclaré solennellement, qu'elle consentoit que les Ambassadeurs de France eussent le pas devant ceux d'Espagne, dans toutes les Cérémonies publiques. Mr. *de Limiers* raporte, comment cela s'est passé, & voici une partie des réflexions qu'il y a ajouté. „ Il y a, *dit-il*, quatre choses à remarquer dans ce Procès Verbal. La premiére, que le Roi très-Chrétien reçut le discours du Marquis *de la Fuente*, pour une Déclaration formelle, qu'à l'avenir l'Espagne céderoit la main & le pas à la France. La seconde, que les termes du Marquis sont équivoques, en ce qu'il promet de la part du Roi son Maître, qu'à l'avenir ses Ambassadeurs & Minis-

„ tres

„ tres s'abstiendront, & ne concourront point avec les Ambassadeurs & Ministres de sa Majesté très-Chrétienne, sans expliquer, si ce sera précisément en cedant ou seulement en s'abstenant de se trouver dans les lieux & Cérémonies publiques, où cette difficulté pourroit de nouveau se rencontrer. La troisiéme, que ce Procès Verbal est un Acte passé & attesté par les seuls Ministres de France, qui en cette occasion, étoient parties intéressées, & nullement reconnuës par ceux du Roi Catholique. Et la quatriême, enfin, que sa Majesté très-Chrétienne attendit, que le Marquis *de la Fuente* se fût retiré, pour dire aux Ministres des autres Princes, qu'ils avoient été témoins de la Déclaration, qu'il venoit de lui faire de la part du Roi Catholique qu'à l'avenir ses Ministres céderoient en toutes les occasions aux siens. Ce qu'il y a de certain, *ajoute notre Auteur*, c'est qu'on n'a point vû que, depuis ce tems-là, les Ministres d'Espagne ayent été plus disposez qu'auparavant à céder le pas à ceux de France. Ils ont constamment prétendu l'égali-

„ tés, sans jamais s'en départir, & il
„ n'est pas à supposer, qu'ils l'ayent
„ fait sans ordre. ”

Il semble que Mr. de *Limiers* confond quelquefois les tems. Il parle, par exemple, sous l'année 1668. de la Déclaration, qui défendit de se servir de Sages-Femmes de la Religion, pour accoucher, Déclaration, qui ne fut faite, que dix ou douze ans plus tard; mais, peut-être, que l'Historien a voulu ramasser en un toutes les vexations, qu'on faisoit aux Réformez. Il n'eût pas été inutile d'en avertir, & de marquer à la marge, quelle année chacune de ces Déclarations contre les Réformez avoit été publiée.

Voici ses Réflexions sur ce qui attira les Armes de France contre les Provinces-Unies en 1672. *A dire le vrai*, c'est l'Auteur qui parle, *les Etats en firent trop & trop peu. Ils en firent trop, en ce qu'ils liguérent deux grands Rois* * *avec eux, pour s'opposer aux grands desseins de sa Majesté très-Chrétienne. Ils en firent trop peu, en ce qu'ils n'osérent se déclarer, & qu'ils aimérent mieux laisser perdre*

* Celui d'Angleterre & celui de Suéde.

tres, douze Villes ou Places fortes à l'Espagne sur leurs propres frontiéres, que d'achever ce qu'ils avoient commencé avec tant d'éclat. Ils se persuadoient de pouvoir ménager les deux Parties par cette Politique, & tout au contraire, ils s'attirérent leur inimitié secréte; aussi bien que celle des Couronnes de Suéde & d'Angleterre: l'inimitié de la France, par la raison, que nous venons d'expliquer: celle d'Espagne par l'abandon, que l'on faisoit de ses intérêts dans l'occasion du Monde la plus pressante: celle de Suéde par les pointilles ordinaires sur le Commerce; & celle d'Angleterre par le refus continuel du salut du Pavillon, & de l'exécution du Traité de Surinam; tant il est vrai que, pour vouloir trop faire, on ne fait souvent rien du tout! Les Etats Généraux étoient donc, comme on voit, les vrais Auteurs de la Triple alliance; &, ce qui est encore plus à considérer, ils avoient été les uniques Modérateurs du Traité d'Aix la Chapelle; en sorte que les deux Rois avoient été comme forcez d'en passer par où ils avoient voulu. Après cela, faut-il trouver étrange, que le Monarque François fut piqué de voir, que lui ayant causé un préjudice

si

si notable, on affectât encore d'en triompher & d'en perpétuer la Mémoire? Les Etats avoient fait un coup capital & pour eux, & pour l'Espagne, & pour toute l'Europe, en formant la Triple Alliance; & si, au lieu de s'amuser à inquiéter le Roi d'Angleterre & celui de Suéde sur des choses de peu de conséquence, ils s'étoient uniquement apliquez à en procurer l'exécution effective, par un armement général & commun avec l'Espagne dans le tems convenable, ils se seroient aquis un renom éternel, & auroient détourné les maux inexprimables, qui désolérent depuis leurs Provinces. Il y auroit bien des choses à dire sur cette réflexion; mais on feroit tort à l'Auteur, de croire qu'elle tende en aucune maniére à blâmer les Etats Généraux, le blâme ne tombe que sur ceux, qui étoient alors au timon des affaires, & dont Mr. *de Limiers* ne paroit pas fort ami.

Il trouve trois causes principales des malheurs des Provinces-Unies en 1672. La premiére étoit la sécurité, &, pour ainsi dire, la profonde letargie, où elles étoient tombées. La seconde, les divisions intestines, qui troubloient leur Etat. Et la troisiéme,

fême, leur trop grand ménage, qui les avoit portées à ne retenir, que vint-cinq-mille hommes, pour toutes Troupes.

... On a voulu faire passer pour un prodige de valeur le passage du Rhin par les François, au Tol-huys, en 1672. & un Auteur a eu la hardiesse de l'élever au dessus du passage du Granique par Alexandre; mais notre Historien ravale beaucoup, & avec raison, l'importance de cette action, & fait voir l'impertinence de celui qui a osé la mettre au dessus de celle du vainqueur de l'Asie.

-II. En nous parlant du Mariage du Prince d'*Orange* avec *Marie* fille aînée du Duc d'Yorck, depuis Reine d'Angleterre, notre Auteur nous aprend, sur la foi d'un Mémoire qui lui a été envoyé d'Angleterre, que le Roi de France avoit voulu faire épouser cette Princesse au *Daufin* son Fils, & n'avoit rien oublié, pour y réussir. Qu'il voulut même user de violence, & qu'il y eut un dessein formé d'enlever la Princesse, concerté avec deux de ses Chapelains, le Docteur *Covel* & un autre. Il ne sait pas comment ce projet manqua. On a vû par la suite les grands desseins,

que

que la Providence se proposoit par le mariage du Prince d'*Orange* avec la Princesse d'*Angleterre*.

Dans le tems que la Paix fut concluë à Nimégue entre la France & la Hollande, le Prince d'*Orange* attaqua les François près de Mons. Il y en a qui ont cru, qu'il avoit le Traité de Paix dans sa poche, dans le tems de cette entreprise; mais que ne lui ayant pas encore été signifié par les Etats, il pouvoit prétendre n'en rien savoir; d'autant plus que cette Paix ne lui étoit pas agréable, & qu'il avoit intérêt de l'empêcher. Mais notre Historien aime mieux croire, que le Prince ne savoit pas que la paix fut concluë, & la raison qu'il en allégue, c'est que, s'il l'eut sû, les Députez des Etats qui étoient à l'armée, & sans le consentement desquels le Prince ne pouvoit rien entreprendre, l'eussent sû aussi, & ne lui eussent pas permis d'attaquer les Ennemis.

On a eu grand tort d'accuser Mr. *de Limiers* de trop flater *Louis XIV*. Il y a cent endroits de cette Histoire, qui démentent cette accusation. En voici un seul entre mille, qui n'est pas des plus piquants. * „ Le Roi,
C c „ dont

* Tome IV, pag. 186.

„ dont l'autorité étoit sans bornes, „ s'en servit pour tirer de ses peuples „ jusques à leur substance, pour l'employer en bâtimens aussi mal conçus, que peu utiles au Public, & „ en fontaines, qui, en s'éloignant „ de la nature, faisoient maudire les „ Arts, qui deviennent pernicieux „ quand on s'en sert à de mauvaises „ fins. Imitateur des Rois d'Asie, „ dont les dangereuses Ambassades „ lui corrompirent le goût, le seul „ Esclavage lui plut. Il négligea le „ vrai mérite, pour ne s'attacher qu'à „ l'apparent; & ses Ministres, Ennemis de la Vérité, ne songérent plus, „ qu'à substituer à sa place une basse „ flaterie. Il raporta tout à sa personne; rien ne se fit plus par raport „ au bien de l'Etat. Le Daufin son „ Fils fut élevé dans une dépendance servile: il ne le forma point aux „ affaires. Il ne donna sa confiance „ à aucun de ses Généraux, & n'eut „ point d'égard à leurs talens; mais „ à leur soumission. D'autre côté, „ à la place des Ministres habiles qu'il „ avoit, il adopta leurs Enfans, jeunes, mal élevez, insuffisans & corrompus par la fortune.... Dès que „ la Reine fut morte Madame *de*

„ *Maintenon* prit sur le Roi l'Empi-
„ re, que son Ascendant & la com-
„ plaisance du Monarque lui don-
„ noient. Elle assistoit à tous les Con-
„ seils, où rien ne se décidoit, que
„ ce qui avoit auparavant été arrêté
„ dans son Cabinet. En vain Mon-
„ seigneur & les autres Princes dé-
„ clarérent, qu'ils ne s'y trouve-
„ roient plus, si cette Dame y pa-
„ roissoit; il falut ceder à la volonté
„ du Roi, ou s'exposer à une disgra-
„ ce inévitable à tous ceux, qui o-
„ soient attaquer cette nouvelle Fa-
„ vorite. De là ce divorce dans la
„ Famille Royale, que toute la Fran-
„ ce a sû, qui a brouillé le Fils avec
„ le Pére, & le Pére avec le Fils.
„ On croit pourtant que, pour évi-
„ ter le trouble de sa Conscience, le
„ Roi épousa Madame *de Maintenon*
„ en secret, &c. "

Il y a une petite faute à la pag. 362. du 4. Volume, où l'on fait succeder immédiatement Mr. *Heinsius* à Mr. *Fagel*, dans la Charge de Pensionnaire de Hollande. Il y eut un Pensionnaire entre deux; mais qui ne vécut pas long tems.

Notre Auteur recherche sérieusement si *Louis XIV.* étoit Jésuite, non

ſeulement par inclination, perſonne n'en peut douter; mais auſſi par vœu. Il a beaucoup de penchant à le croire, & il en allégue les raiſons. Cette Réflexion lui a tellement plu qu'il la repete dans le VII. Volume. pag. 220. Autre preuve qu'on a tort de l'accuſer d'avoir flaté ce Prince. On eſt fâché de trouver dans ſon Hiſtoire des Lambeaux aſſez longs des Ecrits de certains Auteurs, qui n'ont pas l'aprobation du Public.

En nous parlant de la levée du Siége de Barcelonne par le Roi d'Eſpagne; il ajoute, *cette Retraite arriva le 12. Mai, préciſément dans la circonſtance remarquable d'une Eclipſe de Soleil, qui arriva auſſi ce jour-là. Cette Eclipſe dura deux heures. La Terre fut couverte de ténébres, & l'on aperçut pluſieurs étoiles pendant un quart d'heure.* Cela ne paroîtra pas fort exact à un Aſtronome. Il faloit nous dire, quel endroit de la Terre fut couvert de Ténébres; car ce ſeroit un grand miracle qu'une Eclipſe de Soleil, qui couvriroit la Terre entiére de Ténébres. Je ſerois auſſi curieux de ſavoir où les Etoiles ſe firent voir *pendant un quart d'heure.*

Peut-être tous les raiſonnemens de

Mr.

Mr. *de Limiers* ne paroitront-ils pas justes à tous les Lecteurs un peu difficiles, & qui aiment la précision. Tel est celui-ci. Il parle du Duc *de Medina-Celi* que le Roi d'Espagne fit emprisonner, *pour avoir*, disoit-on, *donné aux Ennemis communication de toutes les Négociations, qui se traitoient entre la France & l'Espagne, ce qui avoit beaucoup contribué à éloigner la Paix. Mais*, ajoute notre Historien, *si ces négociations étoient conformes aux propositions faites par la France, où étoit le grand mal de les réveler? Et, si elles n'y étoient pas conformes, il s'ensuit que la Cour de France n'avoit envie que de tromper & d'amuser les Alliez*: Je doute que les Juges du Duc de *Medina-Celi* se fussent contentez de ce raisonnement, pour le disculper.

On trouve sur la fin de cette Histoire un long recit de tout ce qui se passa dans la derniere maladie de *Louis XIV*. & de tout ce qu'on prétend que ce Prince dit dans ces derniers momens. On n'oublie pas le discours qu'il tint au jeune Daufin, qui devoit être son Successeur. *Mignon*, lui fait-on dire, *vous allez être un grand Roi; mais tout votre bonheur dépen-*

dra d'être soumis à Dieu, & du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Il faut, pour cela, que vous évitiez, autant que vous pourrez, de faire la guerre: c'est la ruïne des peuples. Ne suivez pas le mauvais exemple, que je vous ai donné sur cela. J'ai souvent entrepris la guerre trop légérement, & l'ai soutenuë par vanité; ne m'imitez pas, mais soyez un Prince Pacifique; & que votre principale occupation soit de soulager vos Sujets, &c. Je souhaiterois que le Roi eut parlé ainsi, & je suis très-sûr d'ailleurs, que ces paroles ne sont pas de l'invention de notre Historien. Mais, après tout, on ne peut point s'assurer de la vérité de ce fait; & je suis comme persuadé, que si l'on pouvoit aprofondir la chose, on ne trouveroit personne digne de foi, qui assûrât avoir oüi ces paroles. Mr. *de Limiers* les accompagne d'assez longues réflexions, comme s'il étoit bien assûré de leur vérité. Peut-être n'y a-t-il rien de plus incertain dans toute cette Histoire, que ce qu'on nous raconte des derniéres actions & des derniéres paroles de *Louis XIV*.

Voila quelques Remarques tirées de cette longue Histoire. S'il y en a quel-

quelques unes qui ne soient pas tout-à-fait avantageuses à l'Auteur, on jugera par là que tout ce que j'ai pû dire à son avantage ne part pas d'un esprit de flaterie. D'ailleurs ce n'est là que mon jugement particulier, qui ne doit pas être nécessairement le goût du Public, ni servir même à prévenir son jugement.

ARTICLE III.

* SUITE *de l'*EXTRAIT *de la* REFUTATION *d'un* NOUVEAU SYSTEME *de* METAPHYSIQUE, *proposé par le* P. M... &c.

I. L'ADVERSAIRE du P. *Malebranche* examine dans la seconde Partie de son Livre, ce qui est propre & particulier à ce savant Homme, en matiére de Philosophie. Cette Partie contient huit Chapitres, qui traitent 1. De la Nature de Dieu. 2. De la vuë de Dieu. 3. De la Nature des Idées. 4. De la vuë de tou-

* On en trouvera la premiére Partie dans les Nouvelles de Juillet & Août de cette année. pag. 95.

tes choſes en Dieu. 5. De la Cauſe occaſionnelle de la préſence des Idées. 6. De l'efficace des Idées, & de la différence, qui eſt entr'elles & les perceptions. 7. De la vuë des véritez néceſſaires & de l'ordre immuable en Dieu. 8. De l'Autorité de S. *Auguſtin*, dont ſe ſert preſque par tout le P. *Malebranche*, pour apuyer ſes opinions.

1. A l'égard de la Nature de Dieu; quoi que la maniére, dont le P. *Malebranche* s'eſt quelquefois exprimé pût faire croire, qu'il regarde Dieu comme un tout intégrant, dont les Etres particuliers, ſont des parties intégrantes; de même que le Corps humain eſt un tout, dont la tête, les piés, les mains ſont de véritables parties diſtinctes, ce n'eſt point là néanmoins l'opinion de ce Pére. Il regarde plutot Dieu comme un Etre générique, l'Etre en général, comme il parle, l'Etre Univerſel, qui renferme ſous ſoi tous les Etres particuliers, comme un Genre renferme toutes les Eſpêces; une certaine Eſpêce renferme tous les Individus. Cette Idée convient fort bien à ce que le P. *Malebranche* a enſeigné qu'on voit toutes choſes en Dieu, que

que les Etres particuliers sont des parties de Dieu, que nous ne pouvons connoitre aucune chose, que par la connoissance naturelle, que nous avons de Dieu; que notre Volonté, ou le mouvement naturel vers le bien en général, est un mouvement qui tend toujours & nécessairement à Dieu, car le bien est être, &c.

Selon ces Idées Malebranchistes, il semble même, que l'on pourra facilement concevoir ce que c'est que la Trinité. Le Pére sera l'Etre considéré absolument & précisément dans sa simplicité. Le Fils, ou le Verbe, sera l'Etre, entant qu'il renferme tous les Etres particuliers; ou l'Etre considéré par raport aux modifications infiniment infinies, dont il est susceptible. Le S. Esprit sera l'Etre, entant qu'on lui attribuë toute l'action & le mouvement, qui est dans les Créatures. On prétend, que la Doctrine de notre Philosophe méne naturellement à n'admettre qu'un Destin, dont la fatalité est la cause unique & nécessaire de tout ce qui se passe ou semble se passer dans le Monde. On n'a garde d'attribuer des sentimens si pernicieux au P. *Malebranche*; mais on croit, que ce sont des conséquences de son

Systême, qu'il n'aura point aperçuës.

Dans le fonds, c'est, selon notre Auteur, une erreur pitoyable de soutenir, que Dieu soit l'Etre vague & en général, cèt Etre indéterminé, cèt Etre abstrait, auquel on pense quand on ne sait à quoi l'on pense. Ce mot d'*Etre*, si l'on n'y joint quelque autre terme, qui le détermine, ne réveille certainement rien qu'un leger & sombre phantôme dans la pointe de l'imagination; & si l'on veut par l'esprit pur & par la raison y concevoir quelque chose, on connoit bientôt, par l'embarras, où l'on se trouve, lors qu'il s'agit de s'en expliquer, qu'on ne conçoit rien de distinct, car on est reduit à dire, qu'*Etre c'est ce qui n'est pas rien.* Le P. *Malebranche* semble ignorer, que Dieu est un Etre très-particulier, très-singulier; un esprit & une substance individuë, & infiniment distinguée, de tout autre Esprit & de toute autre substance. [Peut-être justifieroit-on ce grand Philosophe en disant, que si notre Esprit pouvoit se former en même tems des idées distinctes de tous les Etres tant existans que possibles, cette idée complette seroit l'idée de

de Dieu, qui renferme les Essences de tous les Etres tant existans que possibles; mais que parce que cela n'est pas en notre pouvoir, il ne se faut former d'autre Idée de Dieu, que, comme de l'Etre en général; parce que dès qu'on détermine cette idée générale, par quelque *modification* particuliére, s'il est permis de parler ainsi, ce n'est plus l'idée de Dieu; mais l'Idée d'un Etre particulier. C'est là une pensée particuliére, que je n'impute point au P. *Malebranche*.

2. Quant à la vuë de Dieu qui fait le second Article, on prétend prouver que ni le bon sens, ni la Foi ne soufrent point qu'on dise, que dans cette vie, nous voyons Dieu en lui-même par une vuë immédiate & directe; que Dieu éclaire nos Esprits par sa propre Substance, qui nous est toujours & intimement présente, & se manifeste par elle-même à nous. Il me semble, que dans ce Chapitre, notre Auteur déclame un peu, & qu'on n'y voit pas cette précision & ces idées distinctes, qui sont si dignes d'un Philosophe.

3. Dans le troisiéme Chapitre, où il s'agit de la Nature des Idées; parce que le nom d'*Idée*, est équivoque,

 on

on les définit des *objets immédiats de l'Esprit, qui lui représentent les choses d'une maniére si claire, qu'on peut découvrir d'une simple vuë, si telles modifications leur apartiennent*. Le P. Malebranche a déployé toute son Eloquence, pour rehausser infiniment les Idées. Ce sont, selon lui, des *Etres réels*, & plus réels, que tout ce que nous voyons dans l'Univers; des Etres plus nobles & plus parfaits qu'aucune des pures Créatures; des Etres tout lumineux, & plus éclatans mille fois que le Soleil; des Etres infinis, néceſſaires, éternels, immuables; enfin, des Etres divins, qui résident dans la Divinité même, & dont le pouvoir eſt abſolu ſur tous les Eſprits créez, pour les rendre heureux ou malheureux; pour les éclairer & les toucher en une infinité de maniéres. Qui ſe fut jamais aviſé, dit notre Auteur, de reconnoître tant d'éminentes qualitez dans l'idée d'un Cercle, ou d'un Quarré, dans celle de mon petit doigt?

Voici à quoi, ſelon lui, ſe reduit la Doctrine du P. *Malebranche*. 1. Le Néant n'a point de proprietez; donc le Néant n'eſt point intelligible. Ce qui eſt intelligible eſt un Etre: les Idées

Idées sont intelligibles; donc les Idées sont des Etres. 2. Dans les Idées, mon Esprit aperçoit des Proprietez réelles, par lesquelles elles différent les unes des autres, & représentent des choses toutes différentes. Donc ces proprietez leur apartiennent effectivement; car, si ce que l'Esprit aperçoit dans les Idées n'y étoit pas, le Néant seroit intelligible & auroit des proprietez. Or ce qui a des proprietez réelles est un Etre réel; donc les Idées sont des Etres réels.

3. Mon Esprit aperçoit encore dans les Idées l'Infinité; il voit clairement, que chacune d'elles est telle, que, quelque mouvement, qu'il se donne il ne l'épuisera jamais: il aperçoit de plus qu'elles sont nécessaires, éternelles, immuables; donc, par les deux mêmes Axiomes, les idées sont des Etres infinis, ou qui ont une réalité infinie; des Etres nécessaires, éternels, immuables. 4. Mais de tels Etres ne sauroient exister hors de Dieu; donc les Idées sont dans la Substance de Dieu.

Notre Auteur accorde au P. *Malebranche*, que le Néant n'a point de proprietez; mais il nie que le Néant ne soit point intelligible. Est-ce que

notre Esprit ne sauroit en aucune maniére penser au Néant, ni s'en faire quelque espêce d'Idée imparfaite & improprement dite ; en sorte que penser au Néant ce soit ne point penser ; voir ou apercevoir le Néant, ce soit ne point voir, ne point apercevoir du tout ? Comment le P. *Malebranche* n'auroit-il aucune idée du Néant, puis qu'il en parle si souvent dans ses Ouvrages ; il en affirme & en nie beaucoup de choses, entr'autres, lors qu'il parle des Passions, & qu'il explique leur nature & leurs objets. Il assure que l'aversion a *le Néant* pour son terme, & que l'Amour a toujours l'Etre pour objet.

Quant à cette Proposition, le Néant ne peut avoir de proprieté ; il faut encore distinguer, en soi & hors de l'Esprit, à la maniére d'un Etre véritable & distingué de nous, on l'accorde ; il n'en peut avoir dans notre Esprit, c'est-à-dire, dans l'espêce d'idée, que notre Esprit s'en forme ; on le nie. Cette espêce de Notion ou d'Idée, que notre Esprit se forme du Néant est elle-même une modification très-réelle, une notion très-positive de notre Esprit, laquelle est capable d'être aperçuë, connuë,

nuë, & considérée par l'Entendement.

Pour répondre au 2. Article, on n'a qu'à ôter l'équivoque du mot de réel. Car, ou il signifie généralement tout ce qui est quelque chose de positif, soit absolu, soit relatif, soit substance, soit accident, soit pur mode; ou, pour signifier plus particuliérement ce qui est absolu & substantiel. Il est vrai que nos Idées ont des proprietez réelles, par lesquelles elles différent les unes des autres: car les modalitez de l'Esprit, telles que sont nos Idées, sont quelque chose, & ont de véritables proprietez & différent entr'elles, aussi bien que les modifications du corps; mais si l'on prend le mot de *réel* dans le second sens, & que l'on prétende, que les proprietez, que l'on découvre dans les Idées, sont de ces Idées autant d'Etres absolus & substantiels; cette prétension est, non seulement fausse, mais absurde; puis qu'il s'ensuivroit, selon les principes du P. *Malebranche*, que Dieu seroit un composé d'une infinité de substances, aussi réellement distinguées de la substance Divine, qu'elles seroient réellement différentes entr'elles; comme

me on le fait voir dans la suite.

A l'égard du 3. Article, on nie qu'à parler proprement les Idées soient des Etres infinis, nécessaires, éternels. Le P. *Malebranche*, n'a pas bien compris & a pris trop à la lettre ce que les Philosophes ont enseigné sur ce sujet. Par exemple, quand ils ont dit que les Idées étoient nécessaires, ils n'ont voulu dire autre chose si ce n'est, que l'Idée d'une chose étoit nécessairement l'Idée de cette chose, & ne pouvoit être l'idée d'une autre. C'est dans le même sens qu'ils ont dit, que les essences des choses étoient éternelles, c'est-à-dire, que la nature de châque Etre est quelque chose de fixe & de déterminé; puis que c'est par sa nature, que chaque Etre est un tel Etre & non pas tel autre. C'est conséquemment à ces Principes, que les Philosophes Péripatéticiens nient constamment que la volonté de Dieu fasse & régle la nature de chaque chose, comme le P. *Malebranche* l'assure au moins trois fois [après *Descartes*] dans le seul Livre de la *Recherche*; quoi que cela ne s'accorde guéres avec ses principes de la nécessité & de l'immutabili-

bilité absolue des Idées ; & qu'une telle opinion, aille, selon notre Auteur, à ruiner toutes les Sciences, & à établir un Pyrrhonisme général, jusques dans la Morale.

Sur le 4. Article on fait voir, que les Idées ne peuvent être dans la substance de Dieu, ni comme accidens, ni comme modes, ni comme substances: Que si l'on dit qu'elles sont toutes la seule & unique substance de Dieu, on se contredit, puis qu'on assure que les Idées sont des Etres réels, qui différent les uns des autres par des proprietez réelles. Que l'Idée de l'Etenduë intelligible, par exemple, se conçoit seule & sans penser à autre chose ; qu'elle n'a rien de commun avec l'idée des Nombres, ni avec une infinité d'autres réalitez intelligibles, que renferme la substance Divine. Car la substance divine n'est point plusieurs Etres réels, qui n'ayent rien de commun entr'eux &c.

4. Dans le Chapitre 4. où l'on refute le sentiment, que l'on voit toutes choses en Dieu, notre Auteur entreprend de montrer 1. que le P. *Malebranche* ne parle pas conséquemment, lors qu'il veut faire accroire qu'il voit tous les Etres, qu'il a les

idées

idées de toutes choses présentes à l'esprit ; parce que, selon lui-même, le nombre des idées, que nous avons est très-petit. 2. Qu'il n'est pas possible, que nous voyions en Dieu ce peu d'idées, que nous avons. 3. Que les raisons qu'il aporte, pour prouver son sentiment ne sont rien moins que des Démonstrations. On ne sauroit entrer dans ce détail, sans se jetter dans une excessive longueur. On ne dira rien aussi de la maniére, dont notre Auteur croit que l'Ame se forme ses Idées. On verra tout cela dans le Livre même.

5. Sur la Cause occasionnelle de la présence des Idées, on fait voir que le P. *Malebranche* se contredit, & que l'experience de tous les Hommes est contraire à cette opinion ; que toutes les Idées sont présentes à notre Esprit.

6. 7. On refute solidement, à mon sens, dans les Chapîtres 6. & 7. ce que le P. *Malebranche* a enseigné de l'Efficace des Idées, & de la vuë des véritez nécessaires & de l'ordre immuable en Dieu ; & on ne le fait presque, qu'en expliquant l'opinion de ce grand Philosophe, & d'ordinaire par ses propres paroles. Quant

à

à l'autorité de S. *Augustin*, qui fait le sujet du Chapitre VIII. & dernier de cette seconde Partie, je ne m'y arrêterai point. Il doit être assez indifférent à tous ceux qui ne regardent pas l'Evêque d'Hippone comme infaillible, qu'il aît enseigné ou qu'il n'aît pas enseigné les mêmes Doctrines que le P. *Malebranche*. Les Opinions de ce dernier sont si singuliéres, qu'il y a grande aparence, qu'il est original & non pas copiste. Notre Auteur croit que si S. *Augustin* s'est trompé, touchant la nature & la connoissance de la Vérité, on doit imputer son erreur à la trop bonne opinion, qu'il avoit de la Philosophie de *Platon*.

II. La troisiéme Partie du Livre dont nous parlons ne nous retiendra pas long-tems. L'Auteur y examine & refute les Explications, que le P. *Malebranche* donne aux Mystéres, qui ont raport à la Grace & à la Prédestination. Elle contient onze Chapitres, dont voici les sujets. 1. On examine quelques Propositions, qui ont raport à la Foi. 2. De la Charité, selon la Théologie de l'Auteur qu'on refute. 3. De la Grace actuelle. 4. Des loix de la distribution de la

la Grace. 5. De la préparation, que l'Homme peut aporter à la Grace. 6. De la Prédestination. 7. De la volonté de Dieu touchant le Salut des Hommes. 8. Du Péché originel. 9. De l'état de pure nature. 10. De l'Etat d'Adam avant son péché. 11. De l'état des Bien-heureux dans le Ciel. Il paroit par ces Articles, que l'Auteur refute particuliérement dans cette troisiême Partie le *Traité de la Nature & de la Grace* de son Adversaire, Traité, qui, à ce qu'on nous dit, fut condamné à Rome, dès qu'il y parut. Il y a, en particulier, de trés-bonnes Remarques sur la Nature des Miracles. Mais comme la Matiére est des plus abstraites, notre Auteur l'égaye quelquefois par des Réflexions moins sublimes. En voici un exemple.

„ Le péché, selon le P. *Male-*
„ *branche*, ne se transmettant que
„ par la communication du cerveau
„ de la mére avec le cerveau de l'en-
„ fant, laquelle est cause, que les
„ traces du premier cerveau se gra-
„ vent dans le second cerveau ; il
„ s'ensuit que le péché originel ne
„ devroit consister que dans une for-
„ te inclination pour les pommes,

h. „ sup-

ſuppoſé, comme on le croit communément, que ce fut une pomme, qui fit pécher *Eve*; car il n'y
„ eut que ce corps, qui fit une grande & profonde bleſſure dans le cerveau de notre premiére Mére.
„ L'eſpérance d'être ſemblable à Dieu, dont le Serpent piquoit ſon ambition, n'étoit rien de ſenſible:
„ ainſi nous devrions tous naître, hommes & femmes, fort grands amateurs des pommes; &, quand
„ nous ſerions d'un Pays, où il n'en croît point, nous ne laiſſerions pas de les connoitre fort bien &
„ de les aimer beaucoup ; parce que, comme dit notre Auteur, nous gardons encore à préſent la
„ trace, qui ſe fit, dans le cerveau d'*Eve*: ou, du moins, on devroit avoüer, que ceux-là n'ont point
„ le péché originel, qui ne trouvent pas de gout à ce fruit: ſur ce pié-là certaine Nation, que j'honore
„ pourtant fort, auroit furieuſement péché en *Adam*, ou plutot en *Eve*; & il ſeroit fort dangereux
„ pour les autres de communiquer avec elle. Je m'étonnerois même, que l'Evangile n'eût pas interdit les pommes aux Chrétiens,
„ &

„ & que l'on en osât servir sur les
„ Tables des plus gens de bien." Je
viens d'aprendre que le P. *Du Tertre* est l'Auteur de ce Livre.

ARTICLE IV.

L'HISTOIRE PROFANE, *depuis son commencement jusqu'à présent. Par Mr.* L. E. DU PIN. *Tome I. contenant l'Histoire des Tems obscurs ou fabuleux jusqu'au Régne d'*A-lexandre le Grand. *in* 12. *pagg.* 402. *Tome II. contenant l'Histoire de ce qui s'est passé depuis* Alexandre le Grand, *jusqu'au Régne de* Cesar Auguste. *pagg.* 494. *Tome III. Depuis l'Empire d'*Auguste *jusqu'à la fin du Régne d'*Arcadius *& d'*Honorius. *pagg.* 390. *Tome IV. contenant l'Histoire de ce qui s'est passé depuis la fin du dixiéme siécle, jusques à l'an* 1600. *ou environ. pagg.* 408. *Tome V. qui a le même titre particulier que le Quatriéme. pagg.* 370. *Tome VI. contenant l'Histoire de ce qui s'est passé depuis* Henri IV. *jusqu'à* Louis XV. *avec les Dynasties ou Successions des Souverains dans tous les Etats & Empires du Mon-*

Monde. pagg. 326. A Anvers, chez Jean François Lucas, 1717. Et se trouve à Amsterdam, chez David Mortier.

LES deux premiers Volumes de cette Histoire, parurent à Paris en 1714. chez *Jaques Vincent*: mais je ne sai pas, quand les quatre autres y ont été imprimez. Le nom de Mr. *Du Pin* ne paroît point dans le Titre de cette premiére Edition. On peut pourtant croire qu'il en est l'Auteur à certains traits contre le Pape, qui sentent cèt esprit de liberté, que ce célébre Auteur a fait paroître presque dans tous ses Ouvrages. C'est grand dommage, qu'on ait si fort défiguré celui-ci, par le grand nombre de fautes d'impression qu'on y trouve. Les noms propres y sont presque partout estropiez & il y a un grand nombre d'autres fautes, qui corrompent entiérement le sens, & qui rendent l'Edition à peu près inutile.

L'Auteur commence par une Préface sur l'Histoire, qui contient 33. pages, & qui est très-instructive. Nous en tirerons une bonne partie de ce que nous dirons dans cèt Article.

On peut dire que l'Histoire est aussi an-

ancienne que le Monde. Un Pére dit à ses Enfans ce qu'il a apris de ses Péres, ce qui s'est passé dans son tems, & ses Enfans le redisent aux leurs, ajoutant les nouveaux faits, qui se sont passez de leur tems. Dans les premiers tems, la vie des hommes étant fort longue, & leur maniére de vivre fort simple, ils se contentoient d'une narration verbale. Dans la suite, ils eurent recours à l'écriture, pour faire savoir à leurs Descendans ce qu'il étoit nécessaire qu'ils sussent des tems passez. L'ancienne simplicité de vivre n'étant plus en usage, les Peuples s'étant séparez en divers corps d'Etat; & quelques uns s'étant choisi des Rois; la division, qui se mit entr'eux, la cupidité d'envahir les terres & les biens des autres sous divers prétextes; l'ambition des Rois, pour se rendre maîtres d'un grand Empire, causérent des guerres, qui ont fait le principal sujet des Histoires. L'établissement des Monarchies, des Républiques, des Villes, les Mœurs des Peuples, les Successions des Rois & des Magistrats, l'invention des Sciences & des Arts, les belles Actions, les personnes qui ont excellé,

en quelque chose d'utile à la vie, sont encore entrez dans l'Histoire; comme des choses importantes. Il s'est trouvé des Hommes, qui non seulement ont recueilli ces choses pour les mettre par écrit, mais qui les ont encore ornées par la politesse de leur stile & de leur éloquence; c'est proprement à leur narration, que l'on a donné le nom d'*Histoires*. Il y a eu d'abord diverses maniéres differentes de conserver la mémoire des événemens, comme les fêtes annuelles, les monceaux de pierre, les colonnes, les Villes, les Temples, les Autels; &c. La méthode la plus ordinaire d'écrire l'Histoire étoit de narrer simplement & fidellement les faits. C'est celle qu'a suivi *Moyse*, le plus ancien Historien, que nous ayons. C'étoit aussi aparemment celle des anciens Historiens des differentes Nations. On songea ensuite à égayer la narration par des circonstances surprenantes & merveilleuses. C'est ainsi que les Poëtes ont écrit, & *gâté*, les anciennes Histoires. Quand on fut revenu de cette coutume, pour ne pas laisser l'Histoire sans ornement, on se donna la liberté, en conservant la vérité des faits,

d'y joindre le vraisemblable, soit en y faisant entrer des Harangues ou des discours convenables au tems & aux personnes, soit en faisant des remarques politiques & morales, pour découvrir les motifs des Acteurs, ou, pour donner lieu de refléchir sur les actions.

C'est de cette maniére, que les plus illustres Historiens ont composé leurs Histoires; & c'est à ces sortes d'Ouvrages, que l'Antiquité a donné le nom d'*Histoires*. Le devoir d'un Historien n'est pas de faire une narration séche des faits & des événemens. Il faut qu'il y fasse paroître la justesse de son esprit, l'étendue de son imagination, l'abondance de ses pensées, & surtout de la délicatesse, & de l'éloquence dans sa narration. Il faut qu'il l'orne de tout ce qui est capable de plaire; qu'en instruisant son Lecteur il le divertisse & le ravisse, pour ainsi dire, en sorte qu'il soit comme transporté aux tems & aux lieux, où les événemens se sont passez, & qu'il croye les voir, & non pas seulement les lire & les entendre. Cette élévation se rencontre dans peu d'Historiens; mais, quelque loüable qu'elle soit, elle est assez inu-

tile

tile pour l'instruction. Tout homme qui se borne à savoir exactement la vérité des faits, & qui n'est pas capable de se laisser surprendre par l'Eloquence, se contente d'une narration simple & suivie, pourvû qu'elle soit noble, & ne cherche point les ornemens affectez dont on la charge, tels que sont les harangues que *Thucydide* & *Tite-Live* font réciter à leurs Acteurs, & qui choquent la vraisemblance.

Il semble que la meilleure maniere & la plus utile d'écrire l'Histoire, est de la dresser en forme de Mémoires fidelles & exacts, dans lesquels on ne rapporte pas seulement les faits, mais les circonstances essentielles des faits, les marches des Armées, les batailles & les siéges, les actions remarquables, les révolutions arrivées dans les Etats, &c. Tels sont les Commentaires de *César*, que *Cicéron* a proposez, comme un modelle d'Histoire parfaite.

Les Histoires sont fort différentes, par raport à leurs objets, par raport à leur fin & à leurs objets. Entre ces objets, il y en a deux considérables qui partagent toute l'Histoire, l'un est la Religion, & l'autre est la

vie civile & politique. L'Histoire des premiers s'apelle *Histoire Sainte & Sacrée*; & depuis que *Jésus-Christ* a établi son Eglise, *Histoire Ecclésiastique*. L'on donne, au contraire, le nom d'Histoire Profane à celle qui a pour objet la narration des événemens civils & politiques, arrivez dans les Empires, dans les Etats &c.

A l'égard des régles, que doit suivre un Historien, la première & la plus importante, selon *Ciceron*, est de ne dire rien que de vrai. La seconde régle, selon le même, c'est qu'il ait le courage, non seulement de ne rien dire de faux; mais encore de ne cacher aucune des véritez, qui regardent son Histoire. Cette seconde Régle est plus difficile à garder que la première, & l'on en voit bien la raison. La flaterie, la crainte, l'intérêt, la haine font souvent suprimer ou déguiser bien des choses, qui corrompent l'Histoire, ou la rendent tout-à-fait imparfaite.

La troisième régle est de ne donner pour certain, que ce qui est certain, & de marquer ce qui est douteux, ce qui est vraisemblable, & ce qui ne l'est pas. Ceux qui écrivent l'Histoire ancienne ont bien des cho-

ses à observer sur cet Article. 1. Ils doivent rejetter toutes les Histoires raportées dans des Historiens supposez & fabuleux, tels que sont ceux qu'il a plû à *Annius de Viterbe* de nous donner. 2. Ils ne doivent assurer que les faits, qui sont raportez par des Historiens contemporains, ou qui ont vécu quelque tems après. 3. Il faut qu'ils se défient des traditions populaires. 4. Entre les Historiens contemporains ou qui ont vécu quelque tems après l'événement des faits, dont ils parlent, ils doivent choisir les plus judicieux, les plus dignes de foi, & les moins prévenus. 5. Quand un même fait est raporté différemment par différens Auteurs, il faut qu'ils marquent ces différences, & qu'ils en jugent en critiques, & ou qu'ils en laissent le jugement au Lecteur.

[6. J'ajouterois une sixiéme régle à celles-là. Les choses étant d'ailleurs égales, il faut préférer un Historien d'un Pays neutre à un Historien, qui raporte des faits ausquels sa Patrie a eu part. Et quand on n'en a pas de tel; il faut conferer entr'eux les Historiens des différens Pays. Si nous avions quelque Historien Car-

 thagi-

haginois, il y a grande apparence, qu'il faudroit bien faire des changemens dans l'Histoire que les Romains nous ont donnée des guerres de Rome & de Carthage.]

La quatriéme Régle, que doit observer un Historien est de choisir les faits qui méritent d'être raportez, de ne rien dire d'inutile, de ne point entrer dans le détail des circonstances particuliéres, qui ne font rien à la chose, de ne point s'arrêter à faire des descriptions superfluës, à raporter des minuties, de ne point fouiller dans des faits secrets & particuliers, à moins qu'ils n'ayent raport aux événemens publics, & surtout de garder dans son discours de la modération & l'honnêteté dans ses termes.

[Il n'y a rien de si ennuyant que ces longues Descriptions si fréquentes dans les Romans de Mademoiselle de *Scuderi.* Quand je tombe sur ces endroits-là, semblable à *Boileau*

Je saute vint feuillets, pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du Jardin.

J'en ai fait de même de ces longues des-

descriptions d'Entrées, de Mariages, de Fêtes, dont le nouvel Historien de *Louis XIV.* a grossi son Ouvrage.]

Le choix, l'ordre, le partage, & la distribution des faits, sont encore une partie nécessaire à un Historien. Il doit suivre l'ordre des tems. Il n'est pas nécessaire, & même il est hors de propos, qu'il fasse un long Exorde. S'il en fait, il faut que ce ne soit, que pour exprimer l'occasion, qui l'a déterminé à écrire, & le sujet dont il va traiter. [Tel est l'Exorde de S. *Luc*, au commencement de son Evangile, & celui qu'il a mis au devant du Livre des *Actes*.]

Le stile de l'Historien doit avoir deux principales qualitez, la clarté, & la brieveté. Il doit éviter les digressions, qui n'ont point de raport à son sujet. Les réflexions politiques sur les actions doivent être rares, nécessaires au sujet, & bien sensées. Les loüanges & le blâme ne doivent être, ni trop outrées, ni trop fréquentes, ni trop étenduës. [Il me semble qu'on ne devroit blâmer, que lors que les actions peuvent être équivoques, ou qu'elles sont d'une telle nature, qu'elles ne puissent pas

pour blâmables, selon le jugement Public. Qu'est-il nécessaire de blâmer *Alexandre le Grand*, parce qu'il s'enyvroit? Il faut le blâmer de ce qu'il immola des millions d'innocens à sa vanité, & qu'il attaqua & dépouilla des Princes, qui ne lui avoient jamais fait aucun tort.]

Notre Auteur fait voir dans la suite de sa Préface, la nécessité, l'utilité, & l'agrément de l'Histoire, & finit en expliquant la Méthode, qu'il a suivie. Son dessein a été de donner une connoissance générale de l'Histoire universelle, & des Histoires particuliéres des différentes Nations, depuis le tems, où l'on commence de savoir quelque chose de certain de l'Histoire qu'on apelle profane, jusqu'à présent. Il a donné séparément un Abrégé de l'Histoire Sacrée & Ecclésiastique. Il n'y touche point à présent. Sa méthode tient le milieu entre les Chroniques ou Abrégez de l'Histoire, & les Histoires fort étenduës. Quant à la disposition de l'Ouvrage, il suit chaque Histoire particuliére jusqu'à un certain point, pour n'en pas interrompre le cours, & il touche legérement tous les faits remarquables & tous les principaux

points

points de l'Histoire. Il reprend ensuite l'Histoire où il l'a laissée & continuë de même. Il y a presque toujours des Articles séparez, où il parle de la Nature du Gouvernement, de la Religion, des Mœurs, des Coutumes des Peuples dont il a donné l'Histoire. Il parle aussi en particulier des Hommes Illustres, des Historiens, des Poëtes, des Philosophes, des Orateurs, des Jurisconsultes, des Medecins, &c; de l'invention des Arts, des Jeux, & des Fêtes publiques, &c. On trouve à la fin de chaque Volume deux Tables, l'une Chronologique, & l'autre Alphabétique des principales matiéres.

Après cette idée générale de cette Histoire Profane, je ferai, selon ma coutume, quelques remarques particuliéres; mais en petit nombre.

I. Dans l'Article où l'Auteur parle des Monumens Historiques, & des Auteurs, qui ont précédé la Guerre de Troye; après diverses réflexions judicieuses, il conclut, que l'on n'a presque point de monumens ni d'Historiens certains avant *Homére*; qu'entre ceux que l'on cite, il y en a plusieurs supposez ou fabuleux:

 qu'il

qu'il est fort incertain que les autres ayent écrit; que quelques-uns, auxquels on donne cette autorité, sont plus récens, & que, quand on supposeroit qu'il y a plusieurs Historiens & Poëtes avant *Homére*, il ne nous en est, tout au plus, resté que quelques fragmens assez douteux.

2 A l'égard de la Philosophie, tout ce qu'on dit de ces premiers Sages ou Philosophes de différentes Nations est incertain, & on ne trouve point qu'ils ayent écrit des Ouvrages de Philosophie, comme les Grecs ont fait depuis. D'ailleurs leur Philosophie étoit obscure, mal digérée, chargée d'observations superstitieuses, & embarrassée de termes symboliques & mystérieux. La Philosophie Grecque a été plus polie & plus parfaite; mais elle n'a pas commencé si-tot. Les sept Sages de la Gréce, qui sont les plus anciens Philosophes de ce Pays, n'ont vécu que depuis que l'on a compté par Olympiades, & toutes les Sectes de Philosophes chez les Grecs sont de beaucoup posterieures à la guerre de Troie.

2 Dans l'Antiquité la plus reculée, après la division des Nations, presque tous les Peuples vivoient

d'une

d'une manière barbare. Il n'y avoit ni union, ni police entre les Hommes. La violence & la force tenoient lieu de justice & de raison. La Loi du plus fort étoit la meilleure. Ils vivoient de brigandages & se faisoient la guerre les uns aux autres, pour s'enlever ce qu'ils avoient. Les autres crimes étoient aussi communs dans le Monde. C'est ce que l'Histoire Sacrée nous aprend. Nous y voyons un *Nembrod*, qui poursuit les Hommes, comme un Chasseur fait les Bêtes. On y raporte, que le crime le plus infame étoit établi dans plusieurs Villes. Les Hommes étoient assez injustes, pour enlever les femmes d'autrui, & pour tuer leurs Maris, afin d'en jouir. Les petits Rois de divers cantons se faisoient la guerre, & les Familles même étoient divisées. Si l'on consulte les Historiens profanes, sur les moeurs des anciens Peuples, ils nous les dépeignent comme des Barbares, sans foi, sans loi, sans demeure assurée, toujours prêts à attaquer & faire mourir impitoyablement leurs Voisins, s'entre-tuant les uns les autres, n'ayant ni mariages réglez & légitimes, ni Police, ni Magistrats, enfin vivant comme des bê-

bêtes féroces : en sorte que ce que les Poëtes nous ont dit de l'ordre des trois âges *, dont ils font le premier d'or, le second d'argent, & le troisiême de fer, doit être renversé. Il faut convenir que le premier Age est un Age de barbarie & de violence, que l'on peut plutot apeller l'Age de fer, que l'Age d'or. Dans la suite les hommes commençant à se défaire de la Barbarie, établirent des Villes, des Etats, & des Républiques; on peut dire, que c'est alors que le siécle d'argent a commencé. Enfin, les hommes étant instruits par les Sciences & les Arts, & conduits par les Loix, ils sont parvenus à un degré de perfection dans la conduite de la Vie, dans la justice, dans l'honnêteté des mœurs & dans les vertus morales, ce qu'on peut apeller l'Age d'or.

3. Les Flateurs ont voulu élever la gloire de quelques Conquérans modernes sur celle des Héros de l'Antiquité, mais je doute qu'il y en aît aucun, qui puisse comparer ses exploits à ceux du *Grand Pompée*.

Dans

* *Ovide* en compte quatre dans le premier Livre des Métamorphoses.

Dans son Triomphe, il fit porter une quantité prodigieuse de richesses & de curiositez. Entr'autres, un Cornet de deux pierres précieuses large de trois piés & long de quatre, dans lequel il y avoit une Lune d'or, du poids de trente livres: trois lits à se mettre à table très-riches, neuf vases d'or enrichis de pierreries; une montagne d'or quarrée sur laquelle il y avoit des cerfs, des lions, & des arbres, & à l'entour une vigne. Trois Médailles d'or de *Minerve*, d'*Apollon*, & de *Mars*; trente-trois couronnes de perles; un cabinet aussi de perles, au haut duquel il y avoit une Horloge, l'image de *Pompée* de pierres précieuses: il y avoit des chariots chargez d'or, d'argent, & de meubles précieux; entr'autres le Lit de *Darius* fils d'*Hystaspe*; le siége & le Sceptre de *Mithridate Eupator*, avec son buste d'or haut de huit coudées; une statuë d'argent de *Pharnacés*, & ses chariots d'or & d'argent.

On voyoit un grand Tableau, où étoient représentées toutes les actions de *Pompée* en Orient, dont voici l'Inscription. *Pompée a pris* 800. *Vaisseaux de guerre; il a bâti* 28. *villes; il a vaincu* Tigrane *Roi d'Arménie*,

nie, Artacés *Roi d'Iberie*, Orthacés *Roi d'Albanie*, Darius *Roi de Médie*, Aretas *Roi d'Arabie*, Antiochus *Roi de Comagéne.*

Il mit dans le Thrésor public vint mille talens d'or ou d'argent monnoyé, & il fit voir qu'il avoit plus que doublé les revenus de l'Etat. Il alla d'abord au Temple *de Minerve*, où il consacra des dépouilles avec cette Inscription. *Cn. Pompeïus le Grand, après avoir achevé une guerre de trente années, fait fuir, mis en déroute, pris, ou tué deux millions quatre vints trois mille hommes, pris ou coulé à fond 846. Vaisseaux, forcé ou reçu par composition 1538. villes ou châteaux, soumis tout le Pays, depuis la Mer Rouge, jusqu'à la Palus-Méotide, a consacré ceci à Minerve.*

4. On sait que les Chrétiens eurent à soufrir beaucoup de la part des Payens, tant que ceux-ci furent les Maîtres. Les Auteurs Chrétiens, qui écrivirent dans ce tems-là, déclamérent beaucoup contre la persécution & contre la contrainte en matiére de Religion. Il est assez curieux de savoir comment les Chrétiens devenus les Maîtres ont traité les Payens à leur tour. Le savant Jaques

ques Godefroi a fait un Traité curieux sur cette matiére imprimé *in* 4. chez *Gotthard Voegelin*, en 1616. En voici le Titre entier. *De Statu Paganorum sub Christianis Imperatoribus: seu Commentarius ad Titulum X. de Paganis Libri XVI. Codicis Theodosiani. Auctore Jacobo Gothofredo, in Parlamento Parisiensi Advocato.* Notre Historien n'a pas oublié un Article si curieux. Voici un Abrégé de ce qu'il nous en dit.

La différence que l'on peut remarquer entre la conduite des Empereurs Chrétiens à l'égard de la Religion Payenne, & celle des Empereurs Payens à l'égard de la Religion Chrétienne; c'est que les Empereurs Payens, non contens d'empêcher l'exercice public de la Religion des Chrétiens, les persécutoient & vouloient absolument les obliger de renoncer au Christianisme, en leur faisant souffrir toutes sortes de tourmens, & les condamnant à la mort; au lieu que les Empereurs Chrétiens se sont contentez de défendre l'exercice public de la Religion Payenne, & particuliérement les sacrifices, sans obliger par force les particuliers à renoncer à leur Religion. Ils ont même tole-

ré long tems plusieurs superstitions Payennes, laissé des Temples subsister, soufert le culte des Dieux hors des villes: enfin, si quelque Payen a soufert sous eux, ce n'a point été à cause de sa Religion; mais sous prétexte de sédition.

Constantin fut long tems à se servir d'exhortations & de voyes de douceur, pour faire revenir les Peuples de l'Idolatrie. Il donna plusieurs Edits, pour établir l'exercice de la Religion Chrétienne. En ayant donné un pour défendre d'ofrir des Sacrifices, & un autre contre le culte des Idoles; afin que les Chrétiens ne se prévalussent pas de cette faveur pour tourmenter les Payens il leur remontra par un troisiéme Edit, que, suivant leur Religion, il faut aquerir l'immortalité, en faisant profession volontairement, & non pas par la crainte des suplices. Là dessus il remarque, que quelques uns avoient fait courir le bruit, que le culte & les céremonies, que l'on pratiquoit dans les Temples étoient entiérement abolies; mais il ajoute, qu'il l'auroit volontiers conseillé à tous ses Sujets, s'il avoit cru vaincre l'obstination de ceux qui étoient prévenus

pour

pour l'erreur. *Constantin* donc ne défendit pas entiérement le culte Payen; il ne fit point abattre les Temples. Il en fit fermer quelques uns; mais il ne l'ordonnoit qu'en cas qu'on le pût faire, sans qu'il y eut danger d'exciter une sédition ou de répandre du sang. Il aprouva même les Aruspices & la Divination par une Loi; & par une autre, il permit aux Payens d'exercer publiquement leurs superstitions. Dans une autre, il permet au Peuple d'aller dans les Temples, & d'y faire leurs Cérémonies. Il est vrai que ces deux Loix ne sont faites que pour Rome. Ce Prince revoqua depuis la Loi, par laquelle il avoit permis les Aruspices. Ses Fils *Constance*, *Constant*, & *Constantin*, firent des Loix pour abolir les Sacrifices, le Culte des Dieux, & pour faire fermer les Temples dans tout l'Empire. La derniére Loi de *Constance* de l'an. 356. porte la peine de mort contre ceux qui offriroient des Sacrifices, ou qui adoreroient les Idoles. Il est vrai, ajoute notre Historien, qu'elle ne fut pas exécutée à la rigueur, & le culte du Paganisme resta encore à Rome & en d'autres lieux.

Jan-

Julien rétablit le Paganisme ; mais, comme son régne fut de peu de durée, les Payens n'eurent qu'une courte joye. *Jovien*, qui lui succeda, fut obligé, par la nécessité des tems de tolérer le culte des Dieux. *Valentinien* & *Valens* en firent de même, pour la même raison. Cependant le nombre des Chrétiens étoit beaucoup plus grand que celui des Payens, & leur culte étoit plus général, plus autorisé & plus public. Le culte des Dieux étoit presque aboli dans toutes les Villes, & l'exercice de la Réligion Payenne n'étoit presque plus libre qu'à la campagne & dans les Bourgs.

L'Empereur *Gratien* fit ôter en 382. l'Autel de la victoire, qui jusques-là avoit été conservé dans le lieu où le Senat s'assembloit à Rome. Ce Prince se saisit aussi des revenus destinez pour entretenir les Sacrifices & les Prêtres des Idoles, & des terres qu'on leur avoit données. Il cassa les immunitez & les privileges qui leur avoient été accordez & aux Vestales. Cependant, il ne défendit pas absolument le culte des Payens, qui subsista dans Rome, jusqu'à l'an 391.

Quand *Valentinien II.* fut parvenu

à

à l'Empire, les plaintes que les Sénateurs Payens avoient faites auparavant se renouvellérent. *Symmaque* en envoya une Rélation adressée aux Empereurs *Valentinien II. Theodose*, & *Arcade*. On la donna sécrétement à l'Empereur *Valentinien*. S. *Ambroise*, Archevêque de Milan, qui le sut, [animé de cèt esprit de persécution, qui n'a que trop paru depuis dans les Ecclésiastiques] présenta une Requête à *Valentinien*, pour l'empêcher d'accorder ce qu'on lui demandoit. Il lui parloit avec beaucoup de courage, & lui déclaroit que, s'il accordoit aux Payens ce qu'ils lui demandoient, il ne trouveroit plus d'Evêque, quand il viendroit à l'Eglise, ou que, s'il en trouvoit, ce ne seroit que pour lui résister & rejetter ses ofrandes. La chose fut agitée dans le Conseil de *Valentinien*, qui s'en tint à ce que *Gratien* avoit réglé.

Theodose laissa d'abord la liberté aux Payens d'aller dans leurs Temples, & d'y célébrer leurs cérémonies, à l'exception des Sacrifices, qui étoient défendus. Il fit ensuite d'autres Loix pour défendre entiérement le culte des Idoles & les Temples des faux Dieux.

Va-

Valentinien & *Théodose* firent ensemble une Loi sur ce sujet en 391. Elle défend non seulement d'offrir des Sacrifices, mais aussi d'entrer dans les Temples, pour y rendre aucun culte aux Dieux, & d'avoir des Idoles, sous peine de grosses amendes. Une autre Loi du mois de Novembre 392, défend à toutes personnes, de quelque condition qu'elles soient, de rendre aucun culte aux Idoles, en quelque endroit que ce puisse être, même de brûler en secret de l'encens à l'honneur des Dieux Pénates, de consulter les entrailles des bêtes, d'ofrir de l'encens aux Idoles, d'honorer des arbres, de dresser des Autels de gazon, & de faire aucun exercice de la Religion Payenne sous de grosses peines.

Comme malgré toutes ces Loix, il restoit encore des Temples à la campagne, *Arcadius* donna une Loi pour les faire détruire, ordonnant en même tems, que cela se feroit sans tumulte. Comme les Fêtes publiques, les Jeux &c. nécessaires au Public, étoient jointes aux Sacrifices, & considérées comme des actes de Religion, *Honorius* sut les distinguer, & comme purger d'Idolatrie. Il permit

mit de les célébrer suivant l'ancien usage, à condition qu'il n'y auroit aucun sacrifice, ni aucune superstition damnable.

L'Afrique conserva plus long tems qu'aucune autre Province le service des Dieux. *Honorius*, pour l'abolir en ce Pays, comme ailleurs, fut obligé de faire une Loi générale pour toutes les Provinces, par laquelle il défendoit aux Prêtres Payens de faire aucun exercice de Religion, leur ordonnoit de se retirer dans le lieu de leur naissance, les privoit de tous les revenus attribuez aux Temples & à leurs Ministres, depuis que l'exercice de la Religion Payenne étoit défendu.

Malgré toutes ces défenses, il y avoit encore plusieurs personnes, qui étoient Payennes, & qui entroient même dans le Charges. La Loi de *Théodose II.* défend d'admettre les Payens à la milice, ni à aucune Charge. Enfin, le Paganisme étoit si abattu vers l'an 420. que *Théodose* dans deux Loix données en 423. met en doute, s'il y a encore quelcun, qui en fasse profession, & feint même de croire, qu'il n'y en a point. Mais ce n'est qu'une supposition favorable

pour

pour ses Sujets. Il faloit bien qu'il y eut encore des Payens & qu'il le sût, puis qu'il condamne à la proscription & à l'exil ceux qui seroient surpris ofrant des sacrifices aux Démons, quoi-qu'ils méritassent, dit-il, d'être condamnez à mort. Dans une autre Loi il défend aux Chrétiens d'attaquer les Juifs & les Payens, qui vivent en repos, n'excitent aucun trouble, & ne font rien de contraire aux Loix, ni d'attenter à leurs biens.

Enfin, comme il pouvoit encore rester quelques Temples ou Chapelles, *Théodose* ordonne par une derniére Loi, donnée en 426. que, s'il y en a, ils seront tous détruits & convertis en Eglises, étant expiez par le signe de la Croix.

5. C'est une chose bien surprenante & très-digne de remarque, que *Constantin* premier Empereur Chrétien aît commis tant de Crimes, & que *Clovis* le premier Roi de France, qui aît été baptizé, aît été un franc scélérat. Que le Lecteur juge de ce dernier, par ce qu'en dit notre Historien. Sa réputation fut ternie par les cruautez & les injustices qu'il exerça. Il y avoit en deça & au delà du Rhin plusieurs petits Rois

de la Race Royale. *Clovis* voulant s'aproprier leurs Etats s'en défit par des moyens sanguinaires & perfides. Il excita *Chloderic*, fils de *Sigebert* Roi de Cologne, à faire tuer son propre Pére, & après, il le fit massacrer lui-même par des gens, qu'il envoya le trouver, sous un autre prétexte, & se saisit ensuite de la Ville & du Pays de Cologne. Il força *Cararic* & son Fils, qui avoient leurs Etats près de ceux de *Sigebert* de les lui ceder, & les obligea d'entrer dans les Ordres sacrez. Le Fils de *Cararic* ayant imprudemment menacé en général, qu'il se vengeroit de cèt afront, *Clovis* le fit tuér avec son Pére. Il usa de la même perfidie envers *Ragnacaire* Roi de Cambrai. Ayant corrompu des Officiers de ce Prince, qui le lui livrérent avec son Fils, *Clovis* les tua tous deux de sa propre main. Il fit encore assassiner *Renomer* Roi du Mans dans sa propre Ville. [On auroit tort d'imputer tous ces crimes à la Religion Chrétienne dont *Clovis* faisoit profession. Il vaut mieux dire, que ce Prince n'avoit embrassé le Christianisme que par intérêt, de même que *Constantin*. Il vivoit d'ailleurs parmi un

un Peuple Barbare, que la Morale de l'Evangile n'avoit pas encore pû adoucir. Enfin, les Ecclésiastiques de ces tems-là, qui devoient instruire & corriger les Hommes, n'étoient pas meilleurs, que ceux qui étoient soumis à leur conduite. Ils toleroient facilement les plus grands désordres, pourvû qu'on n'oubliât pas de les enrichir. Dans ces siécles barbares, un Homme saint, un Homme canonisé après sa mort, étoit un homme qui avoit donné libéralement ses biens à l'Eglise pendant sa vie. . . . .

1.6. On auroit aussi grand tort de juger de la Religion Chrétienne, par les Maximes & par la conduite des Papes de Rome. *Jesus-Christ* a fortifié & confirmé les Loix de la Nature; mais son prétendu successeur s'est attribué le droit d'en dispenser, quand il l'a jugé à propos. L'Empereur *Henri III.* en fit une cruelle expérience.] Excommunié par le Pape, il fut exposé à toute la cruauté de son propre Fils, qui, non content de l'avoir tourmenté pendant sa vie, crut en vertu de l'excommunication, être en droit de sévir sur son corps après sa mort.

. . . Il

Il avoit été enterré à Liege dans l'Eglise de S. *Lambert*. Son Fils eut la cruauté de le faire déterrer pour le mettre dans un lieu profane, parce que le corps d'un Homme mort excommunié ne devoit pas être mis en terre sainte. On le mit dans un Cercueil de pierre, & on le porta à Spire, où il demeura cinq ans sans sépulture. *Exemple remarquable*, dit notre Historien, *des entreprises funestes, où précipite quelquefois une passion aveugle, colorée de quelque aparence de pieté & de Religion.*

7. Je ne saurois m'empêcher de relever ici une insigne fausseté, qui est échapée, je ne sai comment, à notre Historien. * *Louis XIV.* dit-il, *révoqua en 1685. l'Edit de Nantes pour l'exercice public de la Religion prétenduë Réformée, qu'il abolit dans son Royaume, par l'Edit du 22. Octobre. Il* CHASSA DU ROYAUME *les Prétendus Réformez, qui ne voulurent pas faire abjuration.* Peut-on mentir si impudemment, quand on peut être démenti par des millions de personnes, & par plusieurs Edits & Déclarations de *Louis XIV*? Il est de

Ee no-

* Tom. VI. pag. 38.

negotiation publique, que, loin de chasser ceux qui ne voulurent point faire abjuration, il leur fut défendu de sortir du Royaume sous de très-griéves peines. On mit des gardes sur toutes les frontiéres, pour arrêter ceux qui voudroient sortir, on en prit un très-grand nombre, dont on remplit les prisons & les couvens; & plusieurs furent envoyez aux Galéres. Ce seul trait me persuade, que Mr. De Rive ne sauroit être d'Auteur de cette Histoire; il est homme d'honneur, & il a une réputation à ménager; mais il faut que celui qui a écrit un tel mensonge soit un homme, qui n'a du tout rien à perdre. Je m'explique un peu fortement, mais je laisse à juger à tout Lecteur équitable, si celui contre qui je parle le mérite.

8. Doit-on imputer à l'Auteur ou à l'Imprimeur une faute qui se trouve à la page 59. du Tome VI. On dit que l'an 1688. le Prince Ragotzi, qui étoit renfermé dans le Château de Mongatz, fut obligé de le rendre. Ce ne fut pas ce Prince, mais la Princesse du même nom, Epouse du Comte Tekeli, qui fut obligée de rendre cette importante Pla-

Place; comme cela paroît par la Capitulation, imprimée dans l'*Histoire abrégée de l'Europe* du mois de Mars 1688. pag. 323. Je ne doute pas qu'elle ne se trouve encore ailleurs.

Il y a une autre faute à la pag. 63. où l'on dit que l'Epouse du Roi *Jaques II.* se retira en France *avec ses Enfans*. Elle n'avoit alors qu'un Fils; la Princesse qu'elle eut depuis naquit en France. Ces fautes dans l'Histoire Moderne, sur des faits qui se sont passez de nos jours, peuvent faire soupçonner, qu'il n'y en ait beaucoup dans l'Histoire ancienne. Aussi notre Auteur bronche-t-il bien souvent; mais ce n'est pas à nous à faire l'*Errata* de son livre.

ARTICLE V.

NOUVELLES MAXIMES *sur* l'EDUCATION DES ENFANS. A Amsterdam, chez l'Honoré & Chatelain. 1718. in 8. pagg. 218.

C'EST ici une ingénieuse Satyre, dans laquelle le savant & judicieux Mr. de *Crousaz* (car il me permettra bien de le nommer) en fei-

gnant d'aprouver & de donner pour précepte de l'Education des Enfans la mauvaise maniére, dont on les éléve d'ordinaire, nous aprend comment on les devroit élever. Mais je ne sai s'il n'a pas encore d'autres vûës, & si son intention n'est point de faire sentir tout le ridicule & tout le faux de certaines erreurs populaires, & de certaines opinions fausses, que des Savans ont avancées fort sérieusement, & de corriger plusieurs autres abus, qui ne sont que trop communs. Tout ce petit Ouvrage est divisé en six Chapitres.

I. Le premier concerne les mœurs. L'Auteur suppose un Pére sage, qui veut que son Fils brille un jour dans la Société, qu'il aît plus de part au Gouvernement qu'aucun autre, & qu'il se fasse respecter & servir par ses Concitoyens. Il faut, pour cèt effet, qu'il le forme de bonne heure à l'activité, & à une activité, qui ne se lasse & ne se rebute jamais. Or, si l'on étudie les hommes, en vuë de leur donner des régles conformes à leur nature, & par là plus aisées à pratiquer, on trouvera que les deux principes de leur activité, sur tout lors qu'elle est infatigable, ce sont l'En-

l'*Envie* & la *Malice* ; c'est-à-dire, un fond d'envie & de malice renfermé dans de certaines bornes, & les noms d'*Emulation* & de *Vivacité*, par lesquels on adoucit les dispositions dont on parle, font bien comprendre qu'on ne doit pas les porter à l'excès. On nous donne les moyens de pouvoir inspirer aux Enfans ces loüables dispositions, c'est-à-dire, qu'on nous aprend ce que l'on fait pour cela.

L'argent est de toutes les choses du Monde la plus utile, & par conséquent la plus précieuse ; il ne faut rien négliger pour inspirer à son Elève l'amour de ce precieux metal. Il faut qu'un Maître se saisisse de tout ce qui se présente, pour lui inculquer cette leçon. Parle-t-on, par exemple, d'un mariage ? Deux Partis se présentent ; l'un n'a pas beaucoup de bien, mais en récompense il a ce que de certaines personnes d'esprit, qui se croyent fort au dessus de leur espèce, apellent un grand mérite. L'autre, au contraire, est riche ; mais dans le stile de ces prétendus hommes d'esprit, c'est un véritable sot. Si quelques personnes s'avisoient de décider hardiment,

pour le premier, en présence d'un jeune Eléve, son Précepteur, plus sage que *Mentor*, & levant les yeux au Ciel, ne pourroit assez s'étonner de voir des gens, qui semblent prendre à tache de renoncer au sens commun. Il demanderoit, si on se marie pour un jour ou pour toute sa vie, il donneroit à ce Couple, que le mérite va unir, dix enfans, & à châcun de ces enfans dix autres: après quoi, sa charité le feroit trembler à la pensée, que ces gens d'esprit vont travailler à se voir renaître dans une troupe de gueux.

Mais sur ce pié là, il faudra toujours accumuler pour les autres, sans oser jamais jouir? Si un Eléve se hazardoit à débiter une telle impertinence, son Précepteur devroit le relever avec toute cette loüable impatience, avec laquelle un Théologien zélé relance un Hérétique. *On dira toujours des sottises, quand on parlera, sans savoir ce qu'on dit. Qu'apellez-vous jouir? Est-ce dissiper? On jouit sans doute, de ce qu'on a perdu? Depuis quand êtes-vous assez fou, pour renverser les idées des choses? Jouir véritablement de son bien, c'est le conserver, c'est l'augmenter, c'est*

don-

donner à son imagination le pompeux spectacle de se voir renaître de Génération en Génération, toujours plus riche, par le soin d'accumuler, & le mépris de ce que le Vulgaire appelle jouir. C'est là braver la mort, & se mettre en quelque sorte au dessus de ses atteintes, que de s'assurer un nom, qui d'âge en âge, & jusques à la fin du Monde, sera toujours un objet d'envie aux autres hommes, parce qu'il sera toujours dans l'opulence.

Rien n'est plus propre à affermir un jeune Homme, dans la résolution inébranlable de préférer l'argent à tout, que de lui faire comprendre, que les caractéres les plus respectables ne sauroient sauver du ridicule, un homme qui n'a pas de bien, lors même qu'il ne fait rien, qui mérite de passer pour ridicule. *In pauperem omnia licent.* On se permet tout contre ceux qui ne sont pas riches.

„ Autrefois, *dit notre Auteur dans* „ *la suite*, je n'aurois pas eu du bon „ dans cette dispute : mais depuis „ que des génies raffinez ont creusé „ la nature de la Vertu, & ont heureusement trouvé, qu'elle est fon„ dée sur l'utilité, & qu'elle n'est „ autre chose que l'Art de nous pro-

 „ cu-

„ curer ce qui peut nous faire le plus
„ de plaisir ; depuis que ces habiles
„ gens ont eu la charité de nous com-
„ muniquer leurs vuës & leurs prin-
„ cipes ; que dis-je la charité ? Des
„ maniéres de parler vulgaires, dans
„ lesquelles on retombe dès qu'on
„ ne s'observe pas assez, m'ont four-
„ ni cette expression peu exacte ; je
„ m'en dédis, car il n'est pas juste,
„ puis qu'il n'est pas de mon intérêt,
„ de tourner en ridicule ces habiles
„ gens, & de les mettre en contra-
„ diction avec eux-mêmes. La Cha-
„ rité, que je leur attribuois, est un
„ défaut, dont ils se sont guéris. Ils
„ ne connoissent d'autre motif, que
„ celui de leur intérêt. Mais voici
„ ce que je veux dire. La même su-
„ blimité de génie, qui leur a fait
„ découvrir qu'on ne devoit être
„ touché d'aucun autre motif, que
„ de celui de leur intérêt, leur a fait
„ comprendre, qu'ils avoient à re-
„ douter les préventions, qui aveu-
„ glent les autres hommes, par qui ils
„ alloient être regardez, comme des
„ gens sans humanité, &, par con-
„ séquent, comme des Monstres
„ dans la Societé humaine. Voilà
„ ce qui les a obligez à répandre leurs
„ idées,

„ idées, & à tirer les autres d'un
„ aveuglement, dont eux-mê-
„ mes auroient pu devenir la victi-
„ me."

Notre Auteur en faisant semblant d'aprouver ce Principe, que la vertu est fondée sur l'utilité, en dévelope les fâcheuses conséquences, & en riant, il le refute solidement. Il donne pour les quatre vertus Cardinales, ausquelles il faut former un Enfant, l'*Attachement au bien*, la *Ruse*, le *Courage* & la *Malice*.

2. Le second Chapitre est sur les Instructions. Il n'est pas nécessaire d'être Savant, il sufit de passer pour tel. Pour s'en convaincre, il ne faut que comparer le sort d'un Homme qui passe pour savoir ce qu'il ignore, avec le sort d'un Homme, qui passe pour ignorer ce qu'il sait. Défendez avec zéle d'anciennes Erreurs, sur une matiére, où vous ne voyez goutte, on vous honorera, comme l'apui de l'Etat & de la Religion. Enseignez, au contraire, quelque Vérité Nouvelle, & hazardez-vous à répandre quelque lumiére propre à dissiper de vieilles ténébres: Vos preuves fussent-elles autant de Démonstrations, vous passerez égale-

ment & pour un ignorant, & pour un perturbateur.

Il suit de ce principe, qu'un Précepteur doit surtout faire aprendre le *Latin* à ses Eléves. Un homme, qui ne parle que sa Langue, fut-il le plus sensé du Monde; on ne le mettra jamais qu'au niveau de tous les autres; on le confondra toujours avec le commun; car les Hommes ne savent point admirer ce qu'ils entendent. Mais exprimez-vous en *Latin*; citez de tems en tems quelque Auteur Grec, & cela dans ses propres termes; les plus présomtueux seront obligez de baisser pavillon devant vous, & de reconnoitre votre supériorité. Un homme parle, & je n'entends rien dans ce qu'il dit; c'est donc un prodige d'érudition en comparaison de moi.

Puis qu'il est très-utile de savoir le Latin, ou de passer pour le savoir, il faut en faire aprendre les régles aux Enfans en Latin même; ce qu'il est à propos de remarquer contre les Méthodes Nouvelles; car l'Expérience fait voir que de dix Ecoliers, qui ont fait leurs Classes, il y en a, au moins sept, qui ne savent de Latin que ce qui est renfermé dans les Régles,

qu'ils

qu'ils auront aprises par cœur, & qu'ils ont mille fois repetées. De plus, en s'accoûtumant ainsi à mettre dans leur mémoire ce qu'ils n'entendent point, ils s'accoûtumeront à la *Docilité*, à estimer ce en quoi ils ne voyent goute ; & dès là il ne fera pas à craindre qu'ils deviennent raisonneurs. Ils s'en tiendront à ce qu'ils trouveront établi, sans s'informer pourquoi, & par là ils seront mieux disposez à aprendre la Religion.

La méthode la plus abrégée aussi bien que la plus sûre, pour les en bien persuader, c'est celle de l'autorité. Ne permettez pas qu'un enfant raisonne sur les matiéres de Religion, & de peur qu'il ne lui en prenne envie, ne lui permettez pas de raisonner sur d'autres. Proposez-lui tout d'un air & d'un ton d'Oracle. Rejettez avec une extrême impatience non seulement toute objection, mais aussi toute question, tout désir d'éclaircissement. Quand les Enfans s'avisent d'objecter & de questionner, il faut les rabroüer plus que sur une menterie, & beaucoup plus que sur un jurement. Faites leur sentir que vous tremblez pour leur salut, que toutes ces curiositez sont des sug-

gestions du Diable, qui se transforme en Ange de lumiére, qui aime toujours à inspirer, comme à nos premiers Parens, le désir de la Science, l'envie de gloser sur le sens de la Révélation.

A mesure qu'ils se guériront de cette impertinente fantaisie de raisonner, & que ce feu éteint aura fait place à une soumission sans reserve, on leur témoignera des effusions d'estime: on se répandra en éloges & en largesses. *Voila de jeunes Rejettons, sur lesquels la haute Eglise peut compter*; leur Christianisme sera toujours le pur Christianisme *établi suivant les Loix*. Ils fronderont un jour les Hérétiques, les Fanatiques, les Schismatiques, dont on fera toujours de longues *Kyrielles*, embellies des épithétes les plus flétrissantes, prononcées du ton qui leur convient. Par là leur soumission aveugle ne sera pas une simple soumission stupide & léthargique, uniquement renfermée dans les bornes du silence & de la crédulité. Ce sera un aveuglement actif, impétueux, & d'un zéle à tout renverser, pour parvenir à ses fins. Tout cela n'est point difficile à exécuter. Il ne faut qu'aider un peu la

Na-

Nature. Elle méne là tout droit. Les *Sacheverels* & les *Atterburys* ont ici leur place, & l'Auteur n'auroit pû trouver d'exemples plus propres pour apuyer ses préceptes.

On doit former de bonne heure les Enfans à regarder les Eclaircissemens avec indifférence, les Objections avec mépris, les scrupules avec horreur. On doit faire naître dans ces Jeunes cœurs une sage aversion pour l'Examen, & un saint éloignement pour la Raison. Rien n'est plus facile dans ce premier Age, où à peine commence-t-elle à ramper, que de lui empêcher de prendre l'essor, en le lui faisant craindre, & en lui criant d'un ton épouvanté, *A Terre, à Terre, misérable Raison*. Il faut bien leur faire comprendre, que tout le parti, qu'on en peut tirer, c'est de s'en servir à connoitre, que le meilleur est de ne s'en point servir. *L'Homme, qui fait le meilleur usage de sa Raison, c'est celui qui en raisonnant conclut, qu'il ne faut point raisonner.* Notre Auteur en raillant toujours, fait voir l'absurdité de ces Réformez, qui ne veulent plus permettre l'Examen des Doctrines qu'ils professent, ou, qui ne le permettent, qu'à

condition qu'il sera toujours favorable à leurs opinions.

Le célébre Mr. *Dodwell* vient ici sur les rangs. On lui prête une Démonstration de l'opinion qu'il a avancée, qu'il n'y a que les Ames de ceux qui ont été baptizez, par des Prêtres, qui ont une légitime vocation, qui soient immortelles. La voici. Un Homme, qui s'avise d'examiner ce qui est établi par les Loix Ecclésiastiques, & qui, ensuite de cet Examen, se persuade qu'il y a quelque chose à redire & à corriger dans ces sentimens; un tel Homme sort visiblement de sa sphére & son orgueil franchit les bornes prescrites à l'Esprit humain. Comme donc il a voulu s'élever au dessus de l'Homme, il mérite d'être rangé au dessous; la peine est par là proportionnée à la faute. Son vol audacieux le rend donc digne d'être reduit à la condition des animaux brutes, & de perdre son immortalité, à moins que Dieu, par une espéce de miracle, ne trouve à propos de continuer l'immortalité à ces Ames indignes, pour donner à ses Ministres la douce consolation de voir griller éternellement ceux qui auront porté l'insolence d'une

d'une curiosité téméraire, jusqu'à prétendre voir clair dans leurs obscures décisions.

L'Auteur prouve aussi, à sa maniére, qu'un Précepteur ne peut travailler plus efficacement aux intérêts de son Eléve qu'en le formant à une aveugle dépendance des Ministres de la *Religion établie suivant les Loix*, & qu'en leur inspirant, de bonne heure, pour eux, une soumission & une admiration à toute épreuve. Si l'on voit un Prédicateur qui n'étudie pas, il faut lui aprendre à dire qu'il est juste qu'il se repose, & qu'il jouïsse du travail de sa jeunesse. A quoi bon étudieroit-il? Il sait déja tout ce qui mérite d'être sû. Si un Prédicateur est court & superficiel; il se fait violence, pour s'acomoder à notre foiblesse. S'il est excessivement long; il se tue par zéle, pour nous faire vivre. Si ses Sermons sont remplis de recherches affectées soit dans les choses, soit dans les mots, il se fait tout à tous, afin d'en sauver quelques-uns, & les mets salutaires qu'il présente, il a soin de les envelopper de fleurs. S'il est rampant, grossier, barbare, c'est un Prédicateur Apostolique, qui prêche dans

la simplicité des anciens Tems. S'il est Monotone, il connoit la différence du Théatre d'avec la Chaire, où tout doit se prononcer majestueusement. S'il redit toujours la même chose, & de la même maniére; on ne la sauroit trop savoir; & pourquoi changer quelque chose dans ce qui est une fois bien dit? S'il copie; il est modeste, & ne présume pas de pouvoir mieux faire qu'un autre. S'il tire de sa tête des riens; il veut mériter ses revenus & n'a garde de manger le pain d'oisiveté. Sa séche-resse s'apellera solidité. Des mots vuides de sens seront des profondeurs respectables, s'ils sont barbares; & légéreté de stile, s'ils sont communs. La confusion, un beau désordre; & ainsi de tout le reste. En un mot, il n'y a point de Sermon, qu'il ne faille écouter dans le même esprit qu'un Commentateur lit l'Ouvrage sur lequel il va composer, c'est-à-dire, dans une persuasion à toute épreuve, que tout y sera admirable.

A l'égard des Sciences, qui doivent venir après le Latin & la Religion, il faut se borner à donner de chacune une teinture légére, & super-

perficielle, pour trois raisons. 1. On a plutot fait. 2. Il en coute peu d'être Maître. On se délivre par là des importunes questions, qu'un Disciple un peu avancé fait à tout moment. 3. Dans le Monde, on passe ordinairement pour habile, à mesure que l'on fait moins. Un homme véritablement savant, prend souvent le parti du silence par plusieurs raisons, qu'on trouvera dans l'Auteur. Un ignorant, qui croit savoir quelque chose, ne demeure jamais court; souvent il ne s'entend pas lui-même dans ce qu'il dit, tant mieux. Ses Auditeurs ne l'entendront pas non plus, & c'est ce qui fera leur admiration.

Après cela on ne sera pas surpris, si l'Auteur, quoique grand Mathématicien, déconseille l'étude des Mathématiques. Cette étude rend l'Esprit juste, cela est vrai; mais, de la maniére, dont le Monde est fait & est fait pour long tems, travailler à se rendre l'Esprit juste, c'est se ménager un fond d'ennui, & s'exposer à passer une infinité de mauvais quarts d'heure.

3. Les *Amusemens* font le sujet du Chapitre troisiéme. L'Auteur n'en

n'en recommande qu'un seul, qui est le Jeu. Quand on l'aime, on n'a que faire d'en chercher d'autres. Il tient lieu de tout. Un Homme, qui en a pris la passion, n'a plus besoin de se dissiper tantôt à la chasse, tantôt dans la bonne chére, tantôt à faire l'amour. Son coeur est afranchi par le Jeu d'une infinité de servitudes.

Le Sage, dit-on, se suffit à soi-même; le Joüeur n'en est pas fort éloigné, car peu de chose lui suffit. Avec un cornet & deux dez [le Cornet même est inutile en certains pays] ou avec un petit nombre d'Images grotesques, qui ne coûtent presque rien, il est content & perd de vuë tout le reste. On se dégoute de tous les autres amusemens; mais, plus on joüe, & plus on veut joüer. On vivroit bien heureusement sur la Terre, si tous les Hommes avoient pour cette occupation le foible qu'elle mérite. Mais, du train que vont les choses, l'Auteur espére, qu'on n'aura pas long tems à faire des voeux là-dessus, & que la passion du Jeu s'emparera bientôt de tout le Genre Humain au point qu'il le faut, pour ramener l'Age d'or sur la Terre.

Le Jeu donne entrée chez les Grands, autant que la Naissance, & tout autrement, que ne feroient l'*Esprit* & la *Vertu*, car ils croyent avoir assez de l'un, &, pour l'autre, le plus souvent, ils ne s'en soucient guéres. Un Homme sans principe, sans Religion, sans honneur, est parfaitement bien reçu chez des gens même, qui ont des principes, de la Religion, de l'honneur. Pourvu qu'il joüe, il sert à leurs plaisirs, il se prête à leur foible; il ne les gêne point. Un parfaitement honnête homme leur péseroit quelquefois. Ils le trouveroient trop raisonnable. Le Jeu aprend mieux, que ne pourroient faire toutes les leçons imaginables, de quelle nature doivent être nos empressemens pour les autres Hommes, jusques où il est permis de les aimer, & quelles bornes il faut mettre aux engagemens, qui nous lient avec eux.

4. Le Chapitre quatrième traite des *Voyages*. Le but en est de faire passer un Enfant de Famille de l'état de dépendance à celui de Liberté. C'est le seau de son Emancipation, & du droit où on le met de vivre à sa fantaisie. Il faut donc faire voyager un jeu-

jeune Homme. Dans cette vuë on doit lui remettre force argent & force Lettres de change. C'est un moyen abrégé de lui aprendre, que désormais il n'y a rien qu'il ne se puisse permettre; puis qu'il n'y a rien, dont l'argent ne vienne à bout. On verra les autres leçons dans le livre même.

5. Le cinquième Chapitre est destiné aux Avis, que notre Auteur juge à propos de donner aux Péres. En voici un exemple. Les Précepteurs ne sont pas d'ordinaire des personnes de qualité. Il leur arrivera rarement de faire comprendre à leur Eléve, que les avantages de la Naissance sont les premiers de tous, & qu'il n'y a point de mérite, qui égale celui de la qualité; car on ne se resout pas aisément à parler contre soi-même. Mais un Pére vigilant saura bien supléer à ce défaut, & faire sentir à ses Enfans à quel prix il met leur naissance, par ses maniéres avec leur Précepteur, & par les égards qu'il exigera de lui pour ses Disciples même. Sa Chambre, sa place à table, le silence, qu'il sera obligé d'y garder, & mille circonstances semblables seront tout autant d'avertissemens, que l'Esprit, le

Sa-

Savoir, & les bonnes Mœurs ne sont presque rien sans la qualité.

6. Les Avis aux Précepteurs sont renfermez dans le sixiéme & dernier Chapitre, qui est fort court. On dit, d'ordinaire que le premier soin d'un Précepteur est d'étudier l'humeur de son Eléve; mais Mr. *de Crousaz* soutient, qu'il faut plutot étudier l'humeur du Pére & de la Mére, car c'est d'eux que son sort dépend.

Il faut, qu'un Précepteur paroisse toujours content de son Eléve. Un Pére en remettant ses Enfans entre ses mains, lui confie des Matériaux, qu'il regarde comme son Ouvrage: ce sont donc d'excellens sujets, & si le Précepteur ne réussit pas, c'est sa faute. Dites donc toujours, que vous avez réussi: paroissez toujours satisfait: louez toujours les Enfans; les Eloges retombent sur les Péres, & l'encens est toujours de saison. Surtout, gardez-vous bien de condamner dans votre Eléve des défauts, qui lui sont communs avec son Pére, & ne faites que badiner sur les fautes où son Pére tomboit, lors qu'il étoit encore enfant. Il vous sera assez facile de les deviner, car les Hommes ne se corrigent gué-

res.

nes. Ils sont toujours jaloux d'une liberté, dont ils ne font aucun usage, & qu'ils asservissent à leurs passions; &, à quelques circonstances prés, on les voit à cinquante ans tels qu'ils étoient à dix.

Ne soyez pas assez Visionnaire, pour prétendre faire de votre Elève un Philosophe, suivant les idées de quelque grave Auteur Ancien, ou de quelque subtil Moderne. Formez-le à la vertu, suivant les modes du Pays. Vous vous trouvez dans un lieu où c'est un mérite de savoir bien boire; que bien boire soit un mérite pour vous & pour votre Elève.

Ne vous avisez jamais de briller en protégeant de nouveaux sentimens, ni même en les défendant par forme de conversation, & comme des Paradoxes, que vous condamnez vous-même dans le fond de votre cœur. Peu de gens prennent plaisir à cette sorte de Jeu, & il n'y a aucun Auteur, qui ne s'en soit mal trouvé. Laissez les Hommes tels qu'ils sont. La Vérité saura bien faire son chemin, sans votre secours, & l'Erreur tombera assez, sans que vous vous en mêliez. Ainsi ne vous faites des affaires avec

qui que ce soit, ni pour le Vrai, ni pour le Faux. Tenez-vous en à l'*Utile*. Tenez-vous à ce qui est établi par l'usage, sauf à changer avec la mode.

ARTICLE VI.

La GEOMETRIE *des* LIGNES *& des* SURFACES RECTILIGNES & CIRCULAIRES: *Par* J. P. DE CROUSAZ, *Professeur en Philosophie & en Mathématiques dans l'Académie de Lausanne:* A Amsterdam, chez la Veuve Paul Marret. 1718. *in 12.* Tome Premier, qui comprend la Géométrie, pagg. 441. Tome II. qui contient toutes les Figures & les Indices.

IL y a longtems qu'on a trouvé à redire à la Méthode qu'*Euclide* a suivie dans ses Elémens. On en a ramassées les principales fautes, qu'on prétend qu'il a faites, dans le Chapitre IX. de la IV. Partie de l'*Art de penser*. C'est ce qui a donné lieu à un grand nombre de Nouveaux Elémens de Géométrie, que divers Au-

Auteurs ont publiez. Cependant, ou je suis fort trompé, ou *Euclide* prévaut encore dans les Ecoles, & quand on viendroit à bout de le bannir absolument, on peut prédire, sans prétendre à la qualité de Prophéte, qu'il sera toujours considéré comme la Bible des Géométres; qu'on citera toujours ses Propositions dans l'ordre qu'elles ont dans ses Elémens, & qu'il n'y aura jamais aucun Géométre, qui prenne sa place à cet égard *. Les Anglois, chez lesquels les Mathématiques fleurissent; & qui les ont poussées si loin, sont fort attachez à *Euclide*; aussi est-il vrai qu'il est facile de répondre à la plupart des Objections qu'on fait contre lui; & s'il y en a d'autres ausquelles on ne peut pas répondre, elles roulent sur des choses, qui sont si peu importantes, que ce n'étoit pas la peine de chicaner un si grand Homme, pour si peu de chose.

On lui reproche, par exemple de n'avoir

* Mr. *de Crousaz* a mis une Table à la fin de son Livre, où il marque à quelles Propositions de sa Géométrie répondent les Propositions d'*Euclide*.

n'avoir pas suivi un ordre naturel, en commençant par les choses les plus simples, & passant de là aux plus composées. Il devoit, dit-on, commencer par les Proportions; passer de là aux Lignes, traiter ensuite des Lignes perpendiculaires & parallèles, après des Angles, des Triangles, & ainsi de suite. L'Auteur des *Nouveaux Elémens de Géométrie*, qu'on apelle de *Port-Royal*, a suivi cette derniére méthode. Mais elle est toute propre à dégouter ceux qui commencent, parce que la matiére des Proportions est plus difficile que celles qui suivent. Aussi Mr. de *Crousaz*, qui nous donne une nouvelle Géométrie, n'a-t-il eu garde de suivre cette nouvelle Méthode. *En commençant*, dit-il judicieusement dans sa Préface, *en commençant par les idées les plus vagues, on rebute* ceux qui commencent, *plutot que de les attirer; il leur semble qu'ils ne saisissent rien, & ils ont besoin de toute leur confiance en celui qui les enseigne, pour ne s'imaginer pas qu'on les proméne dans le Pays des ombres & qu'on ne les repait que de vent.* D'ailleurs, comme on ne fait usage de la Doctrine des Pro-

portions, qu'après qu'on a parlé des Lignes, des Angles, des Figures, *il se passe du tems, avant qu'ils soient parvenus à en voir l'usage; de sorte que des idées si nouvelles & si vagues se trouvent presque toujours, au moins, à demi effacées dans l'esprit des jeunes gens au moment qu'ils en ont besoin. Il faut donc y revenir, il faut les retracer; voila du tems perdu, & une méthode, qui l'allonge, ce qui engage à des redites ennuyeuses.*

J'ajouterai au sujet des *Nouveaux Elémens de Géométrie* de Port-Royal, que le dessein de suivre un ordre naturel, a fait que l'Auteur a donné quelquefois pour Axiomes des propositions, qui ne sont rien moins qu'évidentes par elles-mêmes; & que, quoi que son Livre, ne contienne presque rien d'essentiel que ce qui se trouve dans les six premiers Livres d'*Euclide*, il est beaucoup plus long; parce qu'il a fallu trouver une longue enfilade de Propositions, pour éviter la Démonstration par l'impossible & pour suivre l'ordre naturel.

Mr. de *Crousaz* a mêlé la *Géométrie Pratique* avec la *Théorétique*. Il lui

lui a semblé, qu'il valoit mieux déduire immédiatement chacune de ses opérations des Principes d'où elles naissent, dans l'endroit même où l'on vient d'établir ces Principes; que de ramasser toutes ces pratiques ensemble, en les séparant de leurs Principes. Par ce moyen la Pratique se lie plus aisément avec la Théorie. La Mémoire se charge mieux des Régles, quand elle les aprend par intervalles, à mesure qu'on lui en découvre les fondemens, que quand on les lui donne tout de suite. Les deux méthodes ont leurs bons & leurs mauvais côtez, leurs commoditez & leurs inconvéniens. Il y a des Géométres, qui ne peuvent souffrir ce mélange. Aussi Mr. de *Gravesande* permet-il, qu'on lise la Théorie avant que d'en venir à la Pratique, & dans ce dessein il a mis dans son Livre des marques, pour distinguer ces deux choses.

Il a tiré autant qu'il a pû ses Démonstrations de leurs principes les plus simples; cela fait, à mon avis, qu'il y en a quelques-unes d'abstraites, moins à la portée des Etudians, que celles qui sont dans *Euclide*; il se [illegible] souvent de la métho-

de transporter une figure sur l'autre ; ce qui paroit à quelques Géométres trop méchanique. *Euclide* s'est servi très-rarement de cette méthode.

On ne sauroit disconvenir qu'il n'y aît dans la Géométrie de notre Auteur des Démonstrations beaucoup plus courtes & en même tems plus claires que celles d'*Euclide*. On peut comparer, par exemple, la XXXV. Proposition du Livre III. d'*Euclide* avec l'Article CCXXXI. du Liv. V. de la Géométrie de Mr. *de Crousaz*. On verra que cette derniére est beaucoup plus simple & plus éclairé. Mais en récompense il y en a dans *Euclide* de plus courtes que dans Mr. *de Crousaz*. Cela paroit par la Démonstration, qu'*Euclide* donne de la Proposition VII. du Livre VI. comparée avec celle que nous en fournit Mr. *de Crousaz* dans l'Article LXV. de son Liv. V. On trouvera que la premiére est beaucoup plus courte & plus claire que l'autre. Notre Savant Géométre, qui les donne toutes deux, préfére pourtant la sienne à celle d'*Euclide*, parce qu'elle se tire du principe général dont il se sert constamment,

ment, pour établir les Proportions des Lignes.

Il divise sa Géométrie en six Livres. Le premier traite des Lignes & des Angles. Le 2. des Triangles. Le 3. des Quadrilatéres. Le 4. des Cercles, & des Arcs. Le 5. des Raports & des Proportions des Figures. Le 6. des Figures inscrites & circonscrites. Il y a deux Additions à ce sixiéme Livre. L'Auteur a mis à la fin des Régles Arithmétiques du Toisé, où il donne la *Régle de la Dixme* ou *des Fractions décimales*.

Il ne s'arrête pas tant aux véritez *Elémentaires*; qu'il ne pousse quelquefois ses recherches beaucoup plus loin. Mais il a marqué ces endroits de Guillemets, afin que ceux qui commencent puissent les omettre. Par exemple, dans le Livre IV, il employe quelques pages pour expliquer comment il se peut faire, que l'Angle mixte, que fait la Tangente d'un Cercle avec la Circonference, soit plus petit que tout Angle rectiligne assignable, & que cependant cet Angle mixte ne laisse pas de décroître à l'infini, à mesure qu'on décrit des Cercles plus grands qui pas-

 sent

fent par le point de l'attouchement. [Ce sont là des Mystéres de la Géométrie aussi incomprehensibles que ceux de la Religion, que les Profanes rejettent pourtant pour cétte seule raison.]

Nôtre Auteur va nous donner une nouvelle Edition de sa Logique, où le stile sera corrigé, & où il y aura un grand nombre d'Additions. Il nous prépare aussi un Commentaire sur l'Analyse des infiniment petits. Il a dessein de rendre l'Algébre & le Nouveau Calcul de plain pié.

Je finirai cèt Article par deux petites Remarques, que je suis sûr que Mr. *de Crousaz* ne desaprouvera point, & qui ne diminuent en rien le prix de sa Géométrie. A la page 8. il nous aprend que par un Demi-Cercle non seulement on mesure un Angle sur le papier, mais encore d'autres Angles; cependant ce n'est qu'à la page 14. qu'il définit ce que c'est qu'un Angle. Si nôtre savant Auteur n'a pas eu quelque raison, que je ne sai pas, d'en user ainsi, c'est un petit renversement d'ordre, qui n'est pas de grande importance.

La seconde Remarque concerne

la Définition qu'il donne de la Proportion Arithmétique à la pag. 242. *Quand*, dit-il, *l'excès dont la première quantité passe la seconde, est le même que l'excès dont la troisième passe la quatrième, ces quantitez sont en proportion Arithmétique*. A moins que l'Auteur ne prenne le mot d'*excès* dans un sens différent de sa signification ordinaire, il semble que cette Définition ne convienne qu'à la Proportion Arithmétique dont les Antécédens sont plus grands que les Conséquens. Il semble qu'on léveroit cette équivoque, si, au lieu du mot d'*excès* on se servoit du mot de *différence*; alors la Définition conviendroit à toutes les Proportions Arithmétiques. *Quatre grandeurs sont en Proportion Arithmétique, quand la différence de la premiére à la seconde est la même que celle de la troisiéme à la quatriéme.* Mais cela ne mérite nulle attention dans un Livre dans lequel l'Auteur a su ramasser tant de choses utiles.

ARTICLE VII.

EXAMEN *du* TRAITE' *de la* LIBERTE' DE PENSER. *Ecrit à Mr.* D.. LIG.*** *par* M. D. CR.*****. A Amſterdam, chez l'Honoré & Chatelain. 1718. in 8. pagg. 202.

C'EST encore ici un Livre de Mr. de *Crouſaz*. Il eſt écrit en forme de Lettre adreſſée à Mr. *Du Lignon* Gentilhomme François Réfugié. Il nous dit dans ſon Avertiſſement que le *Traité de la Liberté de penſer* a allarmé bien des gens, qui font conſiſter leur Religion à dominer, & celle des autres à ſe ſoumettre. S'il n'avoit fait d'autre mal, on prendroit patience; les perſonnes de ce caractére ne méritent pas d'être ménagées. Mais l'Auteur y a répandu une infinité de choſes qui ont ſcandaliſé les perſonnes raiſonnables, dont les idées ſur la Religion ſont juſtes; qui eſtiment & aiment cette Religion, comme elle le mérite; de ſorte que Mr. *** a trouvé le ſecret de déplairre à tous ceux

ceux qui ne sont pas Partisans des Athées & des Deïstes.

Mr. *de Crousaz* reduit à deux Chefs les matiéres, qui composent ce Livre. 1. L'Auteur y prouve, qu'on ne doit rien croire sans examen, & il semble que le Livre n'est écrit que dans cette vuë. S'il s'en étoit tenu là, on devroit, du moins, lui tenir compte de sa bonne intention, quoi que divers Auteurs ayent déja mis ce sujet dans un beaucoup plus grand jour. 2. Mais on ne peut s'empêcher de soupçonner l'Auteur d'avoir eu une autre vuë, que celle qu'il déclare d'abord. Voici ce qui résulte de ses raisonnemens. On ne doit rien croire sans Examen: L'Examen ne sauroit rien nous aprendre surement; donc il ne faut rien croire; &, si on raisonne, ce doit être simplement pour s'amuser. On voit assez les funestes conséquences, qui naissent de ces principes. Elles ne vont pas moins qu'à bouleverser la Societé, & à faire du Genre Humain le plus afreux Chaos. On ne peut s'assurer si la Vertu & le Vice sont quelque chose de réel, ou ne sont pas de vains noms; si tout est permis, ou, s'il y a quelque chose d'injuste.

Mr. *de Crousaz* a donc cru avec raison, qu'il ne sauroit mieux employer quelques heures de son loisir, qu'à refuter des principes si pernicieux, dans un tems où les jeunes gens & d'autres qui ne sont pas jeunes ont un très-grand penchant à admettre les plus étranges paradoxes, pourvu qu'ils favorisent leur libertinage. Notre Auteur suit son Adversaire pié-à-pié. Il prend soin d'observer ce qu'il y a de bon dans le Livre, qu'il examine, & de refuter ce qu'il y a de mauvais, en en raportant toujours les propres paroles. Comme Mr. ** n'a point observé d'ordre dans son Livre, Mr. *de Crousaz* n'en a pu avoir d'autre que celui de le suivre. Nous nous contenterons d'en raporter quelques Remarques.

1. C'est un étrange Paradoxe, que celui qu'avance l'Auteur de la Liberté de penser, sur l'Ecriture Sainte. Il prétend, que c'est un Livre dicté avec un art si divin, qu'il renferme un précis de toutes les connoissances, une *Encyclopedie*, pour l'intelligence de laquelle, il faut tout favoir; & cela pour avoir droit d'en conclure, que l'Ecriture sainte est in-

inintelligible, & que c'est en vain qu'on y cherche les véritez qu'on doit croire pour le salut. Il n'est pas difficile à Mr. *de Crousaz* de refuter cette pensée.

Le dessein de Dieu dans l'Ecriture a été de prévenir l'abus, que les Hommes font de leur Raison, par le moyen des maximes, qu'il nous y a données, & qui doivent être la régle de notre foi & de notre conduite. Dieu, sur tout, pour garentir les simples, les gens du Commun, qui, par l'état de leurs affaires & les bornes de leur génie, n'ont ni le tems, ni les forces de faire des progrès en raisonnant; Dieu, dis-je, pour les garentir des illusions, où pourroient les jetter les Sophistes ou les Visionnaires, a trouvé à propos de déclarer en peu de mots & d'une maniére admirablement proportionnée à leur portée, les véritez, dont la connoissance leur est le plus nécessaire, & qui doivent servir de régle à leurs moeurs & de fondement à leurs espérances. Telles sont ces véritez; l'Univers a pour Auteur une Intelligence suprême digne de toutes nos adorations: Dieu prend soin des Hommes par sa

Providence, il veut qu'ils réglent leur conduite sur de certaines Loix, dont il punira le mépris & récompensera l'observation. Il faudroit être bien stupide, pour ne pas découvrir ces véritez dans l'Ecriture.

Il est vrai que l'étude des Sciences humaines peut beaucoup servir à faire des progrès dans l'intelligence de l'Ecriture, mais elle n'est point nécessaire pour y découvrir les véritez essentielles. Ce que Mr. ** avance, qu'il faut avoir étudié la Loi naturelle pour entendre la Morale de l'Ecriture sainte, est si faux, & si contraire à l'expérience, qu'il n'a pas besoin d'être refuté. On peut lire les Réflexions de Mr. *de Crousaz*, sur cèt Article.

2. Pour établir la nécessité de la Liberté de penser, on donne une longue liste d'un grand nombre d'erreurs, où les hommes sont tombez faute d'user de cette liberté. On se trompe, on n'est tombé dans la plûpart de ces erreurs, que pour avoir voulu trop raisonner. Si les premiers Hommes s'en étoient tenus à un petit nombre de véritez, que Dieu leur avoit aprises, & qu'ils n'eussent rien voulu savoir au delà,

peut-

peut-être leurs connoissances auroient-elles été renfermées dans des bornes bien étroites; mais elles auroient été pures & sans mélange d'erreur; & si leurs enfans avoient suivi les mêmes Maximes de génération en génération, nous saurions peu, nous ignorerions bien des choses, mais nous ne nous tromperions sur aucune. On en peut dire de même à plus juste titre des premiers Chrétiens.

3. Mr. * * fait une liste afreuse des différens sentimens des Hommes, & surtout des Théologiens de tous les peuples, & de tous les tems sur les matiéres de Religion; & pour la grossir, il y fait entrer diverses opinions sur des questions de néant; pour en conclurre qu'il est impossible de se tirer de cèt embarras. Mr. *de Grousaz* nous aprend, comment on peut se tirer de toutes ces difficultez. Il montre la méthode d'examiner raisonnablement, & il fait surtout observer, que pour vivre tranquille dans une Societé Religieuse, il n'est pas nécessaire d'être parfaitement éclairci sur toutes les questions, que ceux qui la composent peuvent se mettre en tête d'agi-

ter. Il montre encore comment on peut parer aux inconvéniens de l'Examen, & fait voir, que la liberté de penser bien entenduë est le moyen le plus propre de prévenir tous ces inconvéniens.

Il arrive plus souvent qu'on ne pense, que des Savans, qui paroissent fort opposez dans leurs opinions, ne différent pourtant, que dans la maniére de s'exprimer. Mr. *de Crousaz* le fait voir par l'exemple même, que son Auteur aporte pour établir cette différence; c'est la maniére dont les Archevêques de *Cantorberi & de † *Dublin* se sont exprimez sur la connoissance, que nous avons des perfections divines.

4. L'Auteur du *Traité de la Liberté de penser* employe plusieurs raisons, pour montrer, qu'on ne peut faire aucun fonds sur l'Ecriture sainte, telle que nous l'avons aujourd'hui. L'une de ces raisons est cette prodigieuse quantité de diverses leçons, que Mr. *Mill* a ramassées avec un soin, qui va jusques au moindre scrupule. Mais plusieurs personnes ont déja répondu à cette ob-

* Mr. *Tillotson*. † Mr. *King*.

objection. Loin que ce ramas de diverses leçons rende le Texte sacré incertain, il sert au contraire à faire voir, qu'il est un fondement solide de notre foi ; parce que le plus grand nombre de ces diverses leçons ne roule que sur des vetilles ; & que l'Exemplaire le plus corrompu est tel, qu'on y trouvera suffisamment toutes les véritez essentielles clairement énoncées.

On fait encore beaucoup de bruit de ce que le Canon des Ecritures n'a pas été dressé du tems des Apôtres. Cela suppose, que notre foi seroit fort en danger, si nous n'avions pas les 27. Livres, qui composent le N. Testament. Mais cette supposition est fausse. Ce ne sont pas les Livres, ce ne sont pas les versets & les mots, qui fondent notre Foi ; ce sont les choses, que ces Livres nous aprennent, & on seroit Chrétien, quand même on ne sauroit que ce qu'un des Evangélistes nous a laissé par écrit.

5. Mr. * * se fait un grand honneur, en relevant la Morale d'*Epicure* sur celle de l'Ecriture sainte, & cela, sous prétexte, qu'il nous dépeint si bien l'Amitié, cette *admira-*

rable vertu, à la pratique de laquelle nous ne nous trouvons cependant engagez par aucune Loi de notre sainte Religion. On cite sur cela l'Evêque *Taylor*, qui observe, que le terme d'*Amitié*, dans le sens qu'on le prend ordinairement, ne se trouve seulement pas dans le N. Testament, & que notre Religion ne nous prescrit rien touchant cette vertu. Rien au Monde n'est plus faux; on doit dire au contraire, *la Loi de l'Evangile est la Loi de la plus parfaite Amitié.* Que l'on forme son cœur sur ses préceptes, & l'Amitié la plus intime, que les Philosophes bornoient à deux ou trois personnes, s'étendra à des milliers. Les premiers Chrétiens, qui observoient plus exactement cette Loi *n'étoient qu'un cœur & qu'une Ame.* S. *Jean* veut, qu'on aime ses Fréres, jusques à être prêt à mettre sa vie pour eux. Qu'importe, que le nom d'amitié ne se trouve pas dans l'Ecriture, si la chose même s'y trouve; & si on y trouve des termes synonymes? *Jesus-Christ* apelle ses Disciples ses Amis, il y est parlé d'aimer, d'amour fraternel, de dilection.

J'ajouterai à ces judicieuses re-

marques, que, si par l'Amitié on entend cette Union parfaitement libre & volontaire, qui se forme entre deux ou plusieurs personnes, l'Amitié n'est pas proprement une vertu, quoi que les devoirs qui en résultent soient des devoirs nécessaires, que la Raison & la Religion prescrivent. Il ne faut pas donc être surpris, que l'Ecriture ne parle point de l'Amitié prise en ce sens. Si c'étoit une vertu, nous serions obligez de la pratiquer. Ce ne seroit donc plus une union libre & volontaire.]

Mr. *de Crousaz* parcourt tous ces prétendus Heros de l'Antiquité, dont son Adversaire fait l'Eloge, & il examine au poids de l'Equité leurs bonnes & leurs mauvaises qualitez. Il fait voir en particulier, que l'Auteur qu'il refute calomnie le Sage *Salomon*, en l'accusant d'avoir cru que le Monde est éternel & de n'avoir reconnu aucun Créateur. Il est vrai que le Livre de l'Ecclésiaste a été une pierre d'achopement pour bien des personnes; mais on fait voir ici par ce Livre même, que *Salomon* a constamment cru la Création de l'Univers, une vie avenir, des pei-

peines & des récompenses dans une autre vie. On montre aussi, que chaque mot de l'Ecriture est une preuve de l'Immortalité de l'Ame, puis que chaque mot fait partie d'une Révélation, qui établit une Religion. On trouvera ici cette preuve dans toute son étenduë.

- 6. L'Auteur de la Liberté de penser, en veut partout aux Ecclésiastiques. Il les décrie le plus qu'il peut, persuadé que le mépris pour les Ecclésiastiques tombera sur la Religion. Mr. *de Crousaz* ne desavouë pas les défauts des Gens d'Eglise. Mais, ajoute-t-il, il s'en faut beaucoup que tous les Ecclésiastiques ne ressemblent aux *Sacheverels* & aux *Atterburys*. On en trouve, & en bon nombre, qui sont infiniment éloignez des extravagances de l'un & de la brutalité de l'autre. On en trouve, dont les moeurs tout aimables portent le caractére de la Doctrine, dont ils publient la Divinité. Par le moyen de ces Hommes choisis & de ces Vaisseaux d'Elite, d'un côté, & d'un autre encore plus, par la simplicité & la clarté avec laquelle la Parole de Dieu nous présente tout ce qu'il est essen-

essentiel de savoir & de suivre, la promesse de *Jesus-Christ* s'accomplit, son Eglise subsiste & se soûtient. [Quoi que la corruption se soit glissée dans tous les Etats & dans tous les Ordres; il est pourtant vrai, qu'on trouvera plus d'Ecclésiastiques exemts de grands vices fort communs, & ayant de la pieté & de la Vertu, qu'on n'en trouvera dans quelque autre genre de vie que les Hommes ayent embrassé. Mais n'y ayant personne qui soit si en vuë qu'eux, & le sentiment où l'on est avec raison, qu'on devroit trouver chez eux plus de vertu qu'ailleurs; sont cause qu'on fait beaucoup plus d'attention aux fautes qu'ils commettent, qu'on n'en fait aux fautes des autres Hommes.]

ARTICLE VIII.

FRANCISCI FABRICII יסוד עולם CHRISTUS *unicum ac perpetuum* FUNDAMENTUM *Ecclesiæ XIV.* DISSERTATIONIBUS PHILOLOGICO-THEOLOGICIS *demonstratus.* C'est-à-dire, *Christ établi le fondement uni-*

unique, & perpétuel de l'Eglise dans quatorze Dissertations Philologico-Théologiques. Par Mr. Fabricius. A Leide, chez Samuel Luchtmans 1717. in 4. pagg. 658. sans y comprendre la Dédicace, la Préface, & les Indices.

MR. FABRICIUS est chargé de deux Emplois très-pénibles, dont il s'aquitte avec beaucoup d'exactitude & de succès. Il est Professeur en Théologie dans l'Université, & Pasteur de l'Eglise Flamande de Leide. Il a outre cela beaucoup d'affaires particuliéres, il a un très-grand nombre de Rélations, beaucoup de Parens & d'Amis; il est obligé de recevoir un nombre presque infini de visites. Affable à tout le Monde, chacun se fait un plaisir de le voir, & on ne pense pas toujours, si on le détourne de ses affaires. Malgré toutes ces occupations & ces distractions, il a encore trouvé du tems, pour composer le gros volume, dont on vient de lire le Titre. C'étoit d'abord des Disputes qu'il a fait soutenir à ses Ecoliers; mais il les a corrigées, changées, augmentées & perfectionnées.

Il ne se pique pas de dire toujours des choses nouvelles, comme il en avertit dans sa Préface, & cela n'est guéres possible, en matiére de Théologie; mais, du moins, ne fait-il pas comme quelques uns, qui donnent pour nouveau, ce qui a été dit long tems auparavant; mais ce qui lui apartient c'est son stile, le ramas judicieux, qu'il a fait des matiéres, l'ordre qu'il leur a donné & la clarté; & en cela, il semble, qu'il n'a rien laissé à désirer à ses Lecteurs.

Le but qu'il s'est proposé, comme il paroit par le Titre de son Livre, est de faire voir que *Jesus-Christ* a été & sera toujours le fondement de l'Eglise, celui que les Fidelles de tous les tems, de toutes les Oeconomies ont regardé comme leur Sauveur, celui-là seul par le mérite duquel ils ont espéré le salut. Dans ce dessein, il ne croit pas qu'on doive le blâmer, s'il trouve peut-être *Jesus-Christ* en plus d'endroits de l'Ecriture, qu'il n'est effectivement. Il a cru qu'il valoit mieux trouver le Messie en quelques endroits où il n'étoit pas, que de ne le point apercevoir dans des endroits, où il est effectivement. Voici

à peu près le Plan, qu'il nous donne lui-même de son Ouvrage.

Il commence par la Harangue qu'il fit lors qu'il fut reçu Professeur en Théologie, dans laquelle il entreprit de faire voir, que Christ est l'unique, & perpétuel fondement de l'Eglise.

1. Dans sa première Dissertation, il explique les Paroles de S. Paul, *I. Corinthiens. III.* 11. *Nul ne peut poser un autre Fondement, que celui qui est posé, qui est Jesus-Christ*. Il examine en Critique toutes les paroles du Texte. Il en fait voir le sens & l'energie; il montre le but, & l'intention de l'Apotre. Il n'oublie pas de raporter les opinions des Savans, qu'il aprouve ou qu'il refute, selon qu'elles lui paroissent dignes d'être reçuës ou rejettées. Il suit cette même méthode dans toutes les Dissertations suivantes.

2. Mais parce que *Jésus* ne pouvoit être le fondement de l'Eglise, s'il n'étoit une personne Divine & éternelle destinée à cet important Emploi avant la fondation du Monde, Mr. *Fabricius* explique dans sa seconde Dissertation comment *Jesus* l'a possédé dès le commencement de

de sa voye, & l'a oint avant les siécles. Le sujet en est le célébre passage des *Proverbes*. VIII. 22, 23. *L'Eternel m'a possedée dès le commencement de sa voye.*

3. Dans la troisiéme Dissertation, notre Savant Auteur en vient à la promesse faite à *Adam* de la *semence de la Femme*, & qu'on a accoutumé d'apeller *le premier Evangile*. Il montre dans les Dissertations suivantes, que tous les Patriarches, qui ont vécu avant le Déluge ont mis leur confiance dans cette semence benite de la Femme. *Adam* en apellant sa femme *Eve*. *Genese*. III. 20.

4. C'est le sujet de la quatriéme Dissertation; où Mr. *Fabricius* s'occupe à prouver qu'*Adam* donna ce nom à sa Femme, non parce qu'elle devoit être la Mére de tous les Hommes, mais parce qu'elle seroit la Mére de tous les Fidèles. *Adam* ayant reçu avec foi la promesse du Messie, fait confession de sa foi à salut par le nom qu'il imposa à sa femme, & accomplit ainsi ce que dit S. *Paul*, que *de cœur on croit à justice & de bouche on fait confession à salut.*

5. *Eve* donna à son fruit un té-
moi-

moignage de sa Foi, lors qu'ayant mis son fils premier né au Monde, elle l'apella *Cain* & dit, non, *j'ai aquis un Homme de par l'Eternel*, comme traduisent plusieurs Interprêtes; mais *j'ai aquis un Homme l'Eternel*. Ce n'est pas qu'*Eve* crut que *Cain* fut lui-même le Messie; mais elle voulut en donnant le nom de *Cain* à son Fils, faire une confession de sa Foi au Messie, que Dieu lui avoit promis.

6. Dans la 6. Dissertation il est parlé des Sacrifices d'*Abel*, & de *Cain*, par lesquels il paroit, qu'ils avoient compris le sens de la Promesse faite à *Adam* & à *Eve*. Mr. *Fabricius* examine en même tems l'origine des Sacrifices. Il soutient que c'est Dieu qui en est l'Auteur, & répond aux raisons de ceux qui leur donnent une autre origine.

7. Dans la septième Dissertation, il traite de l'excellence du Sacrifice d'*Abel*, par dessus celui de *Cain*, à cause de la Foi du premier. Le sujet en est tiré de l'Epître aux *Hébreux* XI. 4.

8. Il explique dans la huitième le verset 25. du *Chapitre IV*. de la *Genèse*, & il y trouve un nouveau témoi-

moignage de sa Foi d'*Adam* & d'*Eve*, dans le nom de *Seth*, qu'ils donnérent au premier Fils, qu'ils eurent après la mort d'*Abel*.

9. La foi d'*Enoch* & le fruit de la foi, qui est le salut de l'Ame, parurent par son enlévement dans le Ciel. C'est le sujet de la neuviême Dissertation, qui est sur *Genése* V. 22-24.

10. *Lamech* témoigna sa foi, par le nom de *Noé* qu'il donna à son Fils; il en est parlé dans la dixiême Dissertation, qui a pour sujet le verset 29. du V. de la *Genése*, & les versets 8. & 9. du sixiême. Enfin il est parlé de la Foi de *Noé* dans les 4. derniéres Dissertations, qui sont, la 11. sur *Genése VI.* 3. La 12. *sur Genése VI.* 5-13. La 13. sur *Genése* VI. 14-22. & la 14. sur *Hébreux* XI. 7. Mr. *Fabricius* a ramassé un nombre infini de choses dans ses Dissertations. On y voit toujours les sentimens de tous les Savans, tant anciens que modernes, tant Juifs que Chrétiens. Quand ils ne lui plaisent pas il les refute avec beaucoup d'honnêteté. Il explique toujours très-clairement son opinion, & l'appuie de toutes les raisons les plus solides,

 Je

Je n'entrerai dans aucun détail; mais je finirai par une remarque, dans laquelle je suis en quelque sorte intéressé, quoi qu'indirectement; car je suis très-assuré que Mr. *Fabricius* n'a pas pensé à moi. Dans le Chapitre III. de la VI. Dissertation, dans laquelle il est parlé du succès qu'eurent les Sacrifices d'*Abel* & de *Cain*; notre Savant Professeur raporte l'opinion de ceux qui croyent, que ces deux fréres jugérent du succès de ces Sacrifices par l'événement, en ce que Dieu benit les Troupeaux d'*Abel*, & ne benit pas le labourage de *Cain*; & il ajoute, que cette *invention* n'est pas si nouvelle que *quelcun*, peut-être, se l'imagine; puisque *Sebastien Schmidius*, *Robinson*, & *Munster* ont eu la même pensée. J'ai raporté cette opinion dans les *Nouvelles de la République des Lettres. Avril.* 1710. p. 431. Et j'ai dit qu'elle m'étoit venue dans l'esprit, sans l'avoir lue nulle part. Mais j'ajoutai, qu'elle me paroissoit si naturelle, que je ne doutois pas que je ne la trouvasse dans la plupart des Commentateurs. Qu'après avoir bien cherché, je la trouvai, enfin, dans *Tirin*. Je n'ai point consulté les autres Savans, que Mr. *Fabri-*

bricius cite ; parce que je n'ai pas leurs Ouvrages, & que j'ai tourné mes études d'un autre côté. J'avouë, que quand je veux découvrir le sens de quelque passage, ma coutume n'est pas de chercher d'abord ce que les autres ont dit; je consulte l'original, je me sers du peu de bon sens que Dieu m'a donné ; & quand j'ai trouvé quelque chose, pour ne pas parler seul dans des sujets importans, je consulte quelques-uns des Livres que j'ai, & je suis ravi de me voir confirmé dans mon opinion, par quelque autorité importante. Cela m'est arrivé au sujet du passage, dont il s'agit. Du reste, je ne tire point vanité de si peu de chose ; seulement ajouterai-je ; qu'il ne s'ensuit point qu'un Homme ne doive pas être regardé comme l'Inventeur d'une explication, sous prétexte qu'on la trouve ailleurs ; quand il peut dire sincérement qu'elle lui est venuë dans l'esprit, sans l'avoir vuë autre part. A l'égard de la matiére en elle-même ; j'avouë de bonne foi, que, soit stupidité, soit opiniâtreté, je n'ai rien lû jusques ici d'assez fort pour me faire changer de sentiment.

ARTICLE IX.

INTRODUCTION *à l'*HISTOIRE *des* MAISONS SOUVERAINES *de l'*EUROPE *avec un grand nombre de Tables Généalogiques gravées & imprimées; par le P.* BUFFIER *de la Compagnie de Jesus.* A Paris, chez Antoine Urbain Coutelier, & Pierre François Giffart. 1717. in 12. Tome I. pagg. 456. Tome II. pagg. 432. Tome III. pagg. 148. Et se trouve à Amsterdam, chez Steenhouwer & Uytwerf.

APRÈS la Dédicace, on trouve dans cêt Ouvrage une Préface du P. *Buffier*, où il nous aprènd l'usage qu'on peut faire de son Livre, & la Méthode qu'il a suivie. A l'égard de l'usage, on y est instruit des choses ausquelles l'on prend le plus de part dans le Monde, & dont on a l'occasion de parler tous les jours. Tels sont les sujets des affaires, ou des guerres, qui surviennent entre les Princes, leurs droits véritables ou prétendus sur divers Etats; le

ombre & la succession de leurs En-
ns, l'ordre & la suite des Branches
fférentes de leur Famille ; l'origi-
e & les Prérogatives de leur Mai-
n. On fait voir que cette étude est
ile non seulement aux Princes &
x Grands du Monde ; mais aussi
x particuliers. On ne peut enten-
e l'Histoire, ni même les Gazettes,
s avoir quelque connoissance de
Histoire Généalogique des Maisons
uveraines, [& l'on voit tous les
rs dans les conversations ordinai-
, où l'on parle de ce qui se passe ;
gens qui demandent de qui est
s un tel Prince, de quelle Famil-
est son Epouse, quels Enfans, il
ou ils ont eus.] Il est vrai que
veri peut servir de beaucoup dans
e occasion ; mais le P. Buffier dit
il ne faut se fier à son autorité
bonnes enseignes, & d'ailleurs
Articles qui concernent les Gé-
logies, sont des Articles où il
ra toujours à ajouter. Le Livre
t nous parlons, n'est pas exemt
cet inconvénient.
Comme l'étude des Généalogies
très-pénible & très-ennuyante,
e Auteur a sû l'égayer en rapor-
sur chaque Article, autant qu'il
 l'a

l'a pû faire, quelques événemens intéressans; en sorte que par ce secret son Ouvrage se fait lire avec plaisir. Peut-être auroit-on attendu un stile plus châtié, d'un Auteur qui nous a donné une Grammaire Françoise aussi excellente, qu'est celle de notre savant Jésuite. A l'égard des Maisons, dont il parle, il a particuliérement observé les événemens, qui ont le plus contribué à augmenter, ou à diminuer leur pouvoir & leurs prérogatives. Je passe sous silence les autres avantages, qu'il dit qu'on peut tirer de son Livre.

Quant à la Méthode, notre savant Jésuite nous avertit, qu'il faut d'abord jetter les yeux sur une petite Table Généalogique, où sont marquées seulement les diverses Branches d'une Maison; ce qui en donnera, sans nul embarras, une idée & une vuë générale. Ainsi, au premier coup d'œil on verra 1. son origine & sa tige. 2. Le nombre & l'ordre de ses Branches. 3. Le tems, où elles ont commencé, & celui où elles ont fini. 4. Combien elles ont duré & en combien de filiations. 5. Ce qui en est éteint & ce qui en reste aujourd'hui. 6. A quelle Branche & à quelle Filiation

l'ſe rapotte chacun de ceux qu'on
t connoitre dans cette Maiſon,
raport à tous les autres, qui en
t ſortis.

omme le Diſcours Hiſtorique,
on ajoute, eſt relatif à ces Ta-
, on y parle de chaque Branche,
rerrant l'une après l'autre. En li-
l'Hiſtoire de cette Branche, il
la conſidérer, comme ſi c'étoit
ule, qu'on entreprit de ſavoir.
e pratique eſt eſſentielle, & je
dire que j'en ai reconnu l'utilité
xpérience. On a déſigné les Fré-
e celui qui continue la Filiation,
d cela s'eſt pû commodément,
'il s'eſt préſenté à dire d'eux quel-
hoſe de particulier. A l'égard
utres dont l'Hiſtoire ne nous
it rien, qui puiſſe être néceſſai-
agréable à ſavoir, non ſeule-
on les a omis dans la Table,
les indique pas même dans le
urs, excepté ceux de notre
, par qui ſe font les Alliances,
on parle tous les jours, & qu'il
avoir, pour entendre les ſimples
tes.

doit ſavoir gré au Pére *Buffier*
peine qu'il s'eſt donnée, & il
, qu'il n'eſt point d'Ouvrage ſi

 épi-

épineux de Métaphysique, dont il n'aimât mieux faire six Volumes, qu'un seul de la nature de celui-ci, [& il est facile de le croire. Pour faire un Ouvrage de Métaphysique, il ne faut presque puiser que dans sa tête; & il faut consulter je ne sai combien d'Auteurs, & faire attention à mille choses à la fois, en écrivant des Généalogies. Il y a bien des gens à qui une telle occupation feroit tourner la tête.] Les Auteurs qu'il a suivis, mais avec choix & avec précaution, sont pour les Généalogies de France Mrs. de *Ste-Marthe*; pour celles d'Allemagne M. *Im-hoff*; & *Henningès*, pour ce qui regarde les Généalogies en général, pour les tems les plus éloignez.

Le premier Volume contient la Maison de France distinguée en quatre classes. 1. Les Branches qui avoient droit à la Couronne avant la Maison de Bourbon. 2. Les Branches, qui n'avoient droit à la Couronne qu'après la Maison de Bourbon, & dont il ne reste que le Prince de *Courtenay* qu'on n'a point voulu reconnoitre pour Prince du sang de France. 3. Les Branches de la Maison de Bourbon, avant qu'elle mon-

sur le Thrône. 4. Les Branches cette Maison, depuis qu'elle est le Thrône. A l'égard de la Mai- de France, le P. *Buffier* ne la pas remonter plus haut, que *Ro- le Fort* tué l'an 887. Il étoit Com- 'Orleans, d'Auxerre, & de Ne- , Duc & Marquis de France, pére *udes* & de *Robert*, élus Rois de nce l'un après l'autre, Ayeul *nma* femme de *Raoul*, Duc de rgogne, élû encore Roi ; & en- Bisayeul du Roi *Hugues Capet*, is lequel les Rois ses Descendans venus à la Couronne par un de succession universellement nu. Il y a des Auteurs, qui re- ent beaucoup plus haut ; mais, dit savant Jésuite, s'il est curieux pas ignorer leurs opinions, il us solide de s'en tenir à ce qui ourroit être contesté, & qui fait urs une origine aussi éclatante e est bien fondée, en regardant mens comme la tige de toute aison de France d'aujourd'hui, *t* surnommé *le Fort*. Il trouve encore dans le premier me les Maisons de Lorraine, principales Maisons d'Italie, que sont *Medicis*, *Est* ou *Mo-*

déne, *Farnéze* & *Gonsague*, *Mantoue*.

Le second Volume est presque tout rempli de l'Histoire des Maisons Souveraines d'Allemagne. Il finit par les Maisons de Nassau, des Rois de Danemarc, des Princes Ottomans, des Princes de Moscovie, & par les Maisons de Curlande & d'Aremberg.

Le troisiéme Volume, qui est fort court, est un suplément aux deux autres. On y trouve plusieurs Maisons Royales, dont l'Auteur n'avoit point parlé, telles que sont celles de Suéde, de Hongrie, d'Aragon, de Castille, d'Ecosse, d'Angleterre &c. Il y a apparence, que si le Pére *Buffier*, s'étoit donné plus de loisir, ce suplément, ces Remarques, ces Additions, seroient à leur place; & que ses corrections & ses *Errata* ne seroient pas si grands. Je dois remarquer que notre Auteur ne se contente pas de parler des Enfans légitimes des Princes dont il donne l'Histoire, il parle aussi souvent de leurs enfans naturels. En voici un exemple remarquable.

Charles II. Roi d'Angleterre n'eut point d'Enfans de *Catherine* de Portugal son Epouse fille de *Jean IV*. Roi de Portugal: mais, en récom-

pen-

ſſe, il eut douze enfans naturels;
Aîné fut *Jaques Scot* Duc de Mon-
uth, né à Roterdam vers l'an
0. [Il prétendoit que *Charles II.*
it épousé sa Mére dans les for-
s.] On nous dit qu'il fut élevé à
is dans la Religion Catholique R.
l'abandonna depuis, pour suivre
Religion Anglicane. Il eut la tête
ichée à Londres le 25. Juillet
5. pour s'être soulevé contre son
cle *Jaques II.* Le P. *Buffier* nous
que *Charles II.* mourut dans la
nmunion de l'Eglise Catholique;
-que quelques Protestans n'en
viennent pas. Je puis l'assurer
l y a beaucoup de Protestans qui
t de son opinion.

Il ne sera pas, peut-être, inutile
emarquer, qu'on a imprimé à la
e deux Lettres, dans les *Nouvel-
Litteraires*, qui contiennent la
tique de l'Histoire du P. *Buffier*. Il
avouer, qu'il y a quelques Re-
ques, qui ne sont que des vetil-
. Mais il y en a d'autres, qui pa-
ſent importantes & bien fondées.
rois pourtant qu'on pourroit en-
e glaner après ce Critique. Par
mple, le Pére *Buffier* nomme tou-
s *Baron* une Famille d'Alle-

 magne,

magne, que tout le Monde nomme *Bareit*, & qui eſt très-connuë.

A la page 345. du Tome I. l'Auteur nous dit qu'*Humbert II.* Comte de Savoye, *commença à prendre le titre de Comte de Piémont ; ce mot ſignifiant les Pays, qui ſont au Pié des Monts Pyrenées aux environs de Suſe.* Il a voulu dire les *Alpes*, car les Enfans ſavent que les Monts Pyrenées ſont ceux qui ſéparent l'Eſpagne de la France. Je ſai qu'il y a une Montagne dans le Tirol, nommée en Latin *Pyreneus*, en François le *Grand Brenner*; mais ce n'eſt pas de celle-là dont veut parler le P. *Buffier*, & quand il en voudroit parler, il ſe tromperoit encore.

A la page 132. du Tome II. on dit que *Maximilien-Marie* Electeur de Baviére a été rétabli dans ſes Etats par la Paix de Raſtad en 1714. & que *même il a eu pour dédomagement* le Haut Palatinat. Ce n'eſt qu'une reſtitution, & non pas un dédomagement, puis qu'il poſſedoit ce Pays avant la guerre; il eſt vrai qu'il avoit apartenu auparavant à l'Electeur Palatin du Rhin, qui le perdit, lors qu'il fut mis par l'Empereur au Ban de l'Empire, pour avoir accepté la

Couronne de Bohême. L'Electeur Palatin dernier mort s'en étoit mis en possession dans la derniére guerre, lors que l'Electeur de Baviére fut mis à son tour au Ban de l'Empire; mais il l'a rendu par la Paix de Rastad, & c'est à lui qu'on a promis un dédomagement.

Voici ce qu'on lit à la page 311. du même Tome. *Philippe le Magnanime* Landgrave de Hesse *fut arrêté après la Bataille de Mulberg par l'ordre de l'Empereur* Charles V. *Il avoit cependant un sauf-conduit; mais on prétendit qu'il n'étoit pas suffisant. La dificulté, dit-on, rouloit sur un mot Allemand, qui signifioit presque également* prison perpétuelle *ou simplement* prison. L'Empereur *prétendoit n'être engagé par le sauf-conduit que de ne pas mettre* le Landgrave en prison perpétuelle.

Je ne veux pas contredire le P. *Buffier*; mais j'ai lû la chose un peu autrement dans d'autres Historiens. On ne changea qu'une seule lettre à un mot Allemand, un *w*, au lieu d'une *n*, ce qui signifioit, *sans une prison perpétuelle*, au lieu de *sans aucune prison*. L'Empereur crut qu'il tiendroit sa parole, quand il ne mettroit

 le

le Landgrave en liberté, qu'une heure avant sa mort.

A la page 517. en parlant de *Charles I.* Roi d'Angleterre, l'Auteur dit qu'après la condamnation de ce Prince, *on lui amena ses Enfans à qui il donna des instructions avec sa bénédiction, & il les embrassa tendrement.* Il y a dans ces paroles pour le moins un défaut d'exactitude. Car qui ne croiroit, qu'il s'agit surtout des deux Fils ainez de ce Prince, qui pourtant n'étoient pas alors en Angleterre ? L'Auteur lui-même nous dit à la page 519. que *Charles* l'ainé étoit à la Haye, lors qu'il aprit la funeste mort de son Pére. Il faloit donc nommer ces Enfans, qui furent présentez à *Charles I.* avant son suplice; ce fut la Princesse *Elizabeth* sa deuxiéme fille, & le Duc de *Glocester* son troisiéme fils.

ARTICLE X.

SERMONS *sur divers Textes de l'Ecriture sainte par* JAQUES SAURIN *Pasteur à la Haye.* Tome troisiéme. A la Haye, chez Pierre Husson. 1717. in 8. pagg. 532.

LES

LEs deux premiers Volumes de Sermons, que Mr. *Saurin* a publiez, ont si bien été reçus du Public, qu'ils doivent assûrer du succès de ce troisiéme, qu'il nous donne présentement, & qui aparemment ne sera pas le dernier. On y voit la même solidité, le même ordre, la même éloquence, que dans les précédens. Peut-être que quelques personnes y trouveront un peu trop de Métaphysique, & certains mots, que le peuple n'entend pas. Tel est, par exemple, le mot de *Combinaison*. Mais il faut remarquer que Mr. *Saurin* prêche devant un Auditoire fort éclairé, & où il y a des gens d'Esprit capables de comprendre des choses, que des Auditeurs du commun ne comprendroient point, & qui sont bien-aises qu'on leur parle de tems en tems sur des matiéres qui exercent un peu leur esprit & qui piquent leur attention. Si des personnes moins éclairées ne comprennent pas ces endroits, il y a un grand nombre d'autres endroits dans ces Sermons, dont elles pourront profiter. Il y en a dix dans ce Volume, dont j'indiquerai les sujets, & le plan.

1. Le premier est sur *le Prix de l'Ame*,

l'*Ame*, sur *Matthieu*. XVI. 26. *Que donnera l'Homme en échange de son Ame?* Mr. *Saurin* fait sentir le prix de l'Ame 1. par l'excellence de sa nature. 2. Par l'infinité de sa durée. 3. Par le prix de sa Rédemtion. Il suit de là évidemment, que l'Homme ne peut rien donner en échange de son Ame.

2. La Pénitence de la Pécheresse fait le sujet du second Sermon, sur *Luc* VII. 36, 37. jusqu'à la fin du Chapitre. Notre Prédicateur examine dans la conduite de cette Femme 1. La douleur qu'elle ressent. 2. Le Sauveur auquel elle a recours. 3. Le Courage, qui l'anime. 4. La réparation qu'elle fait.

3. Le troisiéme est sur l'accord de la Religion avec la Politique; sur ces paroles des *Proverbes* de *Salomon*, *Chap*. XIV. *vers*. 34. *La Justice éleve une Nation*. Mr. *Tillotson* Archevêque de Cantorberi, & Mr. *Flechier* Evêque de Nismes ont déja traité ce sujet. On a accusé le second d'avoir emprunté bien des idées du premier. On verra dans le Sermon de Mr. *Saurin*, qu'on peut, quand on a de l'esprit, envisager le même sujet sous des points de vuë différens. Il divise son Discours en deux parties. Dans

la

la 1. il établit l'état de la question: Dans la seconde, il aporte des preuves en faveur de la proposition, qu'il a posée. Il y refute principalement Mr. *Bayle*, qui a prétendu que la Religion Chrétienne étoit préjudiciable à la Société civile. Il nous donne sur la fin le portrait de ce Savant. J'ai vu des gens, qui ont cru que Mr. *Bayle* n'étoit pas d'un assez grand poids, pour que son Portrait dût paroître en Chaire, & que, comme l'Orateur ne le nomme pas, bien de ses Auditeurs n'auront sû à qui il en vouloit. D'autres ont prétendu, que, quand on auroit pû faire ce portrait, il est assez hors d'œuvre dans ce Sermon, & n'est pas bien enchassé dans la place qui lui convenoit. Mr. *Saurin* saura bien répondre, s'il le juge à propos, à ces foibles objections.

4. Son quatriéme Sermon est sur la plus sublime dévotion. Le Texte est tiré du *Cantique des Cantiques, Chap. VIII. vers.* 6, 7, 8. Il y a des Prédicateurs qui n'ont jamais osé manier aucun Texte de ce Livre. Il faut pour le faire avec succès beaucoup de délicatesse, & être tout-à-fait maître du choix de ses termes.

Ces

Ces Talens ne manquent pas à Mr. *Saurin*. Tout son Discours roule sur trois Articles. 1. Il donne une Idée de ce qu'il apelle, *la plus sublime Dévotion*, *les sages excès de l'Amour de Dieu*. 2. Il prouve, que cette idée n'est pas chimérique, que cette sublime dévotion, ces excès de l'Amour divin n'ont rien qui excéde la portion de grace, que Dieu donne à quelques Ames privilégiées, & qui n'ait existé réellement. 3. Enfin il examine de quel œil les Fidèles avérez, ceux même, qui sont en droit de s'assurer de leur salut & de s'apliquer les promesses Evangéliques, doivent envisager ce point éminent de vertu, auquel ils ne sont pas encore parvenus; & auquel ils ne parviendront, peut-être, jamais. L'Auteur se déclare ici formellement contre ceux qui veulent que l'on fasse un sacrifice de son salut à l'Amour de Dieu.

5. Le Sermon cinquième est de la Vie des Courtisans. Le Texte est tiré du *II. Livre de Samuel*, *Chap. XIX. vers.* 32-39. On y examine jusqu'à quel degré les Affaires, le Monde, la Cour conviennent à un jeune Homme; jusqu'à quel degré el-

conviennent à un Vieillard. On
ve que ces choses conviennent
i'à un certain degré à un jeune
lme, & ne conviennent pas é-
nent à un Vieillard. Je crois
ce sont là des matiéres toutes
es dans les Chaires des Réfor-
Elles sont très-propres à un
:oire tel que celui de la Haye.
Le véritable objet de la Crain-
le sujet du sixiéme Sermon sur
ie X. 7. Qui ne te craindroit,
des Nations, car cela t'apar-
Mr. *Saurin* entend par la crain-
s son Texte, cette disposition,
ous fait envisager celui qui en
bjet, comme possedant seul
e qui peut nous rendre heureux
sérables; mais d'un bonheur
n malheur général. Or l'on
: que telle est la Divinité,
ce que c'est un Etre, dont tou-
; volontez sont efficaces par
iêmes. 2. Qui seul peut agir
iatement sur des Ames spiri-
3. Qui peut faire concou-
es les Créatures à son but.
e septiéme est sur les difficul-
la Religion Chrétienne. Le
est tiré de la *I. aux Corinthiens*,
. *Nous connoissons en partie*,
Les

Les Ennemis du Christianisme ont dit, que, de l'aveu même des Chrétiens, il avoit des Mystéres impénétrables, qu'il vouloit se soustraire à l'examen & à la discussion, & qu'il n'y avoit qu'à en lever les voiles, pour en découvrir le foible. Mr. *Saurin* se propose de montrer l'injustice de cette prétension, &, dans cette vuë, il parcourt tous les cas, où les Mystéres peuvent répandre des soupçons sur la doctrine qui les propose; & de faire voir que, sur cet article, comme sur les autres, la Religion de *Jésus-Christ* est supérieure à toutes les Religions du Monde.

8. Le huitiéme Sermon est sur la Recherche de la Vérité. Le Texte se trouve *Proverbes XXIII. 23. Achéte la Vérité.* Ce qu'il en coute pour connoitre la Vérité, ce que vaut la Vérité, sont les deux Parties de ce Discours.

9. Le neuviéme est sur la suite du même Texte, où le Sage defend de *vendre la Vérité*. Ces paroles peuvent recevoir trois sens également bons. Mr. *Saurin* s'attache au dernier, *vendre la Vérité*, c'est la *trahir*. Il trouve six sortes de personnes cou-

de ce défaut. 1. Le Courti-
son Adulation. 2. Le Zéla-
discret par ses fraudes pieuses.
Apostat ou le Nicodémite par
ndanité & sa timidité. 4. Le
ar sa partialité. 5. Le Politi-
: sa criminelle circonspection.
asteur par sa lâcheté.

Enfin, le dixiême Sermon est
avantages de la Religion. Le
est pris de la I. *aux Corinthiens*.
Après avoir expliqué assez au
on Texte, qui est difficile, il
e à faire voir les avantages de
élation sur la Religion natu-
Pour cèt effet, il pose d'un
n Philosophe, qui ne suit que
niéres naturelles; & de l'autre
ciple de *Jesus-Christ*, qui suit
beau de la Révélation. Il don-
un & à l'autre quatre sujets à
er. 1. Les Attributs du Créa-
2. La Nature de l'Homme.
moyens d'apaiser les remors
onscience. 4. L'Oeconomie,
le tems. C'est là le Plan de
cours.

TA-

TABLE DES ARTICLES.

SEPT. & OCT. 1717.

CA-

CATALOGUE
DES
LIVRES NOUVEAUX
Qui se trouvent à Amsterdam
Chez DAVID MORTIER
pour les Mois de Sept. & Oct. 1717.

Histoire de l'Academie Royale des Sciences, 1713. avec les Memoires de Mathematique & de Physique. 12.

Le Parfait Negociant ou Instruction Générale pour ce qui regarde le Commerce des Marchandises de France, & des Païs étrangers par le Sr. Jacques Savary 4. 2 vol.

Science du Monde, par Mr. de Callieres 12.

Le Cabinet des Fées contenant tous leurs Ouvrages en huit volumes 12.

Sermons sur divers Textes de l'Ecriture sainte par Jaques Saurin Pasteur à la Haye 8. Tome III.

Le Nez, Ouvrage Curieux Galant & Badin, composé pour le divertissement d'une certaine Dame de qualité Par J. P. N. du C. dit V. 12.

Voyage dans la Palestine vers le grand Emir, Chef des Princes Arabes du Desert, connus sous le nom de Bedouïns, ou d'Arabes Scenites, qui se

se disent la vraie posterité d'Ismaël fils d'Abraham fait par ordre du *Roi* Louis XIV. avec la Description Générale de l'Arabie, faite par le Sultan Ismaël Abulfeda, traduite en François sur les meilleurs Manuscrits avec des notes, par M. de la Roque, 12.

Refutation d'un nouveau Systeme de Métaphysique proposé par le P. M.. Auteur de la Recherche de la verité 12. 3 vol.

Reflexions sur la Prémotion Physique par le R. P. Malebranche Pretre de l'Oratoire 12.

Bibliotheque Ancienne & Moderne, Par Mr. Jean le Clerc 12. Tome VIII. Premiere Partie

Trommii (Abrah.) Concordantia Græca, Versionis vulgo dicta LXX. interpr. cum fragmentis Aquila Symmachi, Theodot. &c. fol. 2 vol.

Les Metamorphoses d'Ovide, avec des Explications à la fin de chaque Fable. Nouvelle Edition augmentée du Jugement de Paris & de la Metamorphose des Abeilles. 3 voll. 12. Fig. 1718.

FIN.

NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

Mois de

NOVEMBRE & DECEMBRE

M DCCXVII.

Par J.B.P.E.P.E.P.E.E.M.A.L.



A AMSTERDAM,

Chez DAVID MORTIER, Libraire.

M DCCXVII.

Avec Privilége des Etats de Holl. & Westfr.



NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

NOVEMBRE & DECEMBRE M DCCXVII.

ARTICLE I.

Deux DISSERTATIONS CRITIQUES; *la* PREMIERE *sur le verset 7. du Chap. 5. de la I. Epître de S. Jean*; il y en a trois au Ciel &c. *dans laquelle on prouve l'Authenticité de ce Texte. La* SECONDE *sur le passage de Joseph touchant* Jesus-Christ, *où l'on fait voir, que ce Passage n'est point supposé. Par M.* MARTIN. A Utrecht, chez Guillaume van de

de Water. 1717. in 8. pagg. 341.

MR. MARTIN ne pouvoit employer plus utilement son tems & son savoir, qu'à examiner les deux Questions, qui font le sujet du Livre, dont on vient de donner le Titre. Il est vrai que, quand le passage de S. *Jean* & celui de *Joseph* seroient supposez, le Dogme de la sainte Trinité en particulier, & ceux de la Religion Chrétienne en général n'en seroient pas moins certains. Mais on ne doit pas pourtant aisément permettre, qu'on nous enléve des Argumens solides, sous de vains prétextes, quand on en peut facilement défendre la vérité. Car après avoir détruit un Argument, on pourroit entréprendre d'en détruire un second, puis un troisième, &, enfin, il n'en resteroit aucun. Comme il ne faut jamais combattre par des Armes, qui ne soient pas de bonne trempe; il ne faut pas aussi s'en laisser enlever aucune, qui ait cette qualité. Si, dit Mr. *Martin*, dans sa Préface, un Texte si fondamental pour la Religion a pû se glisser dans nos divines Ecritures, soit par interêt de parti, soit

soit par négligence & inattention en ceux qui sont les principaux dépositaires des Livres saints, ne peut-on pas soupçonner, que la même chose aura pu arriver à l'égard de quelques autres, qui ont servi & qui servent encore de fondement à la Foi?

La seconde Dissertation, qui concerne le passage de *Joseph*, dans lequel il rend témoignage à *Jesus-Christ*, n'est pas, à beaucoup près, si important. Que cèt Historien Juif aît rendu ou n'aît pas rendu au Seigneur le glorieux témoignage, qui se trouve dans le Livre des Antiquitez Judaïques, *Jesus-Christ* ni la Religion Chrétienne n'y gagnent, ni n'y perdent rien de fort considérable. Ce n'est proprement que pour l'amour de la Vérité qu'on doit entrer dans cette Question; mais cette raison est suffisante, pour être obligé à Mr. *Martin*, qui a bien voulu y entrer.

I. La premiére Dissertation est divisée en deux Parties. Dans la premiére, après avoir raporté l'origine & le progrès de l'opinion, que le Passage de S. *Jean* est supposé, on allégue les raisons, qui prouvent qu'il ne l'est point. Dans la secon-

& on répond aux argumens, qu'on aporte pour la supposition.

La Texte, dont il s'agit, a trois grands avantages, qui persuadent de sa vérité. 1. La doctrine qu'il contient, ne lui est pas particuliére; mais se trouve en beaucoup d'autres endroits de l'Ecriture sainte. 2. Les expressions en sont toutes de S. *Jean*, & se lient parfaitement avec ce qui précéde & ce qui suit, comme on le fait voir ici. 3. Jamais l'ancienne Eglise n'en a soupçonné l'authenticité; par tout où elle l'a vû elle l'a respecté, comme un Texte de S. *Jean*.

Ce n'est que dans le seiziéme siécle qu'on s'est avisé de l'impugner de faux. Le verset contesté ne parut point dans les Editions Grecques du N. Testament procurées par *Erasme*, l'an 1516. & l'an 1519.

On s'en plaignit. Il répondit qu'il ne l'avoit point trouvé dans les quatre Manuscrits Grecs sur lesquels il avoit fait sa premiére Edition, ni dans un cinquieme, qu'il avoit recouvré depuis; lors qu'il fit la seconde. Sur ces raisons & quelques autres semblables, *George Blandrata*, qui renouvelloit l'Arianisme, nia ab-

absolument, que ce passage fût de S. *Jean*. *Socin* vint après, qui soutint la même Thése, & dit qu'il avoit été ajouté, par quelcun de ceux qui croyent trois personnes en un Dieu. Depuis, des gens, qui font gloire de croire le dogme de la Trinité, n'ont pas laissé d'abandonner ce passage & même d'en combattre l'authenticité. Le fameux Mr. *Simon* s'est surtout signalé dans cette Dispute. [Mais il me semble qu'il a été solidement refuté par Mr. *Arnauld* dans les *Difficultez proposées à Mr. Steyaert*.]

La premiére raison, que Mr. *Martin* allégue en faveur de ce passage, c'est qu'il a toujours été dans la Bible de S. *Jerôme*. Il cite entr'autres, la Bible de l'Empereur *Lothaire*, écrite du tems de *Charlemagne* ou copiée sur la revision que cet Empereur avoit fait faire de la Bible vers la fin du 8. siécle, où ce Texte se trouve. Il est vrai qu'il y a quelques Exemplaires Latins, avant l'usage de l'Impression, dans lesquels il n'est pas; mais le nombre de ceux qui l'ont est infiniment plus grand. La même verité, que ce passage a toujours été dans la Vulgate de S. *Je-*

rôme, se prouve, par les citations, qui en ont été faites de siécle en siécle, en remontant jusques au septiéme. On les trouvera par ordre dans le Chapitre III. de cette Dissertation. On prouve la même chose dans le Chapitre suivant par l'ancien Correctoire de Sorbonne, & par les Rituels ou Lectionnaires de l'Eglise Latine. Ils ont tous eu anciennement, comme à présent, le passage en question dans l'Office du Dimanche de la Trinité, qui est le premier après le Dimanche de Pâques. Comme on célébroit solennellement le Baptême ce jour-là, on y lisoit avec les paroles de l'Institution de ce Sacrement, le verset 7. de la I. de S. *Jean*. C'est ce que nous aprend *Durand* Evêque de Mende dans le Liv. 6. Chap. 97. du Rational des Divins Offices; il dit même que c'étoit en conformité de l'Ordre Romain. S. *Bernard*, plus ancien d'un siécle que cèt Evêque, a fait divers Sermons sur cette même solennité, & n'a jamais oublié d'y raporter le passage de S. *Jean*, comme étant particuliérement le Texte du jour.

L'Ordre Romain est un Livre fort ancien, qu'*Usserius* & Mr. *Cave* croyent

croyent avoir été composé environ l'an 730. Voici ce que porte ce Livre: *Aux Octaves de Pâques on lit les Actes des Apôtres, & les sept Epîtres Canoniques, ou l'Apocalypse de S. Jean, jusqu'aux Octaves de la Pentecôte.* Or S. *Bernard* & l'Evêque de Mende, comme nous venons de voir, disent que le verset 7. de S. *Jean*, étoit lû dans l'Office de cette solennité, conformément à l'Ordre Romain. Toute l'Eglise reconnoissoit donc pour Texte divin le passage de S. *Jean*, dès avant la prétenduë addition, faite, comme dit Mr. *Simon*, au tems de *Charlemagne*.

L'argument le plus fort en faveur du passage contesté, est, à mon sens, la Préface de S. *Jerôme* sur les sept Epîtres Canoniques. Ce Savant s'y plaint de quelques Interprêtes Latins, qui, ayant traduit le N. Testament, avoient *éclipsé* de leur Version, le Verset en question, & il les traite de Traducteurs Infidelles. Cette Préface avoit toujours passé pour être de S. *Jerôme*, jusques à notre tems. Mr. *Simon* est celui qui s'est déclaré le plus fortement contre elle. On répond ici solidement à ses

raisons. Il n'est pas vrai, comme ce Savant l'a prétendu, que cette Préface ne fût constamment, que dans les Manuscrits depuis six cens ans & rarement dans les autres. Le P. *Martianay* a fait voir que, tout au contraire, elle est plus rarement dans ceux de six cens ans, & communément dans les plus anciens. Cette Préface se trouve à Genéve dans une Bible, vieille au moins de 700. ans, à Basle dans une autre, qu'on dit être de plus de 800. ans; à Zurich dans une du même tems, & à Strasbourg dans trois autres, qui sont du tems de Charlemagne. Notre savant Auteur fait tomber ici Mr. *Simon* en contradiction, & le combat par ses propres armes.

On objecte contre cette Préface, qu'elle se trouve dans quelques Manuscrits de la Bible, où le passage de S. *Jean* ne se trouve pas. Cela seroit surprenant, si ces Exemplaires avoient été écrits par S. *Jerôme* lui-même, ou, s'ils avoient passé sous ses yeux. Mais qu'y a-t-il de surprenant que cette espèce de contradiction se trouve dans des Exemplaires écrits trois ou quatre cens ans après S. *Jerôme*. *C'est*, dit Mr. *Simon* lui-même, *la*

fau-

stance des Copistes, car, comme toute leur capacité étoit de copier les anciens Livres, ils ne faisoient aucune réflexion sur la contrarieté manifeste, qui étoit entre le Texte de leurs Exemplaires & cette Préface. On refute de même les autres objections de Mr. *Simon*, du P. *Martianay*, de Mr. *Mill* & autres, contre la même Préface, dont, à la vérité, la plupart sont assez minces.

Mr. *Martin* remontant plus haut dans son Chapitre VI. prouve que le Passage contesté a été dans l'ancienne Version Italique, avant celle de S. *Jerôme*; & il le prouve par S. *Fulgence*, par *Vigile* de Tapse, & par la Profession de Foi d'environ 400. Evêques d'Afrique. Les Réponses de Mr. *Simon* à ces Autoritez font pitié, & sont la marque d'un Homme, qui ne veut pas se rendre, quoi qu'il lui en puisse couter.

Un des Argumens, qui ont le plus embarrassé ceux qui sont pour la supposition du Passage en question, est le témoignage de S. *Cyprien*, qui vivoit vers le milieu du troisiéme siécle; & qui le cite dans un Traité, qui a pour titre *de la simplicité des Prélats* ou de l'*Unité de l'Eglise*. *Il*

est écrit, dit cèt ancien Docteur, *du Pére, du Fils, & du S. Esprit; ces trois-là ne sont qu'un.* Mr. *Simon* & quelques autres ont répondu, que dans ces paroles S. *Cyprien* a eu en vuë celles du verset 8. *l'Esprit, l'Eau, & le Sang, & ces trois-là sont un*, paroles que S. *Augustin* & quelques autres ont entendu mystiquement des trois Personnes divines. Mr. *Martin* répond, que ce n'est là qu'un pur Paralogisme, qui suppose ce qui est en question. On ne dit que S. *Cyprien* a apliqué le verset 8. à la Trinité, que parce qu'on ne veut pas qu'il aît lû le verset 7. Quoi que les paroles que cite ce Saint soient celles du verset 7. & non celles du 8. Si S. *Augustin* aplique à la Trinité le verset 8. il dit que ce n'est qu'une espêce d'Allégorie, ou d'explication mystique.

Des Manuscrits Latins, Mr. *Martin* passe aux Grecs dans son Chapitre huitiême, & il fait voir que le passage en question se trouve dans ceux-ci, comme dans ceux-là. L'ancienne Version Italique faite au premier ou au second siécle ayant ce passage, il faut ou que ceux qui firent cette Version l'ayent forgé, ce qui n'est nul-

nullement croyable, ou qu'ils l'ayent ainsi trouvé dans les Manuscrits Grecs, dont ils se sont servis. Ainsi cette Version fait une Preuve, qu'il étoit dans les Manuscrits Grecs. Il en est de même de la Version de S. *Jerôme*, qui a ce Passage, & qu'il dit avoir été faite sur le Grec. Il n'est pas vrai d'ailleurs, qu'il ne se trouve dans aucun Manuscrit Grec, Mr. *Simon* n'a pas osé parler si affirmativement, & il ne s'est pas toujours expliqué de la même maniére sur ce sujet.

Laurent Valle, selon ce Savant & Mr. *Du Pin*, est le premier qui aît recherché les anciens Manuscrits Grecs du N. Testament. Il en trouva sept, & le passage contesté se trouva dans tous les sept.

Cajetan, qui n'est pas favorable à ce passage, dit pourtant qu'il l'a trouvé dans quelques Manuscrits Grecs. On raporte divers autres témoignages, d'où il paroit qu'il y en a plusieurs qui ont ce Passage.

Comme Mr. *Martin* prétend qu'on s'est fort mépris sur le jugement qu'on a porté du nombre des Manuscrits en général, sur lesquels a été faite l'Edition Grecque de *R. Etienne*, &

en particulier sur le nombre de ceux des sept Epîtres * Canoniques, il s'attache à éclaircir cette matiére dans un Chapitre exprès, parce qu'elle a raport à son sujet. Ce qu'il dit est fort curieux, mais il seroit difficile de l'abréger. Il raporte en particulier ces paroles de *Beze* sur le Verset contesté. † *Ce Verset n'est pas dans la Version Syriaque, &c. mais il est dans le Manuscrit d'Angleterre, & dans quelques anciens Manuscrits d'*Etienne.

On parle dans le Chapitre XV. de l'Obéle & du Demi-cercle mis dans l'Edition d'*Etienne* sur le passage de S. *Jean*. On prétend que cette marque, qui est un signe, que l'endroit où elle est placée n'est pas dans quelques Manuscrits, ne regarde pas tout le passage, mais seulement ces mots *ἐν τῷ οὐρανῷ*, qui n'étoient pas dans quelques Manuscrits. On défend dans le suivant l'autorité du Manuscrit d'Angleterre, que quelques-uns ont regardé comme supposé, & de celui de Complute.

L'An-

* Elles ont été appellées tantôt Canoniques, tantôt Catholiques.

† Dans son N. Testament *in folio*.

L'Autorité de chaque Pére Grec, qui aura cité le Texte de S. *Jean*, vaut autant qu'un Manuscrit Grec du tems de ce Pére, à moins qu'on ne l'accuse de l'avoir forgé lui-même, ou qu'on ne dise qu'il a été mis dans ses Ouvrages aprés coup. Or Mr. *Martin* cite dans son Chapitre XII. deux endroits des Editions de S. *Athanase*, où le passage se trouve. Il est vrai que ces deux Ecrits ne sont pas de S. *Athanase*; mais ils ne laissent pas d'être anciens, & ils font voir que le passage contesté existoit, quand ils ont été composez.

Mr. *Martin* finit sa premiére Partie en faisant voir, que l'Eglise Grecque admet le passage contesté.

La seconde est destinée à répondre aux Objections, & ne nous retiendra pas long tems. La premiére est tirée de ce que le passage ne se trouve pas dans plusieurs anciens Manuscrits; mais il se trouve dans d'autres, comme on l'a fait voir. On ne peut regarder ce défaut dans les autres que comme des omissions, qui se sont glissées dans les Copies, & celle-là n'est pas la seule, qui se trouve dans plusieurs anciens Exemplaires. On ne le lit pas non plus

dans

dans les Versions Orientales du N. Testament. Mais cela vient de ce qu'elles ont toutes été faites sur la Syriaque, qui n'a pas ce passage.

Si le passage n'a point été cité dans le Concile de Nicée, ni dans celui de Sardique, c'est qu'il ne s'y agissoit que de la divinité du Fils & non pas de la Trinité des Personnes divines, qui est enseignée par S. *Jean*. D'ailleurs les Actes du Concile de Nicée ne sont que des Décisions & des Réglemens, sans aucun Texte de l'Ecriture. Le Symbole même, où est contenuë la foi de l'Eglise, ne s'étend que sur la personne du Fils, & ne dit qu'un mot du S. Esprit, sans aucune citation expresse de l'Ecriture Sainte. On fait voir après cela que, de ce que les Péres de l'Eglise n'ont pas cité tel ou tel passage, il ne s'ensuit nullement, que ce passage ne soit pas de l'Ecriture; puis qu'on montre par divers exemples, que des Péres de l'Eglise n'ont point cité certains passages, qui faisoient parfaitement à leur sujet, sans que pour cela on regarde ces passages comme supposez. On montre aussi comment il s'est pû faire, que quelques anciens Péres ayent fait usage

des versets 6. & 8. du V. Chapitre de la I. de S. *Jean*, sans se servir du 7. qui est le passage contesté. Enfin, si les anciens Commentateurs de cette Epître n'ont rien dit sur ce verset 7., on fait voir que dans diverses autres occasions, ils en ont usé de même sur des passages très-importans.

II. A l'égard du fameux passage de *Joseph*, où il rend témoignage à *Jesus-Christ*, & que je ne raporterai pas ici, parce qu'il est connu de tout le Monde; Mr. *Martin* remarque, que jusques au seizième siécle il a été reçu pour véritable sans contradiction. On croit que *Giffanius*, dans ce 16. siécle, fut le premier, qui témoigna douter, que ce témoignage fut de *Joseph*. Sur la fin du même siécle le Jesuite *Salmeron* fut aussi de ce sentiment, & au commencement du dernier *Salien* Jesuite dit qu'il y avoit plusieurs Savans, qui soupçonnoient que ce passage étoit l'Ouvrage d'un Chrétien. Jusques là personne ne s'étoit déclaré positivement. Doutes, soupçons, incertitudes, c'étoit tout. *Louis Cappel* Professeur à Saumur fut le premier, qui en 1634. entreprit de faire voir, que

ce

ce passage étoit faussement attribué à *Joseph*. *Blondel* le suivit de près, dans son excellent Livre des Sibylles imprimé en 1649. Après lui parut sur les rangs le savant *Tanegui le Févre*, qui fit sur le même sujet une Dissertation imprimée dans ses Lettres. Il traita à fond la matiére, qu'il sembloit, que les autres n'avoient fait qu'ébaucher. Après lui, on n'y a rien ajouté de fort considérable, quoi que Mr. *Simon* ait traité le même sujet dans le 2. *Tome* de sa *Bibliothéque Critique*.

Mr. *Martin* soutient fortement la vérité du passage, & il la prouve premiérement par l'uniformité parfaite des Manuscrits, qui est la preuve la plus forte, qu'on puisse alléguer pour la vérité d'un passage. Mais, dit-on, ces Manuscrits sont fort récens, ils sont, tout au plus, de trois, de quatre, ou de cinq cens ans. On soutient au contraire, qu'on en a de mille, de treize cens, de quatorze cens ans ; ce sont tous les Auteurs du cinquiéme & du quatriéme siécle, qui ont raporté ce passage. Une citation dans un Livre ancien, faite par un Auteur grave & non suspect, est plus considérable, que ne feroit l'Ex-

l'Exemplaire, d'où elle auroit été prise : la raison en est, qu'un Exemplaire peut avoir été écrit par quelque méchant Copiste, & avoir passé en son tems pour un Manuscrit, dont on faisoit peu de cas ; au lieu que, quand un Auteur savant, judicieux, & fort estimé, copie d'un Manuscrit quelque endroit, pour l'insérer dans son Ouvrage, c'est une marque certaine, que l'endroit qu'il cite est effectivement dans le Manuscrit ; & que cèt endroit n'est pas supposé ; mais qu'il le croit véritable. Ainsi, avec la citation on a le Manuscrit, & le sentiment de l'Auteur de la citation, qui est celui du Public. . . .

Le premier Ecrivain célébre, qui a cité le passage de *Joseph*, c'est *Eusébe*, qui doit avoir commencé à fleurir dans le troisiéme siécle. *Joseph* étoit mort au second. L'intervale n'est pas aussi grand que quelques-uns ont voulu le représenter. Et c'est ce qui rend le témoignage d'*Eusébe* considérable. Il l'a cité deux fois ; dans sa Démonstration Evangelique & dans son Histoire Ecclésiastique. S. *Jerôme* a vécu quelques années après, & a cité le même passage. *Sophronius*, *Ruffin*, *Isido-*

Isidore, *Suidas* en ont fait de même, & ils ne l'ont point cité, comme des Copistes d'*Eusébe*; mais comme des personnes, qui ont lû l'Original, ainsi qu'on nous le fait remarquer.

Mais comment un Juif de race sacerdotale, Pharisien de Secte & de Religion, &, par conséquent, ennemi juré de *Jesus-Christ* & des Chrétiens, lui auroit-il rendu un témoignage si avantageux? Tout cela n'est pas aussi fondé qu'on le prétend. *Joseph* a vécu & est mort Juif, il est vrai; mais il n'étoit pas de ces Juifs obstinez contre la Religion Chrétienne. *Sozoméne* le regardoit comme un Homme, qui tenoit le milieu entre les Juifs & les Chrétiens, & qui, bien loin d'écrire quelque chose contre les derniers, inclinoit vers leur créance. *Origéne* en avoit porté auparavant le même jugement. Mr. *Martin* répond à tout ce qu'on a allegué contre l'autorité d'*Eusébe*, qui est le principal fondement sur lequel on établit la vérité du passage de *Joseph*. Mais d'où vient que *Justin* Martyr en disputant contre le Juif *Tryphon*, *Tertullien*, S. *Cyprien*, *Origéne* &, enfin, *Photius* n'en ont fait aucune mention? A l'égard de *Justin*, il est cer-

certain que son témoignage n'auroit pas bien été reçu du Juif; non seulement parce que c'étoit un Auteur trop moderne, comme le remarque Mr. de *Valois*; mais surtout parce que les Juifs le regardoient comme demi Apostat; d'ailleurs *Justin* & *Tryphon* étoient convenus de ne se servir dans leur dispute que de l'autorité de l'Ecriture. On peut faire, à peu près, la même réponse à l'égard de *Tertullien* & de S. *Cyprien*.

Quant à *Origéne*, non seulement il n'a pas cité le témoignage en question, mais il a dit positivement, que *Joseph n'a pas reconnu que notre Jesus étoit le Christ*. Mais *Origéne* n'a voulu dire autre chose, si ce n'est que *Joseph* n'avoit pas reconnu & embrassé *Jesus* pour le *Christ*, & n'avoit pas été Chrétien; ce qui est très-certain. C'est ce qu'on montre par le terme dont *Origéne* s'est servi. Si *Photius* n'a pas cité le passage, ce n'est pas par ignorance. Il l'avoit lû, sans doute, du moins, dans les Auteurs, qui l'avoient cité avant lui. Mais c'est un Auteur fort peu exact, qui ne cite pas toujours ce qu'il y a de plus remarquable dans un Livre;

mais

mais ce qui convient à ses intentions, ou à son caprice.

On dit que le Passage est mal placé dans *Joseph*. Mr. *Martin* fait voir, qu'il n'est pas aussi mal placé, qu'on pense; & que quand cela seroit, on n'en pourroit tirer aucune conséquence contre l'autorité du passage. Cèt endroit mérite d'être lû, & paroît particulier à notre savant Auteur. Il fait voir entr'autres, que *Joseph*, quelque habile Historien qu'il soit, dérange quelquefois d'une manière extraordinaire les faits qu'il raconte; & qu'au contraire, il a assez bien placé le témoignage, qu'il rend à *Jesus-Christ*.

On trouve ici un examen particulier de tous les termes du témoignage, qui donnent lieu de croire, qu'il est supposé; & on fait voir qu'il n'y en a aucun, qui puisse former le moindre soupçon en faveur de la supposition. On va plus loin, & on montre qu'aucun Chrétien ne peut avoir forgé ce passage, parce qu'il y a des choses, qui marquent une très-grande ignorance de l'Histoire des Chrétiens, comme entr'autres ce qui est dit, que notre Seigneur attira à lui non seulement beaucoup

de

de Juifs, mais même de Gentils. Il anticipe de quelques années la conversion des Payens.

Mais est-il possible qu'un Juif de Religion aît écrit positivement, que *notre Jesus étoit le Christ*. Cette question a fort embarrassé tous ceux qui tiennent pour la vérité du témoignage. Ils y ont fait diverses réponses, dont aucune ne satisfait Mr. *Martin*. C'est surtout dans cèt endroit, où il est original. Pour répondre donc à l'objection, il nous donne le caractére de *Joseph*. Cèt Historien étoit une personne distinguée par sa naissance, par son esprit, par son zéle, par sa valeur. Mais, sous de si beaux dehors, étoient cachées des semences d'irréligion, qui n'attendoient que les occasions de se montrer. Il n'en a donné que trop de marques dans ses Antiquitez Judaïques, où, pour plaire à ses Lecteurs, il falsifie si souvent l'Histoire Sainte.

Ayant été pris par les Romains au siége de Jotapat; il fut mené à *Vespasien*. La peur qu'il eut d'être transferé à Rome & livré à *Neron*, le fit aviser d'un stratagême fort singulier, pour obtenir de *Vespasien* qu'il demeu-

meurât auprès de lui, comme son prisonnier. Il se fit passer pour Prophéte. Il dit qu'il avoit *ordre de Dieu* de lui annoncer, qu'il seroit un jour Empereur, & après lui *Tite* son Fils, qui étoit là présent. Il réussit, par hazard, dans cette prédiction. Pour se gagner de plus en plus l'affection de *Vespasien*, qui étoit devenu Empereur, & de ses Fils, il profita d'un bruit, qui couroit depuis quelque tems, que les Juifs subjuguez par les Romains se reléveroient de l'état, où ils étoient, & porteroient hors de leur Pays leurs armes victorieuses. Le Messie prédit par les Prophétes avoit donné lieu à ce bruit. *Joseph* ambitieux & flâteur apliqua ces Prophéties à *Vespasien*, & c'est de lui de qui *Tacite* a tiré ce qu'il en dit.

Après la mort de *Vespasien* & celle de *Tite*, qui lui succeda, *Domitien* parvint à l'Empire. C'étoit un Prince timide, soupçonneux, défiant. La crainte des Prophéties marquées dans les saints Livres le troubla, comme elle avoit troublé *Vespasien* son Pére. Il rechercha, comme lui, les Descendans de *David*, duquel devoit naître le Messie, pour les faire

re périr. Il s'en trouva quelques-uns, qui lui représentérent leur pauvreté, & qui lui dirent, que le Régne du Messie ne seroit pas un régne mondain ; mais un régne spirituel. *Joseph* écrivoit son Histoire des Juifs sous le régne de ce cruel Empereur. L'occasion étoit belle d'y parler de *Jesus-Christ*, sans qu'on pût soupçonner l'Historien d'affecter d'y placer quelques périodes. C'eût été, au contraire, une affectation trop marquée d'avoir évité d'en parler, s'il avoit entiérement passé sous silence un événement si considérable par lui-même, & par ses suites. *Joseph* en Courtisan flateur, & en rafiné Politique, saisit cette occasion de dissiper de l'esprit de *Domitien* les vaines allarmes, que lui causoient les prédictions des Prophétes sur le sujet du Messie. C'est là la raison, qui obligea *Joseph* à dire nettement que *Jesus étoit le Christ*. S'il ne se fut pas exprimé d'une maniére aussi forte, le reste ne lui auroit de rien servi. *Domitien* craignoit un *Christ*, un *Messie*. Les Juifs en avoient un dans l'esprit, de la venuë duquel ils faisoient dépendre tout leur bonheur. Il faloit en trouver un autre, pour

 le

le montrer à *Domitien*, un autre même qui fût déja venu, & qui eût été d'un caractére différent de celui que les Juifs attendoient. Le voila tout trouvé: c'est *Jesus*. Mr. *Martin* fait voir que la maniére dont *Joseph* en parle & tout ce qu'il en dit répond fort bien aux intentions de cèt Historien.

ARTICLE II.

HISTOIRE *de l'*ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES, Année 1713. *Avec les Mémoires de Mathématique & de Physique pour la même année.* A Amsterdam, chez Pierre de Coup. 1717. in 12. pagg. 108. pour l'Histoire; & 490 pour les Mémoires.

ON attendoit avec impatience la suite de cette *Histoire*, que tous ceux qui sont curieux des choses naturelles ont toujours lüe avec plaisir & avec empressement. On doit souhaiter, que le loisir de Mr. *de Fontenelle* lui permette d'atteindre bientôt l'année courante. Il suit dans ce Volume sa Méthode ordinaire. Il commen-

par la Physique Générale,
elle il y a quatre Articles. 1.
ier est sur le Flux & le Re-
a Mer. 2. Le second sur la
de l'Atmosphére. 3. Le
e sur la Ductilité de quelques
s. 4. Le quatriême contient
Observations de Physique.
onvient assez que la Lune est
e du Flux & du Reflux de la
Mais on n'est pas d'accord sur
ére dont elle le produit. Les
is suivant le sentiment de
es veulent, que la Lune pres-
es eaux de la Mer, & les obli-
couler vers le Septentrion &
Midi. Les Anglois au con-
veulent que la Lune attire &
es eaux de la Mer. Selon la
re opinion, on doit avoir la
Marée dans un lieu, * quand
ne est dans le Méridien de ce
dans le Méridien opposé; &
l'autre, au contraire, la Marée
re basse alors. Il est étonnant,
n'aît pas pû encore s'éclaircir
événement, qui arrive deux
e jour. Mr. *Cassini*, qui tire
des

* fait abstraction ici des causes parti-
s, qui peuvent retarder les Marées.

des conséquences d'un grand nombre d'Observations qu'on a faites à Brest, avouë que ces deux Hypothéses, pourvû qu'on ajoute l'efficace du Soleil à celle de la Lune, quoi que fort différentes dans leurs principes, semblent pouvoir rendre également raison de tous les Phénoménes, qu'on observe dans les Marées: quoi que suivant le Systême de la pression la Mer doive être basse dans les endroits où elle doit être haute dans le Systême de l'attraction. Mais, ajoute-t-il, comme dans les Nouvelles & Pleines Lunes la Haute Mer arrive en divers lieux à différentes heures du jour avant & après midi, il n'est pas aisé de discerner à quelle de ces deux causes on doit atribuer le Flux & le Reflux de la Mer. Il faut s'assurer auparavant d'un grand nombre d'Observations. Cependant, en attendant, il parle toujours de pression, dans ses deux Mémoires sur les expériences faites à Brest, insérées dans ce Volume.

Voici comment il prouve que le Soleil contribuë au Flux & au Reflux de la Mer, quoi que moins considérablement que la Lune [parce sans doute, qu'il en est plus éloigné.]

Il arrive souvent que la Lune est plus près de la Terre dans les Quadratures, que dans les Syzygies, parce qu'alors elle se trouve dans son Perigée. Cependant on observe toujours que dans les Quadratures les Marées sont plus petites que dans les Syzygies. Il faut donc qu'une autre cause contribue à cèt effet. Or, on trouve par les nouvelles Expériences, que les Marées sont plus grandes vers les Equinoxes, que vers les Solstices, tout le reste étant égal, & plus grandes, quand le Soleil est dans son * Perigée, ce qui arrive présentement vers le Solstice d'hiver, que quand il est dans son Apogée. Mais peut-être, ajoute Mr. *de Fontenelle*, dans le précis qu'il nous donne des Mémoires de Mr. *Cassini*, ne faut-il pas se presser de donner part au Soleil dans ces Phénoménes. La Lune paroit trop y dominer, & si le Soleil y contribuoit, il faudroit changer tout le Systême de la pression de la Lune, pour trouver quelque espêce d'action, qui

* On dit précisément le contraire à la page 387 des Mémoires. Lig. dern. mais ce peut être une faute d'Impression.

qui pût être commune aux deux Astres.

Voici une autre Remarque, qui m'a paru bien considérable. On peut croire que, quand la Lune est dans l'Equateur, elle agit par ce grand Cercle sur la surface de la Mer, & par conséquent y cause une plus grande pression, que quand elle est dans tous les autres Cercles parallèles à l'Equateur, qui ne sont que de petits Cercles, & qui vont toujours en diminuant. Cette idée assez vraisemblable peut avoir cependant quelque difficulté. Les Phénoménes du Flux & du Reflux demandent nécessairement, que, quand la Lune presse un endroit quelconque du Globe Terrestre, la pression ou le contrecoup de la pression soit le même dans l'endroit diamétralement opposé. Or, si la Lune, en quelque situation qu'elle soit, agit toujours à la fois sur deux endroits du Globe diamétralement opposez, elle agit toujours par un grand Cercle. Malgré cela, il semble toujours qu'elle doit agir différemment, lors qu'elle est dans un grand Cercle ou dans un petit, & que, de ce qu'elle sera dans un petit & agira par un grand, il doit résulter quel-

quelque action moyenne. *Mais*, ajoute nôtre judicieux Historien, *il ne faut pas prétendre encore établir un Systême, & c'est bien assez que de s'assurer des faits.*

Il paroit encore, que, non seulement la Lune agit diversement sur la Mer, selon qu'elle est dans ses Zyzygies ou dans ses Quadratures; dans son Apogée ou dans son Perigée; mais encore selon sa Déclinaison & sa Latitude plus ou moins grandes. En sorte que cette Planéte a encore plus de part aux diverses Marées, qu'on ne l'avoit cru jusques ici.

Dans le second Article, qui est sur la Hauteur de l'Atmosphére, Mr. *de la Hire* la détermine par le Crepuscule, qui est formé par la Réfraction des rayons du Soleil, lors qu'ils entrent dans l'Atmosphére, & il la trouve d'environ 35362. Toises, c'est-à-dire, un peu plus de seize lieues. Mr. *de la Hire* détermine aussi la figure du Crépuscule, & il trouve que son Arc est hyperbolique, quoi qu'un peu défiguré par les Réfractions.

Le troisiéme Article est sur la Ductilité de certaines matiéres, tiré d'un Mémoire de Mr. de *Reaumur*. *Rohault* a fait voir dans sa Physique l'ex-

l'extrême ductilité de l'Or, par ce qui se passe chez les Batteurs & chez les Tireurs d'Or. Mr. *de Reaumur* va beaucoup plus loin. On prend d'ordinaire un Cylindre d'argent de 45. Marcs. Il a 15. lignes de Diamétre & 22. pouces de hauteur. Il montre que ce Cylindre d'argent de 22. pouces vient par la filiére à en avoir 13963240 ou 1163520. piés; c'est-à-dire qu'il est devenu 634692. fois plus long qu'il n'étoit, & qu'il a près de 97. lieües de longueur, en mettant 2000. toises à la lieue. Ce fil se file sur de la soye, &, pour cèt effet, on le rend plat de cylindrique qu'il étoit, & en l'aplatissant on l'allonge encore de $\frac{1}{7}$ pour le moins, de sorte que sa longueur de 22. pouces se change en une de 111. lieües. Mais on peut par l'aplatissement l'allonger de $\frac{1}{4}$ au lieu de $\frac{1}{7}$ &, par conséquent il aura 120. lieües.

Ce Cylindre de 45. Marcs & de 22. pouces de long a pû n'être couvert que d'une once de feuilles d'or. Il est vrai que la dorure sera legére; mais elle sera toujours dorure, & quand le Cylindre passera par la filiére & aquerra la longueur de 120. lieües, l'Or n'abandonnera jamais l'Ar-

Qu'on juge combien cette
r a dû devenir étrangement
our suivre toujours l'argent
un chemin de pareille lon-
On ajoute, que l'on voit
ient que l'argent est une
doré en certains endroits
utres. On trouve, enfin,
cul, que dans ceux où il l'est
, il faut que l'épaisseur de
oit que de $\frac{1}{1050000}$ de ligne;
si énorme, qu'elle écha-
rt à l'imagination que celle
iment petits de la Géomé-

le *Reaumur* met au rang des
uctiles, le moins ductile de
aparence & le plus cassant,
Verre. Il montre par quel art
fait des fils aussi déliez que
la soye des Araignées. Plus
ennent fins, plus ils sont flexi-
Sur ce fondement, Mr. *de*
ur avance ce Paradoxe; que
oit des tissus & des étoffes de
si on avoit des moyens faciles
modes de l'étendre & de l'al-
suffisamment. La ductilité de
tiére dont les Araignées for-
la soye, qui envelope leurs
, est encore plus surprenante.

 On

On en verra le détail dans le Livre même. J'en dis autant des diverses Observations de Physique Générale.

L'Anatomie vient en suite. On fait mention d'un Homme gonflé d'air dans toute l'habitude extérieure du corps, & cela jusqu'à onze pouces d'épaisseur, dans les endroits les plus enflez. Cet air est renfermé sous la peau, & remplit principalement les Cellules de la Graisse. C'est ce qu'on apelle *Emphyseme*. On explique comment se forme cette maladie extraordinaire.

On parle ensuite de trois descentes de Vessie, maladie si rare, que Mr. *Mery* ne connoit aucun Auteur, qui en ait parlé. Cependant il en a vû trois, lui seul. La Vessie peut donc se trouver renfermée en partie dans le scrotum, & y former une tumeur assez semblable à une Hernie d'Intestin. Mr. *Mery* cependant ne croit pas que la Vessie soit tombée dans le Scrotum, parce qu'elle se sera relâchée, comme un Intestin. L'urine, qui la remplit, la rend trop grosse pour passer par les anneaux par où un Intestin passe, & de plus elle est de tous côtez trop fortement attachée pour pouvoir tomber. Ce

it un simple accident, mais de la premiére conforma-ti fait que la Vessie vient à dans le Scrotum. Cette est incurable.

-vière nous donne la maniére roit que se forme l'Hydro-mpanite. Il a cru que, dans mme qu'il a ouverte, le dé-ie des Valvules Sigmoïdes a ôt la cause d'une mort pres-ite, qu'une Hydropisie assez Cette Valvule s'étoit colée e Tronc de l'Aorte, & par uvoit plus recevoir de sang, sa fonction. Au dessus de alvule étoit un ulcére super-Le Ventricule gauche du ut inondé par la quantité de i cessuoit, & hors d'état d'ex-n mouvement.

Femme grosse de trois mois i ayant eu une forte envie er à la Boucherie un Rognon if, & ne le pouvant avoir, ans le moment sa main droit son front, en avançant les resques sur le milieu du som-la tête. Elle accoucha à neuf un garçon bien nourri & bien mé, à la tête près. Les diffé-

 rens

tiens Os, qui en font la charpente, n'étoient ni dans la situation, ni de la grandeur, ni de la figure ordinaire; & sur le haut de cette Tête mal construite étoit un creux rempli par une tumeur, qui ressembloit parfaitement & par sa figure & par sa couleur à un Rognon de Bœuf. L'Enfant vécut six heures, mais comme stupide & n'ayant que des mouvemens fort foibles.

Mr. *Ravant* l'ouvrit. Il ne lui trouva ni cerveau ni cervelet, & la moëlle de l'Epine ne commençoit qu'à la troisième Vertébre du cou: de là la foiblesse des mouvemens & la prompte mort. On nous donne après cela des conjectures sur les causes de ce Phénoméne.

Mr. *Anel* Docteur en Chirurgie dédia en 1713. à l'Académie un Ecrit imprimé sur la Fistule Lacrimale, & sur une maniére, qu'il a trouvée de la guérir surement & avec toute la douceur possible, pourvû qu'elle n'ait point encore carié l'os. Il a fait quantité d'opérations heureuses, & quelques unes très-brillantes par le rang des personnes qu'il a guéries.

On trouve ensuite ici huit articles sur la Chymie. Le premier est sur

là Fer dans la Médecine.
tery soutient, que le Fer pris
ince ou en limaille fort fine
ucoup mieux qu'en Crocus;
n en est, que par l'opération
elle on reduit le Fer en Cro-
lui enléve sa substance hui-
u moins pour la plus grande
t on ne lui laisse qu'une Tê-
e indissoluble & inutile. [Ain-
ymistes font quelquefois sur
édes, ce que les Medecins
le Corps humain, au lieu d'ai-
Nature, ils la détruisent.]
cond Article est sur les Tein-
s Metaux. Mr. Geofroy expli-
Methode dont il se sert, pour
e de divers Metaux. Le troi-
st sur plusieurs Eaux Minéra-
France. Le quatriéme traite de
t des Sels sur différentes Ma-
nflammables.
cinquiéme est sur le Quinqui-
élon Mr. Reneaume, il est
absorbant, & astringent ou
ne. De ce qu'il est amer, il
it qu'il adoucit les sucs aigres,
aigre & l'amer sont le doux
qu'il est absorbant, il suit
mousse les Acides & empêche
ctions, &, par conséquent,
 il

il entretient la fluidité des Liqueurs, que les Acides coaguleroient. De ce qu'il est styptique, il suit qu'il a des parties terreuses, qui absorbent & boivent les sérositez; ce qui fait que les parties, qui en étoient abreuvées & relâchées se resserrent, & par consequent le Quinquina augmente le ressort & la fermeté des Fibres, ou les leur redonne. Il échauffe, parce qu'il est amer, & il facilite ou rétablit la transpiration; parce qu'il échauffe & augmente la fluidité des liqueurs. Sur ces proprietez on peut fonder l'usage du Quinquina en Médecine. Si les alimens s'aigrissent trop dans l'estomac, & que la bile, qui doit les adoucir, ne puisse corriger cette aigreur excessive, ou que quelque obstruction dans les conduits biliaires l'empêche de couler en assez grande abondance, le Quinquina supléera à ce défaut, & guérira la fiévre, qui aura eu cette cause. Mais si la fiévre étoit causée, de plus, par quelque obstruction considérable dans les conduits biliaires, le Quinquina, tant qu'on en feroit usage, pourroit bien tenir lieu de la Bile, qui manqueroit; mais il ne vaincroit pas l'obstruction, & la Fiévre reviendroit, dès qu'on

oit. : Il faudroit nécessaire-
'a quelque autre remêde plus
Si la Fiévre vient de l'épaiss-
des liqueurs causé par des
la qualité absorbante du
na rétablit tout, promte-
. sans retour.
tomac, dont les fibres sont
t, garde trop peu les Ali-
les laisse sortir trop cruds;
ité du Quinquina remet les
ns leur tension naturelle. En-
anspiration diminuée revien-
e remêde à sa premiére quan-
, comme ces différentes cau-
seules, ou compliquées, en
produisent presque toutes
res, il doit y en avoir peu
Quinquina ne guérisse. Cel-
ne guérit pas sont les fiévres
qui naissent de quelque abscès
, d'où il s'écoule continuel-
dans le sang une matiére pu-
Mr. *Reneaume* a même re-
, que le Quinquina y étoit
[illegible]
xiéme Article est sur le Fer
le Fer. Selon Mr. *Geoffroy*
est apéritif & astringent;
tif, puis qu'il rapelle l'éva-
supprimée. Il est aussi astrin-
gent,

gent; puis que, quand cette même évacuation est trop abondante, il la remet dans ses bornes naturelles. Mr. *Geoffroy* prétend qu'il n'est apéritif, que parce qu'il est astringent, & il explique sa pensée d'une maniere, qui paroit fort plausible.

La stypticité du Fer étant donc si utile, & même en aparence la plus utile de ses qualitez, il est bon de la porter par art à sa derniére perfection. C'est ce que Mr. *Geoffroy* a fait par trois opérations différentes, qui lui donnent une Eau-mére de Vitriol rougeatre, onctueuse, extrémement styptique, sans aucune acidité ni corrosion. Il la tire du Vitriol, parce que le Fer, qui y est extrémement divisé & attenué est plus en état de recevoir la forme qu'on veut & se présente mieux à l'Artiste.

Le septiéme Article parle des Matiéres, qui pénétrent les Metaux sans les fondre. Du soufre commun mis sur une plaque de fer fort rouge y fait un trou & passe au travers. Ce même soufre, mais fort affoibli, tant par certaines matiéres avec lesquelles il est mêlé, que par les Opérations qu'il a souffertes, devient un corps, qui passe paisiblement au travers

vers du Fer. Il le laisse aussi malléable qu'auparavant. Il n'a été question, que de modérer l'impétuosité excessive de cet * Agent.

De même, le soufre dissoudroit l'Argent avec violence; le Mercure le dissoudroit lentement & avec douceur: Le soufre & le Mercure mêlez ensemble d'une certaine façon seront les principaux ingrédiens d'une composition, qui étant fonduë sur une lame d'Argent épaisse d'une demi ligne la pénétrera de part en part sans y faire d'ouverture. Il sera aussi malléable qu'il étoit; mais il prendra & en dehors & en dedans une vraye couleur de Plomb. Il est fort remarquable dans cette seconde expérience, que la matiére, qui pénétre l'Argent, n'étoit point malléable auparavant & le devient après. Mr. *Homberg* conjecture qu'en traversant l'Argent, il y a déposé une terre, qui empêchoit ses parties d'être bien liées par le soufre qu'elle contenoit, & par conséquent la rendoit cassante & friable. Peut-être aussi la cou-

* Il y a *Argent* dans le Livre, & cette faute d'impression a failli à m'en faire commettre une plus grossiére dans cet Extrait.

couleur de Plomb vient-elle de cette même terre, dont l'Argent s'est chargé. Il y a toujours bien des Phénoménes dans un feu. C'est la réflexion de l'Historien de l'Académie.

Le huitiéme Article contient diverses Observations Chimiques. Mr. *Poli* a tiré du Laurier à grandes feuilles, qu'on apelle *Laurier Royal* à *Lucques*, une huile, qui a l'odeur & le gout d'amendes améres; mais avec beaucoup plus de force. [Il n'en faut pas être surpris si ces mêmes feuilles cuites dans du Lait donnent un gout d'Amendes à ce Lait.]

Mr. *Homberg* a dit que sous la Zone Torride l'extrême chaleur mangeoit le Plomb, & que des gouttieres y devenoient terre en trois ou quatre ans. [Cela n'a pas non plus lieu de nous surprendre; puis que dans nos Pays froids, du Fer exposé au Soleil à Midi devient si chaud, qu'on ne peut le toucher, sans se brûler.]

Il n'y a que deux Observations Botaniques assez courtes raportées dans l'Histoire; deux autres sont renvoyées aux Mémoires.

Il y a quatre Articles sur la Géométrie. Le premier est un Abrégé fort

fort exact de la fuite de la Théorie générale des Dévelopemens, que Mr. *Varignon* avoit commencée; & que l'on trouve toute entiére dans les Mémoires. Le second est sur les Polygones inscrits ou circonscrits au Cercle, tiré du Mémoire de Mr. *Saulmon*, qu'on trouve aussi dans ce Volume. Il donne une formule générale pour tirer du Sinus donné d'un Arc le Sinus de sa moitié, &, par conséquent pour inscrire perpétuellement dans le Cercle des Polygones dont chacun aura deux fois plus de côtez, que le précédent. La même méthode s'étend aux Polygones circonscrits, à cela près, qu'il faut prendre les Tangentes des Arcs au lieu de leurs Cordes. Ainsi quel que soit le premier Polygone inscrit ou circonscrit au Cercle, on peut ensuite & inscrire & circonscrire à ce même Cercle à l'infini des Polygones d'un nombre de côtez toujours double. Et il est visible que, plus le nombre de leurs côtez augmente, moins le circuit & l'aire des circonscrits surpassent la Circonférence & l'aire du Cercle, &, le circuit & l'aire des Inscrits sont surpassées par la même Circonférence & la même Aire,

Aire, de sorte que les divisions étant poussées jusqu'à l'Infini, il paroit nécessaire que les circonscrits d'un côté & les inscrits de l'autre se confondent absolument avec le Cercle.

Mr. *Saulmon* démontre, que, si en faisant la division des Arcs, ou, ce qui revient au même, en doublant le nombre des côtez d'un Polygone quelconque inscrit ou circonscrit, on vient à trouver par la Formule générale, que la différence du quarré du rayon du Cercle, & du quarré du Sinus immédiatement précédent, ne soit pas un quarré parfait, ce qui emporte, que la racine quarrée de cette différence soit un nombre incommensurable, alors les circuits de tous les Polygones inscrits & circonscrits, qui suivront, seront incommensurables avec les rayons du Cercle, & leurs Aires incommensurables avec le quarré de ce rayon. En un mot, dès que par la voye que nous venons de marquer l'incommensurabilité sera entrée dans un Polygone, elle se maintiendra dans tous les Polygones suivans, tant du circuit que de l'aire. Cette incommensurabilité se trouve presque toujours dès le premier Polygone. Elle est,

par

ple, dans le Triangle Equi-
dans le Quarré, dans le
e. Et s'il y a quelque pre-
ygone où elle ne soit pas,
, qu'elle entrera bien tôt
elque Polygone suivant, a-
i elle ne sortira plus de cet-

se soutient-elle jusqu'à l'In-
est-à-dire, jusqu'aux termes,
Polygones inscrits & circons-
confondent avec le Cercle?
cas il seroit certain, que les
s de ces Polygones ou la cir-
ence du Cercle seroit incom-
rable avec le Rayon, & l'Aire
rcle incommensurable avec le
é du Rayon. Le sujet d'en
r est que l'incommensurabilité
ux Grandeurs consiste dans un
n excès de l'une sur l'autre.
excès peut toujours demeurer
ou même augmenter, pendant
Progression infinie; mais il peut
diminuer, & alors il devien-
t nul dans l'Infini, & l'Incom-
surabilité cesseroit.

lais il y a bien de l'aparence,
elle se conserve jusques dans l'In-
entre la Circonférence du Cer-
& son Rayon; ou entre l'Aire &
le

le Quarré du Rayon; car on n'a pu, du moins jusqu'ici, trouver le raport de ces Grandeurs que par des suites infinies, ce qui est une marque d'Incommensurabilité. Quand ces Grandeurs seroient incommensurables, ce ne seroit pas à dire que la Quadrature du Cercle fut impossible. Il faudroit & qu'elles fussent incommensurables, & que leur raport ne pût absolument être exprimé que par des suites infinies: car alors il seroit bien sûr que la somme finie de ces suites ne se pourroit jamais trouver.

Le troisiême Article sur la Géométrie est sur les Interfections des Courbes. Mr. *Rolle* surprit fort les Géomêtres, par cette Proposition qu'il aporta à l'Académie; qu'une demi Parabole & une demi Hyperbole pouvoient se couper en quatre points, de maniére que, dans toute l'étenduë, où se faisoient les quatre Interfections, les portions de châcune de ces deux Courbes fussent toujours concaves du même côté d'un diamétre. Cette Proposition parut d'abord un Paradoxe. Mr. *de la Hire* & Mr. *Saurin* se mirent à l'examiner, & le trouvérent vrai. On en verra ici

la

onstration & dans l'Histoire les Mémoires. On trouve ns ces derniers l'Ecrit de Mr. sur ce sujet.

ernier Article de Géométrie un Espace circulaire quarra-

stronomie contient dans l'Histrois Articles. Le premier est Figure de la Terre. Puisqu'il rtain aujourdhui, que les dede Latitude terrestre vont en nant de l'Equateur vers le Po- semble qu'un Méridien terdoit être plus petit, que l'Equr dont tous les degrez sont é- , car il est assez naturel de conir, le premier degré de Latitude être égal à un degré de l'Equa-, & de là il suit que la Terre est globe aplati vers les Poles.

lais c'est une erreur, qui avoit été ncée dans l'Histoire de l'Académ. Mr. *Cassini* démontre, au con-e, que de l'inégalité des degrez titude terrestre, telle qu'on la poci, il suit qu'un Méridien terresest plus grand que l'Equateur, & la Terre est un Spheroïde, dont plus grand Axe va d'un Pole à utre, & le plus petit est le Diamé-

tre

tre de l'Equateur. Un Méridien terrestre est donc une Ellipse, & le premier degré d'un quart de ce Méridien à compter depuis l'Equateur est plus grand qu'un des degrez de l'Equateur tous égaux entr'eux. La raison essentielle en est, que l'Ellipse est moins courbe & plus aprochante d'une ligne droite lors qu'elle est paralléle à son grand Axe, que lors qu'elle lui est perpendiculaire. Dans le point où le Méridien elliptique coupe l'Equateur il est paralléle à son grand Axe, donc en ce point-là & aux environs de part & d'autre il est moins courbe que vers les Poles. Si l'on pose le grand Axe de la Terre de 3000. lieües, le petit Axe ou diamétre de l'Equateur sera de 2986. c'est-à-dire que ce petit Axe sera plus petit que le grand de 14. lieües, différence assez legére, & qui n'empêche pas la Terre d'être sensiblement Sphérique. Cependant ces 14. lieües de différence sont la cause de l'inégalité des degrez terrestres de latitude. Le second Article d'Astronomie est sur les taches du Soleil. Le troisiéme est une Observation sur un Cercle lumineux aperçu autour du Soleil

leil & deux Parhelies mal terminez.

L'Acouſtique n'a qu'un Article ſur les Cordes ſonores & ſur une nouvelle détermination du ton fixe.

Mr. *de Fontenelle* parle après cela, ſelon ſa coutume, des Machines ou Inventions aprouvées par l'Académie en 1713. La premiére eſt une Machine de Mr. *des Camus*, pour battre des pilotis. La ſeconde, du même, eſt un Carroſſe ſuſpendu par le milieu de ſon corps, & que l'Auteur prétend par cette ſuſpenſion rendre plus doux & moins ſujet à verſer, en cas qu'une des roues manque. La troiſiême eſt un Traineau de Mr. *d'Hermand* ſur pluſieurs Rouleaux attachez enſemble, qui ſe ſuccédent les uns aux autres, & épargnent la peine de tranſporter continuellement, comme on fait d'ordinaire, trois ou quatre Rouleaux du derriére au devant du Traineau, à meſure qu'il avance. La quatriême eſt un Pont flotant, du même, compoſé de pluſieurs piéces, & qui ſe place de lui-même de l'autre côté d'une riviere, quelque large qu'elle ſoit, ſans qu'on ſoit obligé d'y faire paſſer perſonne. Mr. *des Camus* & Mr. d'*Hermand*

se sont disputé l'honneur de cette invention.

L'Histoire finit par l'Eloge de Mr. *Blondin.* Il entra dans l'Académie en qualité d'Elève de Mr. de *Reneaume*, en 1712. Il n'avoit qu'un peu plus de 30 ans, quand il mourut. Il étoit habile Botaniste; & il composoit plusieurs médicamens de Plantes, dont les succès lui avoient acquis en Picardie sa Province la réputation d'habile Médecin. Nous allons, pour finir cet Extrait, donner la liste des Mémoires, dont Mr. *de Fontenelle* n'a pas jugé à propos de faire un précis dans son Histoire.

Observations Météorologiques faites en 1712. à l'Observatoire Royal, par Mr. *de la Hire*. Elles concernent la quantité de pluye, qui est tombée; la hauteur du Thermométre, & du Barométre; & la Déclinaison de l'Aiman, qui se trouva de 11½ degrés 15 minutes le 30. Décembre. On ne dit pas si c'est à l'Est ou à l'Ouest. Mais il faut l'entendre de l'Ouest.

Du retour de l'Etoile changeante, qui est dans la Constellation du Cygne. Par M. *Maraldi.*

Observations des différens degrés de chaleur que l'Esprit de vin com-

nique à l'Eau par son mélange. Par
r. Geofroy le Jeune.

Observation, sur une séparation de
r d'avec l'Argent par la Fonte. Par
r. *Homberg.* [C'est une méthode
ut-à-fait nouvelle. On n'avoit pas
n jusques ici qu'on put séparer
s deux Metaux mêlez en les fon-
nt.] On les sépare par le moyen
u départ; mais non sans peine &
ns dépense, même considérable.
r. *Homberg* a trouvé sa nouvelle
éthode par hazard.

Description d'une nouvelle Plan-
e que Mr. *de Reaumur* apelle *Bo-*
tus, ramosus, coraloides fœtidus; &
i François, *Merille branchuë de fi-*
ure & de couleur de Corail & très
uante.

Proprietez des Trapézes, par Mr.
e *la Hire.* On ne trouve chez les
nciens aucun Théorême sur le Tra-
éze. Ils n'ont donné que le nom
à cette Figure, pour la distinguer
es autres. Cependant on en a trou-
é depuis quelque tems, quelques
roprietez fort singuliéres. On peut
onsulter pour ce sujet le Mémoire
le Mr. *de la Hire.*

Observation sur une sublimation de
Mercure par Mr. Homberg.

Histoire du Café. Par M. de Jussieu. Ce Savant avoit lû en 1713. dans l'Académie une Rélation sur le Café, qui lui avoit été envoyée par Mr. *Gaudron* Maître Apoticaire de S. *Malo*, qui la tenoit de Mr. *Desnoyers* Chirurgien François, nouvellement arrivé pour lors de *Zedia*, lieu où cette Plante se cultive, éloigné de quelques journées de la Rade de *Moka*. Mais, comme depuis ce tems-là, il a eu occasion de mieux examiner l'arbre du Café, par le transport, qui en a été fait en 1714. de Hollande à Paris au Jardin du Roi, il a cru devoir suprimer cette Rélation, qui n'auroit été que fort imparfaite, & qu'il étoit à propos de substituer à sa place le Mémoire, qu'il nous donne ici, & dont il fit la lecture dans l'Académie l'année 1715. J'ai parlé ailleurs * d'un Traité Historique du Café imprimé à la fin du Voyage de l'Arabie heureuse de Mr. *de la Roque*. Il y est fait mention sur la fin de Mr. *de Jussieu*, & de l'Arbre de Café, qui est maintenant dans le Jardin du Roi de France.

Des-

* Voyez les Nouvelles de Nov. & Decemb. 1716. pag. 7[illegible].

Description d'une Machine portative propre à soutenir des Verres de très-grands Foyers, présentée à l'Académie par Mr. *Bianchini*. Mess. *Huygens* & *Cassini* avoient déja montré, qu'on pouvoit se servir des Verres des plus grands foyers sans tuyaux: mais il restoit encore bien des difficultez; Mr. *Bianchini* a une Machine, qui a les qualitez suivantes. 1. Elle soutient très-haut le Verre objectif, quoi que legére. 2. On peut facilement changer sa hauteur, selon la différente élevation des Planétes au dessus de l'Horizon. 3. Elle est solide & ferme, sans qu'il soit nécessaire d'employer des clous pour la fixer, ou d'enfoncer des poutres dans la Terre. Des qualitez précédentes, il en résulte nécessairement deux autres; savoir que la Machine entiére peut être transportée facilement & coute peu. On en verra la figure & la Description dans ce Volume de l'Académie, dont nous donnons l'Extrait.

Histoire d'un assoupissement extraordinaire par Mr. Imbert. [Il est facile de se laisser surprendre par ces sortes de Phénoménes. On nous parle dans cette Histoire d'un Homme près de Gouda, qui tomba aussi dans

un assoupissement extraordinaire il y a quelques années. Plusieurs personnes l'allérent voir ; mais je n'eus jamais cette curiosité ; quoi que je n'en fusse qu'à trois lieües. Un Médecin de mes Amis fort habile, mais peu crédule, qui y fut, m'assura qu'il étoit persuadé, qu'il y avoit de la fraude.]

Observations de l'Eclipse de Lune qui est arrivée le 2. Décembre au matin de l'année 1713. à l'Observatoire, par Mess. de la Hire. Observation de la même Eclipse, par Mess. *Maraldi & Cassini.*

Mémoire sur le mouvement des Intestins dans la Passion Iliaque, par Mr. Haguenot. Ce Mémoire a été envoyé à Mess. de l'Academie Royale des Sciences de Paris par Mess. de la Societé Royale des Sciences établie à Montpellier, pour entretenir l'union, qui doit être entr'elles. On rejette dans ce Mémoire le mouvement antiperistaltique des boyaux, & la cause à laquelle on attribue d'ordinaire la Passion Iliaque.

ARTICLE III.

RE'FLEXION *sur ce qui a été dit dans l'*ARTICLE PRE'CE'DENT *sur la* DUCTILITE' DE CERTAINES MATIE'RES.

J'AVOÜE que si l'on n'en juge que par les yeux & par ce qui en paroit extérieurement, on aura lieu d'être surpris de l'extrême ductilité de l'Or, de l'Argent, du Verre, de la Matiére, dont les Araignées font leur soye, &c. Mais si l'on en juge par la Raison, & par des principes, qui passent pour constans en Physique, le sujet d'Admiration cessera.

1. Il est démontré, que la Matiére est divisible à l'infini, & que, par conséquent, il n'y a point de portion de matiére, quelque petite qu'elle paroisse, qui n'aît actuellement un nombre infini de parties réellement différentes, & les unes hors des autres.

2. Il est aussi constant, que nous ne connoissons pas, & qu'il nous est

même impossible de connoitre la grandeur absoluë des Corps. Nous n'avons, ce me semble, que trois principaux moyens, pour connoître la grandeur d'un Corps. 1. La Mesure. 2. L'Attouchement. 3. La vuë. La Mesure peut bien nous aprendre le raport d'un corps à un autre corps. Je prens une Aulne; je la porte sur la longueur d'une piéçe de drap; je trouve que je puis la transporter trente fois. Je dis que ce drap a trente Aulnes de long. Mais je ne connois pas mieux la longueur absoluë de l'aulne, que celle du drap. Cette mesure ne me peut donc servir qu'à savoir le raport qu'il y a entre l'aulne & la longueur de ce drap.

L'attouchement n'est pas plus propre à m'aprendre la grandeur absoluë d'un corps; car mes doigts, mes mains, mes piés, quelqu'autre partie de mon corps que ce soit, que j'aplique sur un autre corps, pour en savoir la grandeur, sont tout autant de mesures dont je me sers, pour savoir la grandeur de ce corps, mesures dont je ne sai pas mieux la grandeur absoluë, que la grandeur absoluë du corps, que je mesure.

Enfin il est sûr que mes yeux ne

me

me peuvent pas aprendre la grandeur absolue d'un Corps ; puisqu'ils ne m'en font pas apercevoir toutes les parties. Mon Crystallin est une espêce de Microscope, qui me fait apercevoir les objets plus grands ou plus petits, selon qu'il est plus ou moins convexe. On fait des Microscopes, qui nous représentent les objets dix mille fois plus grands, qu'ils ne paroissent à la simple vûë. Mais il ne faut pas croire que ces Microscopes soient les plus parfaits qu'on puisse avoir. Si nous avions d'autres yeux, d'autres doigts, d'autres instrumens que nous n'avons, on en pourroit faire de dix mille fois plus parfaits, & qui par conséquent nous représenteroient les objets dix mille fois & cent mille fois plus grands, que les meilleurs Microscopes que nous ayons. Il ne faut pas croire que la matiére manque jamais aux Instrumens; mais les Instrumens manqueront à la matiére.

Ces principes incontestables étant posez ; il n'y a plus rien à admirer dans la Ductilité des metaux, telle que nous la connoissons. Cette once d'or, qui reduite en cube, nous paroit si petite ; nous paroitroit plus

 gran-

grande que la plus grande des montagnes, si nous avions de bons yeux. Ce fil d'argent couvert d'or, plus délié, si vous voulez, qu'un cheveu de tête, nous paroitroit plus gros, que le tronc du plus grand arbre, que nous connoissions; cette feuille d'Or, qui couvre ce fil d'argent & dont la tenuité semble surpasser toute l'imagination, seroit vue comme une plaque d'Or épaisse de plusieurs pouces. Y auroit-il lieu d'être surpris qu'une montagne d'Or ou d'Argent se pût étendre en un fil aussi épais que le tronc d'un arbre ou en des plaques épaisses de plusieurs pouces. Je n'ai pas gardé les proportions en tout cela, mais cela n'est pas nécessaire pour faire concevoir ma pensée. Supposons qu'il y eut dans quelque Planète des Habitans dont les yeux fussent comme des Microscopes, qui leur fissent voir une Once d'or, de la grosseur d'une de nos plus grandes montagnes; ne seroient-ils pas surpris, ou ne se moqueroient-ils point de nous voir admirer cette ductilité de l'Or, que nous admirons? Ce qu'il y a principalement à admirer en cela, c'est que ces particules d'Or & d'Argent puissent encore s'apercevoir

voir, par nos yeux, après avoir été ainsi divisées. Mais il s'en faut bien que nous ne soyions encore arrivés aux premiéres parties de ces métaux; à ces premiéres parties, qui, si elles étoient encore divisées, ne seroient plus de l'Or, ou de l'Argent.

ARTICLE IV.

MEMOIRE *envoyé à l'Auteur de ces* Nouvelles *sur le Livre intitulé* REFUTATION *d'un* Nouveau SYSTEME *de Metaphysique composé par le P.* MALEBRANCHE.

LA *Refutation du nouveau Systême du P. M.* dont le savant Auteur des *Nouvelles de la Republique des Lettres* a parlé dans ses derniers mois, a été composée par le Pere *du Tertre*. Vous serez bien aise d'apprendre ce qui a donné lieu à cet Ouvrage de sa part. Ce Jesuite s'étoit rendu le disciple du P. M. par une lecture assiduë de ses Ouvrages, ce qui lui avoit attiré la disgrace de ses Superieurs. Pour le punir de s'être laissé ainsi seduire, au lieu de

lui donner une Chaire de Philosophie, comme il convenoit à ses études, ils l'envoyerent dans le petit College de Compiegne pour y faire la 4. Cette punition jointe à diverses sollicitations, fit qu'il changea de sentimens, & devint tout d'un coup l'un des plus ardents adversaires du P. M. Pour se reconcilier avec ses Superieurs, il s'engagea à refuter les sentimens où il avoit été jusqu'alors. C'est de là qu'est venu l'Ouvrage dont il s'agit, & dans lequel il a donné un tour odieux aux sentimens du P. M. On ne peut pas s'imaginer que son Ouvrage soit sorti de ses mains tel qu'il est imprimé, d'autant plus qu'il a passé par l'examen de plusieurs Reviseurs de sa Compagnie, qui étant moins intelligents que lui sur ces matieres l'ont fait souvent tomber en contradiction par les additions qu'ils y ont mises, & ont rempli sa Refutation d'une pitoyable Scholastique. On espere que si la Réponse moderée qu'on a fait à cette Refutation devient un jour publique, elle en fera voir toutes les absurditez, & justifiera les sentimens qu'il a voulu combattre pour se mettre à couvert d'une espece de

per-

persécution qu'il souffroit de la part de ses Superieurs. Aussi l'ont-ils récompensé de ses travaux, ou plûtôt de sa retractation, puis qu'ils lui ont donné une Chaire de Philosophie de leur College de Paris.

ARTICLE V.

TRAITE' *des* ETANGS, *des* VIVIERS, CANAUX, FOSSEZ & MARES. *Par le Sieur* L. D. B. A Paris, chez Claude Prudhomme. 1717. in 12. pagg. en tout 142. Et se trouve à Amsterdam, chez David Mortier.

LE Libraire, qui a imprimé ce Livre, nous assure dans son Avis au Lecteur, que, quoi que le sujet, qui y est traité, paroisse être borné à ceux qui ont des Etangs, Viviers &c. néanmoins, il n'y a qui que ce soit, qui n'en puisse tirer quelque instruction, par l'exactitude qu'on a euë d'entrer dans un détail assez particulier du Poisson d'eau douce & du profit, qu'on en peut faire. J'avoüe, en mon particulier,

que j'ai eu du plaisir à le lire, & que j'y ai appris bien des choses que j'ignorois, parce que je n'ai jamais vécu dans des Pays où il y aît des Etangs artificiels, quoi que j'en aye vu en passant.

Notre Auteur définit un Etang *un Réservoir d'eau douce, dans un vallon ou lieu bas, fermé par une Digue ou Chaussée, pour y mettre du Poisson, qui s'y nourrit & augmente.* Il donne des avis sur les lieux qu'on doit choisir pour y avoir des Etangs. Le principal d'un Etang est d'y avoir de l'eau en profondeur & en étendue. En profondeur, pour défendre le Poisson contre la chaleur & la gelée, & contre les animaux & les oiseaux; & en étendue, parce qu'il trouve plus grassement à vivre. On parle ensuite de la Chaussée de l'Etang & des sortes d'arbres qu'on y peut planter, de son Relais ou Décharge & de son Cul de lampe.

On passe de là à l'empoissonnement des Etangs. On n'y doit mettre ni Barbeaux, ni Vandoises, ni Musniers, ni Cheveraux, ni Goujons, ni Verons, ni Menuises, ni Anguilles. Tout cela ne payeroit pas la peine & la dépense du Maître de l'Etang.

l'Etang. Les Poissons, dont on peut tirer du profit, sont les Carpes, les Brochets, les Perches, les Tanches, & les Gardons. Ces derniers peuplent beaucoup. On en trouve souvent quantité dans les Etangs; quoi qu'on ne s'avise pas d'y en mettre.

Il n'en faut tout au plus dans un Etang, que pour aider à nourrir le Brochet. Il y a des Etangs d'eau vive, où la Truite peut se nourrir. C'est un Poisson excellent; mais vivant de proye, comme le Brochet, on n'en doit point faire le principal objet du profit, que l'on veut tirer d'un Etang. D'ailleurs, il ne se peut transporter vif par charoi.

La Tanche ruine le fond d'un Etang; puis qu'on assure, qu'il faut plus de terrain pour nourrir cent Tanches, que pour engraisser cinq cens Carpes. La Perche est fort estimée. Si elle pouvoit se transporter d'un lieu à un autre, on en devroit mettre dans l'Etang à gros poisson. Comme elle vit de proye, elle feroit tort dans les Carpiéres. On dit que, quand ce Poisson est attaqué par le Brochet, il s'en garentit, en lui tournant sa queüe, & dressant l'arête, qu'elle a sur le dos.

Le

Le Brochet ne laisse pas de l'atraper quelquefois.

Celui-ci fait un des principaux objets du produit d'un Etang, quoi qu'il coute au Proprietaire, plus qu'il n'en retire. Car un Brochet d'un écu, par exemple, ne vient point à cette grosseur, qu'après avoir fourragé dans l'Etang, peut-être, pour plus de quarante ou cinquante francs. Les Brochets ne mangent pas seulement les autres Poissons, ils se mangent aussi les uns les autres, si ce n'est dans le tems du Fray. Ils s'épargnent alors; mais ils font toujours la guerre aux autres Poissons. L'Etang semble être destiné pour la Carpe, & c'est principalement de ce Poisson, qu'on doit le peupler, à proportion de son étenduë d'eau & de la qualité de son terroir. Une chose particuliére au Poisson, c'est que l'on voit toujours la Femelle, (c'est la Carpe œuvée) poursuivre le Mâle, qui est laité; en sorte que six, huit, dix Femelles cherchent un Mâle, se frottent à lui, le poussent au bord de l'Etang sur l'herbe, en défaut d'eau. Pour se défendre de cette poursuite importune, ce Mâle se remuë, se débat, & fait des efforts

éfforts ſur cette herbe, où il eſt preſque à ſec ſur ſon ventre; ce qui fait qu'il en ſort une eſpêce de lait, ſur lequel chacune des Femelles prend plaiſir à jetter ſes œufs; &, enfin, après douze ou quinze jours, étant échaufez par le Soleil, il en ſort de petits poiſſons. C'eſt une erreur de croire avec quelques-uns que, pour châque poiſſon, il faille trois œufs, deux pour les deux yeux, & un pour le reſte du corps. L'Auteur eſt perſuadé, & avec raiſon, que d'un œuf de Poiſſon il en ſort un petit Poiſſon, comme d'un œuf de Poule, il en ſort un Poulet.

La premiére & la ſeconde année, ce petit poiſſon n'étant grand que comme une feuille de Saule, eſt nommé *Feuille*. Quelquefois, lors que le fond de l'Etang eſt bon, ayant paſſé deux Etez, il a quatre pouces; & pour lors, quoi que Feuille, on commence à lui donner le nom d'*Alvin*; mais il ne le mérite pas encore. Il faut que l'Alvin aît cinq pouces, à le meſurer entre l'œil & fourchette, du bas de l'œil au milieu de la queüe.

Les Etangs ſe pêchent le matin, au frais, & d'ordinaire de trois en

trois

trois ans, après avoir été alvinez; c'est-à-dire, qu'il faut que l'Alvin ait passé trois Etez dans l'Etang. Par exemple, s'il avoit été mis en Février, 1717. l'on compteroit qu'il a trois ans en Octobre 1719.

Nôtre Auteur parle ensuite du prix du Poisson; du tems de la Pêche; des accidens, qui peuvent arriver à un Etang & des remèdes, qu'on peut y aporter. Les Loutres sont les plus pernicieux Ennemis des Etangs. On le regarde comme un poisson, dont on peut manger en carême, cependant il est sûr, qu'il ne peut pas durer long tems sous l'eau. Quoi qu'il aime beaucoup le poisson, il mange aussi les canards, les sarcelles, &c. Il va plus vite dans l'eau que toutes sortes de poissons; mais sur terre les chiens l'atteignent facilement. Il a des dents très-mauvaises avec lesquelles il se défend contr'eux valeureusement. Il a la vie & la peau fort dures. Mais, s'il est blessé, se jettant dans l'eau, il perd son sang, & n'en échape pas.

Presque tous les Oiseaux qui fréquentent les eaux sont Ennemis du Poisson. S'ils ne peuvent prendre le gros, ils prennent le petit. Les He-

ons sur tout en détruisent beaucoup. Mais, ce que l'on ne croiroit pas, si l'on ne l'avoit vû, c'est la Grenouille attrape & mange petite Feuille de Gardon, de Tanche, & de Carpe. Notre Auteur ne presque qu'un mot des Viviers, Canaux, des Fossez & des Ma-

ARTICLE VI.

CONSTRUCTION *of* MAPS *and* GLOBES. *In two Parts. First contains the various Ways of projecting Maps, exhibited in fifteen different Methods, with their Uses. Second treats of making divers sorts of Globes, both as to the Geometrical and Mechanical Work. Illustrated with Eighteen Copper* Plates. To which is added, an* APPENDIX, *wherein the Present State of Geography is consider'd. Being a seasonable Enquiry into Maps, Books of Geography and Travel. Intermix'd with some necessary Cautions, Helps, and Directions for future Mapmakers, Geographers, and Travellers. London* 1717.

1717. C'est-à-dire, *la Construction des Cartes de Geographie & des Globes. Divisée en deux Parties. La première contient les moyens differens de faire des Projections de Cartes par quinze Méthodes différentes, avec leur usage. La seconde traite de la maniére de faire différentes sortes de Globes, d'une maniére Géométrique & d'une maniére Méchanique, éclaircie par dix-huit Planches en taille douce. On y a ajouté un Appendix, où l'on examine d'une maniere convenable l'état présent de la Géographie, des Cartes, des Livres de Géographie, & de Voyages, où l'on entremêle quelques Précautions, Secours, & Directions pour les faiseurs de Cartes, les Géographes, & les Voyageurs.* A Londres 1717. in 8. pagg. * 278. Et se trouve à Amsterdam, chez David Mortier.

CE TITRE est si bien circonstantié qu'il épargne la peine à un Journaliste de dire ce que le Livre contient. Il ne lui reste que le soin

* Il y a une faute dans le Livre sur le nombre des pages. On l'a rectifiée.

bin de faire quelques remarques particuliéres, pour le faire un peu mieux connoître. L'Auteur se plaint & dans son Epître dédicatoire & dans sa Préface, & dans son Appendix, du défaut de la plupart de nos Cartes de Géographie, qui non seulement sont imparfaites en mille endroits, mais qui sont même pleines de fautes; plaçant des Villes où elles ne sont pas, en oubliant de très-réelles & en mettant, au contraire, d'imaginaires. Changeant des Isles en Continent, & des Continens, ou des Presqu'Isles en Isles. [Il semble que notre Auteur ne parle que des Cartes des Pays fort éloignez, situez, par exemple, au fond de l'Asie, de l'Afrique, ou de l'Amérique; mais je puis l'assurer par l'expérience que j'en ai, qu'il y a des Cartes de divers Pays de l'Europe, très-bien connus, qui fourmillent de fautes, & je me fais fort d'en marquer cent dans une seule Carte de *Samson* d'une Province particuliére de France. Je parle de celles de ce Géographe, qui ont été imprimées en Hollande. Il n'en faut pas être surpris. Ce sont des Graveurs ignorans qui les copient, & ceux
qui

qui en corrigent les Epreuves, n'en savent guéres davantage. J'ai vû une Carte inserée dans un Ouvrage considérable, qui a été copiée sur deux Cartes, l'une Françoise ou Latine & l'autre Allemande du même Pays. Et, comme les noms Allemands & les Latins ou François ne sont pas les mêmes, celui qui les a combinées a mis souvent deux Villes pour une, l'une avec le nom François & l'autre avec l'Allemand; & il les a placées dans deux endroits différens, sachant bien que deux Villes ne peuvent pas être dans le même lieu. A peu près, comme si dans une Carte de Hongrie, on mettoit la Ville de *Bude* dans un endroit & celle d'*Offen* dans un autre. En général les faiseurs de Cartes ne sont la plupart que des Ouvriers, qui n'entendent pas plus la Géographie que le Chinois. D'ailleurs cette Science est une des plus imparfaites. Il y a plusieurs lieux dont on ne sait pas la véritable Latitude, & il y en a très-peu dont l'on connoisse la véritable Longitude. Pour être exact, il faudroit imiter Messieurs de l'Academie Royale des Sciences de Paris, qui dans les Cartes qu'ils nous ont don-

donnée de la France, ont mis des marques pour connoitre les lieux dont la Longitude & la Latitude avoient été soigneusement observées; & ceux dont on n'a observé que la Latitude, & n'en ont point mis pour les lieux dont ni l'une, ni l'autre n'ont été observées.]

Notre Auteur est surpris, que parmi ce grand nombre de Livres de Mathématique à l'usage des Ecoles, il n'y ait point de Traité particulier pour les Cartes de Géographie. Il n'a pas trouvé qu'on ait publié en aucune Langue aucun Traité raisonnable sur les diverses Projections des Cartes. Ni *Varenius* en Latin, ni Mr. *Newton* * son Abréviateur en Anglois ne sont pas aussi complets, qu'on le souhaiteroit. Le premier a commis plusieurs fautes, & a omis plusieurs Projections, & son Abréviateur encore plus. Il s'est pourtant servi de leur travail, & y a ajouté de nouvelles Méthodes.

Chacune des Planches, qu'il a mises dans son Livre, contient deux Figures. Celle d'en haut se raporte aux pratiques qu'il donne & en fournit

* Idea of Navigation.

nit l'Exemple ; celle d'en bas marque la bonté & le défaut de chaque Projection, & leur diversité comparée l'une avec l'autre. Il prend l'Asie pour exemple ; parce qu'il croit que, des quatre Parties de la Terre, c'est la plus propre à son dessein.

Il enseigne dans sa seconde Partie à faire des Globes d'yvoire, de cuivre & de carton, quoi qu'il avoüe que les premiers & les seconds sont plus pour la curiosité que pour l'usage. Il avoit d'abord résolu d'y joindre une troisiême Partie, pour y enseigner l'usage du Globe. Mais il a changé de dessein, voyant qu'il ne pourroit rien dire de nouveau sur ce sujet. Il a mieux aimé y joindre un *Appendix*, contenant ce qu'il faudroit faire pour la correction & pour la perfection des Cartes de Géographie.

Il voudroit, par exemple, que tous les Géographes eussent le même Méridien, & il fait voir qu'il s'est glissé bien des fautes dans les Cartes, pour ne pas observer cette Méthode. [Il semble, que ce défaut augmente tous les jours au lieu de diminuer ; & il y a bien plus de premiers Meridiens aujourd'hui qu'il n'y en

en avoit autrefois. On diroit que chaque Nation veut avoir chez soi le premier Méridien; comme si c'étoit là un grand avantage, & cèt avantage n'est rien. Pour rémédier aux inconvéniens de cèt abus, si on ne veut pas le corriger; il faudroit que dans chaque Carte, où le premier Méridien ne se trouve point, on avertit quel est le Méridien, qu'on prend pour être le premier; & qu'on ne publiât point de carte, où l'on ne marquât de combien de degrez le Méridien qu'on prend pour le premier, est éloigné des premiers Méridiens des principales Nations. Combien, par exemple, le premier Méridien des Hollandois est éloigné de celui des François, des Espagnols, &c.]

Notre Auteur ne nous donne pas les Cartes de son Livre, pour des Modelles parfaits. Elles sont trop petites pour cela. Elles peuvent passer tout au plus pour des exemples, afin de mieux comprendre & de mettre en pratique les Méthodes qu'il enseigne. Il en faut excepter une qui est la 11. Elle peut servir non seulement d'exemple mais de modelle. On y voit tout ce qu'il voudroit

 qu'on

qu'on observât pour rendre les Cartes beaucoup plus parfaites qu'elles ne le sont. Elle représente les Pays qui sont entre l'Euphrate & le Tigre près de Bagdad.

Du reste, comme les deux premiéres Parties de cet Livre consistent presque toutes en pratique, il est impossible d'en faire un Extrait. Je m'arrêterai au premier Chapitre qui est Historique, & qui parle de l'Antiquité des Cartes & des Globes.

Anaximander Disciple de *Thalès* & qui vivoit environ 400. ans avant *Jesus-Christ*, passe pour avoir inventé les Cartes de Géographie. Sans doute que les Grecs & les Romains avoient des Cartes de leur propre Pays. Mais il n'y en a aucune, qui soit parvenue à nous, si on en excepte les *Tables* de *Peutinger*. Ces Tables contiennent un Itineraire de tout l'Empire Romain. Tous les lieux y sont marquez avec leurs distances mésurées, excepté les Mers, les Forêts, & les Déserts; mais on n'y fait aucune attention ni à la Longitude, ni à la Latitude.

Ptolemée, qui florissoit à Alexandrie sous l'Empire d'*Antonin* le Philosophe, l'an 144. de *Jesus-Christ*, apli-

apliqua l'Astronomie à la Géographie, inventa les Méridiens & les Paralléles, & porta cette Science à un degré de perfection bien différent de ce qu'elle avoit été jusques-là. Mais depuis deux siécles qu'elle a commencé à revivre, on a trouvé diverses sortes de Projections des Cartes par le moyen de l'Optique, & on a aussi extrêmement perfectionné les Cartes Marines si nécessaires à la Navigation.

Il y en a qui croyent que les Globes sont aussi anciens que les Cartes de Géographie, & qui en attribuent l'invention au même *Anaximander*. D'autres les attribuent à *Atlas*, ce qui a fait dire qu'il portoit le Monde sur ses épaules. Quelques-uns en font honneur à *Architas*; & *Diogéne Laërce* en fait *Musée* l'Inventeur. Quoi qu'il en soit, nous ne trouvons rien de remarquable sur ce sujet, avant la célébre Sphére de verre, que fit *Archimède*, & où les mouvemens des Cieux étoient representez. On peut croire que celle que *Corneille Trebil* inventa & qu'il présenta au Roi d'Angleterre *Jaques I.* étoit semblable à celle d'*Archimède*. Mais notre Auteur croit, qu'il

ne s'est jamais rien fait de pareil à la Sphére de Mr. *Rowley*.

En parlant de la Projection des Cartes qu'on apelle de *Mercator*, notre Auteur nous aprend que cette admirable Invention est duë à Mr. *Wright*, qui communiqua trop facilement sa Méthode à *Mercator*, lequel se l'attribua à lui-même, comme Mr. *Wright* l'a fait voir dans sa *Correction des erreurs vulgaires*. On nous explique ici clairement cette Méthode, qui concerne principalement les Cartes Marines. On nous donne aussi une nouvelle Méthode pour la Projection des Cartes particuliéres, qu'on croit être plus exactes, qu'aucune des autres que l'Auteur a expliquées. On la trouve à la page 106. de son Livre. Elle me paroit un peu longue.

Il commence son Traité de la construction des Globes, par la maniére d'en faire un Magnétique, qui, pour ses facultez internes & par sa forme extérieure représente le Globe de la Terre. Quelques-uns ont apellé ces sortes de Globes une petite Terre. Il faut choisir pour cela un des meilleurs & des plus grands Aimans, qu'on puisse trouver. Il n'y en

en a point qui ſoient moins mêlez de matiére hétérogene, que ceux qui viennent des Indes Orientales ou de la Chine. On lui donne une figure Sphérique, auſſi exacte qu'il eſt poſſible. On le perce de part en part par les Pôles. On y attache deux petites piéces de fil d'archal, qui lui ſervent d'Axe, ſur lequel la petite Terre tourne dans un Méridien de Cuivre. On y peut repréſenter ſi l'on veut, tout ce qu'on a accoutumé de repréſenter ſur les Globes de Carton. La difficulté eſt de trouver les Poles, les Paralléles, & les Méridiens de l'Aiman. Notre Auteur enſeigne comment on le peut faire.

Ceux qui ont traité du Globe juſqu'à préſent, font les Paralléles concentriques aux Poles, ce que l'expérience prouve être une erreur manifeſte. Châque Paralléle doit avoir ſon centre particulier; on verra dans notre Auteur la maniére de le trouver.

Dans ſon Introduction, après avoir parlé de pluſieurs autres Géographes anciens & modernes, il donne de grandes loüanges à Mr. *de Liſle* Membre de l'Académie

Royale des Sciences de Paris, pour les grands soins qu'il a pris de corriger & de perfectionner l'ancienne & la nouvelle Géographie. Il blâme fort les faiseurs de Cartes, de ce qu'ils ne marquent point les routes d'un lieu à un autre. Il faudroit aussi qu'ils marquassent exactement les distances; puis que chacun n'a pas toujours un compas dans sa poche pour les mésurer. Comme ils ne font point d'usage des Rélations des Voyageurs, ils copient les Cartes précédentes, sans y corriger aucune faute. Mr. *Greaves* a remarqué, il y a plus de 60. ans, que Constantinople étoit placée deux degrez plus au Nord qu'elle n'est effectivement, c'est-à-dire 40. grandes lieües de France. Cette observation a été confirmée par d'autres savans hommes: mais il n'a pas plû aux faiseurs de Cartes d'en profiter. *Caraemid*, *Amid*, & *Diarbekir*, sont marquées sur les Cartes, comme trois villes distinctes, éloignées de 80. milles les unes des autres. Il y a cinquante ans, que Mr. *Thevenot* marqua cette faute dans les Cartes de *Sanson*, & montra que ce n'étoit que trois noms différens de la même ville. Je

n'en raporterai pas davantage d'exemples, de peur de trop décrier les Cartes de Géographie, que nous avons, & que ce décri ne nuisît à l'étude d'une Science si belle & si nécessaire.

Notre Auteur veut qu'un faiseur de Cartes entende bien la Géographie, & qu'il ait bien lû les Livres des Voyageurs. [Mais, à dire la vérité, il n'y a guéres moins de fautes dans les Rélations de Voyages, que dans les Cartes de Géographie; parce que la plupart des Auteurs ont été des Marchands, qui entendoient bien leur négoce, & voila tout; ou s'ils avoient quelque autre connoissance, ils voyageoient moins pour faire des découvertes que pour s'enrichir. Par exemple, notre Auteur lui-même semble faire quelque cas des Voyages de Mr. *Tavernier*. Cependant ce célébre Voyageur étoit si ignorant qu'à peine savoit-il écrire. Il ramassa un grand nombre de Mémoires indigestes & mal écrits. Il les donna à Mr. *Chapuzeau* son bon ami, pour les mettre en ordre. Celui-ci eut bien de la peine de se tirer de ce Chaos; il le débrouilla le mieux qu'il lui fut possible; mais il

n'en put jamais rien faire de bo[n]
Ce ne fut pas sa faute; mais celle d[e]
Mr. *Tavernier*.]

Notre Auteur remarque sur les Voyageurs, que les plus anciens sont les plus exacts. [C'est, peut-être, en partie, parce qu'ils n'avoient pas fait leurs Voyages sans sortir de leur Cabinet, comme plusieurs Voyageurs Modernes. D'ailleurs, comme il y a peu de Livres, qui se debitent mieux que les Livres de Voyages, cela a encouragé plusieurs personnes, à faire des Rélations à la hâte, mal digérées, & peu exactes.]

On trouvera dans ce Livre une Liste assez longue des principaux Voyages dans les diverses Parties de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Amérique. On ne parle point de ceux qui ont été faits en Europe, parce qu'on dit qu'ils sont trop connus. Je suis fâché que notre Auteur mette au rang des Voyageurs qu'on doit estimer le Sieur *Psalmanazar*, qui nous a donné *la Description de l'Isle Formosa*; car il doit être cru comme l'Auteur de l'*Histoire des Sevarambes*, ou *Morus* dans son *Utopie*. Il finit par de bonnes instructions qu'il donne aux Voyageurs;

&

& par des Remarques sur les fautes des Recueils de Voyages. [Il y en a, en effet, qui ont été compilez sans choix & sans discernement; & où les mêmes choses sont repetées cent fois.]

ARTICLE VII.

ASTRONOMICAL PRINCIPLES *of* RELIGION, NATURAL *and* REVEAL'D. *In Nine Parts: I. Lemmata; of the Known Laws of Matter and Motion. II. A particular Account of the System of the Universe. III. The Truth of that System briefly demonstrated. IV. Certains Observations drawn from that System. V. Probable Conjectures of the nature and uses of the several Celestial Bodies contained in the same System. VI. Important Principles of Natural Religion demonstrated from the foregoing Observations. VII. Important Principles of Divine Revelation confirm'd from the foregoing Conjectures. VIII. Such Inferences shewn to be the common Voice of Nature and Reason, from the*

Testimonies of the most considerable Persons in all Ages. IX. A Recapitulation of the whole: with a Large and Serious Address to all, especially to the Scepticks and Unbelievers of our Age. Together with a Preface, of the Temper of Mind, necessary for the Discovery of divine Truth; and of the degree of Evidence that ought to be expected in Divine Matters. By William Whiston, M. A. *sometime Professor of the Mathematicks in the University of Cambridge. London.* 1717. C'est-à-dire, *Principes Astronomiques de la Religion Naturelle & de la Religion Révélée, en neuf Parties. I. Lemmes ou Loix connuës de la Matiére & du Mouvement. II. Description particuliére du Systême de l'Univers. III. La Vérité de ce Systême trés-amplement démontrée. IV. Observations certaines tirées de ce Systême. V. Conjectures probables de la Nature & des Usages de plusieurs Corps Célestes, contenus dans le même Systême. VI. Les importans Principes de la Religion naturelle démontrez par les Observations précéden-*

cédentes. VII. Les Principes importans de la Révélation surnaturelle confirmez par les Conjectures précédentes. VIII. Témoignages des plus excellens Personnages, dans tous les Siécles, qui montrent, que c'est là la Voix commune de la Nature & de la Raison. IX. Recapitulation de tout l'Ouvrage; avec une Exhortation ample & sérieuse à tout le Monde, & principalement aux Sceptiques & aux Incrédules de notre siécle. On a joint à tout cela une Préface, où l'on parle de la Disposition d'esprit nécessaire pour découvrir les Veritez divines, & du degré d'évidence qu'on doit attendre dans les Matiéres de Religion. Par Mr. Whiston, *M. A. Professeur pendant quelque tems en Mathématiques, dans l'Université de Cambridge.* A Londres, 1717. in 8. pagg. en tout 350. Et se trouve à Amsterdam, chez David Mortier.

MR. WHISTON s'est rendu célébre en se déclarant ouvertement pour l'Arianisme, & en écrivant en sa faveur. Il est vrai qu'il lui en a couté sa Chaire de Professeur

en Mathématiques, dont le revenu étoit presque uniquement ce qu'il avoit pour subsister; mais il a fait généreusement ce sacrifice, pour ne pas trahir les mouvemens de sa conscience. Le titre qu'il a mis au devant du Livre, dont nous devons parler dans cet Article, est encore plus particularisé que celui de l'Article précédent, & nous laisse moins à dire, pour le faire connoitre. Je me contenterai de raporter quelques Remarques de celles qui me paroitront les plus singulieres, & les plus particulieres à l'Auteur, sans rien dire ni de son dessein, ni de sa méthode, ni de la division de son Ouvrage; parce que tout cela paroit assez par le titre.

Les *Lemmes*, qui composent la premiére Partie du Livre de Mr. *Whiston* sont tous tirez de sa *Philosophie Mathématique*, où l'on en trouve la Démonstration. Ils sont au nombre de 78.

Dans la seconde Partie où il explique le Systême du Monde, il raporte exactement la grandeur du diametre du Soleil, de sa surface, de sa solidité. Il prétend qu'il est 900.000. fois plus grand que la Terre, mais qu'il

qu'il ne contient que 230. 000. fois plus de matiére, & qu'il n'a que le quart de sa densité. Il soutient que les corps sont 24. fois plus pesants sur la surface du Soleil, que sur celle de la Terre; car il est situé près du Centre de gravité de tout le Systême, & il se meut autour de son Centre en 25. jours & demi. Il explique de même la grandeur de chacune des Planétes, leur éloignement du Soleil & le tems de leurs révolutions. Il commence par Mercure la Planéte la plus proche du Soleil & finit par Saturne, qui en est la plus éloignée. Il met les Cométes dans notre Monde. Leur grandeur & leur mouvement prouvent, que ce sont des espêces de Planétes. Elles ont de grandes Atmosphéres autour d'elles, d'où procédent ces longues queües, qui les accompagnent. Il y régne un si grand froid & de si épaisses ténébres dans leurs Aphelies, & tant de lumiére & une si vehémente chaleur dans leurs Perihelies, qu'elles paroissent avoir été créées dans des vuës toutes différentes de celles pour lesquelles sont créées les autres Planétes. Elles semblent avoir été créées, pour causer des déluges ou

des embrasemens dans les Planétes, selon qu'elles passent par leur Atmosphére, lors qu'elles s'aprochent ou qu'elles s'éloignent du Soleil. Il semble que ce sont les fleaux dont Dieu se sert pour punir ou par des incendies ou par des inondations les Crimes des Habitans des Planétes. Il y en a 21. en tout.

Quant aux Etoiles fixes, elles sont dans une distance inconcevable de notre Monde. Elles peuvent être chacune le Centre d'un Monde semblable au nôtre. Mess. *Hook* & *Flamsteed* croyent avoir découvert leur Paralaxe annuelle, & qu'elle est d'environ 45". d'où il s'ensuivroit, que leur distance du Soleil seroit de 700.000.000.000. Milles. C'est-à-dire, qu'il faudroit 5000. ans à une bale de mousquet pour parvenir du Soleil à une Etoile fixe. [Il y a des Astronomes, qui ne sont pas persuadez de la certitude de la découverte de Mess. *Hook* & *Flamsteed*; quelques-uns même croyent pouvoir prouver, qu'il est impossible de trouver la Paralaxe des Etoiles fixes. Mr. *Whiston* a défendu autrefois la vérité de cette découverte; mais il semble qu'il parle dans ce Li-

vre

vre un peu moins afirmativement.]

Il prouve ici par plusieurs raisons, qu'il n'y a & qu'il n'y peut avoir aucunes Loix Méchaniques, qui puissent expliquer tous les Phénoménes des mouvemens des Planétes, d'où il conclut avec raison, qu'il doit y avoir une Cause intelligente, qui dirige & qui régle tous ces mouvemens, conformément aux fins, qu'il s'est proposées dans la Création de tous ces Êtres; & c'est là, sans contredit, une des Conséquences les plus utiles, que l'on puisse tirer de la connoissance du Systême du Monde.

Mr. *Whiston* démontre le mouvement de la Terre, & il apelle le Systême de *Tycho Brahé* un Systême absurde, sans fondement, extravagant en lui-même, & si peu vraisemblable, qu'il dit qu'il seroit surpris, que quelcun l'eût pû admettre, & encore plus, qu'on l'eût adopté dans les Pays Catholiques Romains, s'il ne savoit que des personnes sans jugement ont expliqué l'Ecriture contre le véritable Systême du Monde, & qu'une Eglise infaillible a confirmé cette explication, & a condamné la seule véritable, comme une Hérésie. Que par conséquent les Astro-

nomes de cette Communion ont été engagez dans cette fâcheuse alternative, ou d'admettre toutes les absurditez du Systême de *Tycho*, ou de se voir emprisonnez ou même condamnez à mort, pour soutenir la vérité de l'Hypothése de *Copernic*. Tant il est dangereux, ajoute notre Auteur, du moins, dans l'Eglise Romaine, s'il ne l'est pas aussi dans quelques autres, de professer la vérité, non seulement dans des matiéres de Théologie; mais même dans des matiéres de Philosophie & d'Astronomie.

Un des principes sur lesquels notre savant Auteur établit le mouvement de la Terre est ce principe, qui passe aujourdhui pour incontestable, auquel on ne connoit aucune exception, & qui se vérifie, tant à l'égard du mouvement des Planétes principales autour du Soleil, que même à l'égard de leurs Satellites autour de ces Planétes, c'est que les Quarrez de leurs Périodes sont toujours comme les Cubes de leurs distances. Selon ce principe, si le Soleil tournoit autour de la Terre, il ne feroit son tour annuel, que dans l'espace de 173, 510. jours, au lieu

que nous savons qu'il l'achéve en 365. jours & un peu moins de six heures, c'est-à-dire dans un tems 475. fois plus court.

Nôtre Auteur prouve avec beaucoup d'aplication, chaque partie de la Proposition suivante, qui est comme la base & le fondement de tout le Systême de Mr. *Newton* & du sien. Il y a une force universelle de gravité, qui agit dans tout le Systême; par laquelle chaque corps, & chaque partie d'un corps, attire & est attirée par chaque autre corps, & par chaque partie de cèt autre corps dans toute l'étenduë de notre Monde Planétaire. Cette force de gravité est plus grande dans les plus grands corps, & moindre dans les plus petits; & cela à proportion de leur masse. Elle est aussi plus grande lors que les corps sont plus près, & moindre, lors que les corps sont plus éloignez, & cela dans une exacte raison doublée de leur proximité. Cette force ou ce pouvoir est le même dans tous les lieux, en tout tems, & à l'égard de tous les corps. Ce pouvoir n'est point méchanique, mais il est hors de la Sphére de tout Agent matériel.

L'At-

L'Atmosphére de la Lune est telle qu'étoit celle de la Terre avant le Déluge, c'est-à-dire, qu'elle a peu de densité & qu'elle est à peu près égale partout. Il s'y éléve des Vapeurs pendant le jour, qui retombent pendant la nuit sous la forme d'un leger brouillard, sans qu'il y ait aucune de ces lourdes masses, que nous apellons des nuées, sans aucun de ces Vens impétueux, de cette pluye, de ces tonnerres, & de ces éclairs, ausquels nous sommes exposez à présent sur notre Terre. Si les rayons de la lumiére qui vient de la Lune ne nous paroissent pas chauds, ce n'est pas qu'ils ne le soient en effet; mais c'est parce que nous n'avons pas de miroirs assez grands, pour en ramasser une quantité suffisante.

On ne sait si c'est l'Anneau de Saturne, ou Saturne lui-même qui tourne sur son Axe, ni si cet Anneau est d'une matiére fluide ou solide. Son ombre, qui se meut d'un lieu à un autre, couvre de vastes Régions de cette Planéte; & y cause une grande diversité de lumiére & de ténébres: &, ce qui doit paroître fort étrange, c'est qu'il est très-probable, que

ne les Habitans de *Saturne* (car Mr. *Whiston* ne doute pas que les Planétes ne soient habitées) ne peuvent découvrir quelle est la véritable cause de cette vicissitude de lumiére & de ténébres. Ils peuvent croire que la cause en est dans les Cieux au dessus d'eux; & il n'y a que des observations Astronomiques & la Paralaxe, qui puissent leur en faire connoitre la cause.

Selon Mr. *Whiston*, les Planétes peuvent peu à peu s'aprocher du Centre de gravité de tout le Systême, qui est le Soleil; il croit qu'après un grand nombre d'années, elles s'assembleront toutes dans un même centre, ce qui les détruira entiérement. Il prétend aussi, que le Soleil lui-même, & les Etoiles fixes, qui sont autant de Soleils, & qui répandent à tout moment une si grande quantité de lumiére, peuvent décheoir avec le temps, & se détruire en même tems, que tout le reste de l'Univers, à moins que le Créateur n'y aporte du remède, par un miracle de sa puissance.

La cinquiême Partie de notre Auteur est la plus curieuse, car c'est là où il débite ses conjectures, dont plu-

plusieurs m'ont paru toutes nouvelles. En voici quelques-unes.

Les Planétes, qui paroissent fort semblables à notre Terre, sont toutes propres à loger des Habitans, soit sur la Terre ferme, soit dans les Eaux, des Animaux & des Plantes. L'Air, qui est invisible, & qui est répandu autour de plusieurs Planétes, semble être le séjour de plusieurs Habitans, qui ne sont pas tout-à-fait incorporels; mais qui sont invisibles. Ce sont ces Etres, dont la Tradition, l'Histoire, & même les Ecrivains sacrez nous parlent, & qu'ils logent dans l'Air.

Le Soleil, les Planétes, & les Cométes paroissent être concaves, & il n'est pas impossible que dans ces concavitez, il y ait des Habitans, comme il y en a sur la surface de ces corps, dans l'Air. Si le Soleil est concave, sa concavité doit être de plusieurs milliers de lieües, & il ne faut pas craindre que ceux qui habitent dans cette vaste étenduë soient incommodez de l'ardeur du Soleil. L'Ecriture semble établir en particulier la concavité de la Terre.

S'il y a dans ces Régions centrales des Créatures vivantes, & les cho-

noses néceſſaires pour leur entretien, il eſt certain que leur condition doit être bien différente, de la condition de ceux qui habitent ſur la ſurface de ces vaſtes corps. Elles vivent toutes dans des Sphéres concaves; ſans qu'il puiſſe y avoir aucune communication entr'elles & le Monde viſible, & elles ne peuvent point avoir de certitude de l'exiſtence de ce Monde extérieur, que nous voyons. [Peut-être qu'il y a dans chacun de ces Mondes concaves, du moins, un Mr. *Whiſton*, qui conjecture, que le Monde qu'il habite étant concave, par l'endroit qui lui eſt viſible, peut bien être convexe, par l'endroit qu'il ne voit pas, & que cette convexité n'eſt pas deſtituée d'habitans. Mais nous-mêmes avec notre Soleil, nos Planétes, & nos Comêtes n'habitons-nous point, dans une grande concavité de quelque vaſte corps, qui eſt convexe par l'exterieur?] Il n'eſt pas impoſſible, que ces cavitez n'ayent leur Soleil, leurs Planétes, leurs Cométes, de même que nous, & proportionnelles aux nôtres. Au reſte, Mr. *Whiſton* eſpére qu'on lui fera la juſtice de diſtinguer ce qu'il avance comme

me de simples conjectures, de ce qu'il assure plus positivement.

La premiére conséquence qu'il tire de ses Observations par raport à la Religion naturelle, concerne l'Ame, en y comprenant même celle des Brutes. Selon lui l'Ame est immatérielle, c'est-à-dire, qu'elle n'est point composée d'une substance lourde, incapable d'action, insensible, passive, & compacte, que nous apellons Matiére. Car il paroit visiblement, que toute cette substance, que nous apellons *substance matérielle* ou *Corps*, est incapable de sentir, de penser, d'agir, de se mouvoir elle-même ou de mouvoir le Corps, qui sont les proprietez de l'Ame, même de celle des Brutes: elle n'a aucune proprieté active; mais elle peut seulement être muë, poussée, attirée ou dirigée, selon que les autres Agens agissent sur elle, & non autrement. Ce n'est pas que Mr. *Whiston* veuille déterminer quelle est cette espéce de substance dont est composé cèt Etre actif & sensitif, soit dans les Bêtes, soit dans les Hommes, soit dans quelque autre Etre Intelligent supérieur & invisible. Seulement paroit-il par leurs pro-

proprietez & par leurs actions, que ces Ames sont différentes tant de ces gros Corps ausquels elles sont unies, qu'en général de tout ce qu'on apelle matiére ou corps dans l'Univers. Nous ne pouvons aller plus loin, pour savoir ce qu'elles sont, parce que nous ne connoissons point ce que c'est que la substance, ni en général, ni en particulier. On ne peut déterminer quel degré de changement aporte à l'Ame la destruction du Corps qu'elle anime.

On ne peut savoir, selon Mr. *Whiston*, si ces * Ames sont mortelles ou immortelles; si elles périssent entiérement avec le corps, ou si elles subsistent dans une sorte d'état *inactif* & insensible, jusques à ce qu'elles agissent sur d'autres corps, & ainsi continuellement. S'il lui étoit permis de conjecturer sur des choses desquelles il ne peut avoir une connoissance certaine, il croiroit que ces Ames immatérielles aperçoivent & sentent toujours par leur propre nature, ce qui leur est actuellement présent & rien davantage.

* Il ne parle ici, à ce que je pense, que de l'Ame des Bêtes.

ge, & qu'elles tâchent d'agir d'une maniere convenable, aux passions & aux impressions, que ces perceptions excitent en elles. Que par conséquent, séparées du corps, leurs sensations & perceptions sont si foibles, & leur pouvoir si petit, qu'elles sont dans une espêce de sommeil, & d'inaction. Elles ne sont pourtant point annihilées, ni hors d'état d'être revivifiées. C'est tout ce que nous connoissons de l'Ame des Bêtes. Et il ne faut pas rejetter des faits, qui paroissent incontestables, parce que nous ne pouvons pas resoudre certaines difficultez, qui les accompagnent. Car c'est toujours ce qui arrive, quand nous avons poussé nos connoissances aussi loin qu'elles peuvent aller. Nous trouvons toujours des abîmes, qui nous empêchent d'aller plus loin. Notre Auteur avoüe aux Cartésiens, que si l'Ame des Bêtes a de la connoissance & du sentiment, elle doit être immortelle. Le principe lui paroissant incontestable, il admet la conséquence. Comme l'Ame de l'Homme a des perfections tout autrement excellentes que celle des bêtes, il s'ensuit que celle-ci étant immatériel-

rielle, à plus forte raison l'autre le doit être aussi.

La véritable Philosophie nous oblige à mettre cette différence entre l'Ame de l'Homme & celle des Bêtes, que la destruction de celle-ci n'entraine point la destruction de celle-là; & que, par conséquent, puis que la Révélation nous assûre de la Vie & de l'Activité de l'Ame après la mort du Corps, de son retour dans le Corps, & de son activité dans ce Corps après la Résurrection, tout cela s'accorde fort bien avec la droite Raison, avec la Philosophie, & avec les Loix de la Nature.

Nôtre Auteur parcourt de même la plupart des autres véritez de la Religion naturelle, & montre comment elles se tirent du Systême de la Nature. Ce Systême, par exemple, démontre que le Monde n'est pas éternel; mais qu'il a été créé par un Agent également puissant & sage. A l'égard de la Matiére, nous n'avons aucun Phénoméne de la Nature, qui nous montre qu'elle est éternelle, ou, qu'elle a été créée de rien. La Révélation ne s'explique pas non plus sur ce sujet. Mais Mr. *Whiston* dit qu'il a toujours crû, & qu'il

croit encore, qu'elle a été créée de rien.

Pour ce qui regarde le Systême entier du Monde, ou, la Terre en particulier, il défie qui que ce soit, qu'il puisse tirer de ce Systême la moindre preuve ou la moindre marque, qui indique que ce Monde ou cette Terre ont toujours été ou doivent toujours durer; ou comme parlent les Philosophes Scholastiques, que le Monde ou cette Terre soient éternels *à parte ante* ou *à parte post*. A moins que les hommes ne soient assez foibles, pour préferer quelques subtilitez de Métaphysique, ou quelques notions abstraites, plus subtiles que des toiles d'Araignée, à des faits certains, à l'expérience, à la Nature, & aux Mathématiques, ils n'oseront jamais avancer, que le Monde n'ait point eu de commencement, ou qu'il ne puisse avoir de fin.

On voit bien avec quelle facilité l'Auteur tire la providence de Dieu, de ce qu'il a établi que les Loix par lesquelles le Monde subsiste, & par lesquelles les Corps agissent les uns sur les autres, ne sont point des Loix méchaniques, mais qu'elles dépendent d'un Etre intelligent, qui ré-

régle & dirige tout selon sa volonté. On verra dans le Livre même, comment l'Auteur établit toutes les autres perfections divines tant Physiques que Morales sur les Observations qu'il a faites dans le Systême du Monde. Il se moque d'*Hobbes* & de *Spinoza*, qui, sur des raisons de Métaphysique, ont voulu prouver que & Dieu & l'Homme sont des Agens absolument nécessaires, & déterminez nécessairement à agir de la maniére dont ils agissent; il oppose à tout cela le sentiment & l'expérience de tous les Hommes.

L'Unité de Dieu se prouve par l'Unité de l'Univers, gouverné constamment par tout par une seule Loi, qui est celle de la Gravité, & par les mêmes Loix du mouvement. La direction du tout est partout la même, sans y voir le moindre signe ou la moindre trace de deux pouvoirs égaux ou opposez, qui ayent concouru à la production des mêmes Phénoménes.

Mr. *Whiston* passe de la Religion naturelle à la Religion revélée, & tâche de prouver que les véritez que cette Religion nous aprend s'accordent fort bien avec les Observations

qu'il a faites sur le Systême du Monde. Ces Veritez sont ici reduites à douze. 1. Les Attributs de Dieu. 2. La Création du Monde. 3. Son Antiquité ou la Chronologie sainte. 4. L'Etat de l'Homme dans le Paradis terrestre; la chute de cèt état avant le Déluge par le péché de l'Homme. 5. Le Déluge universel. 6. Le Monde invisible des Anges & des Démons, le lieu de leur séjour & leur Ministére. 7. L'embrasement du Monde. 8. La Résurrection du Corps & le Renouvellement de toutes choses. 9. La consommation de toutes choses. 10. L'*Adès* ou le lieu des Ames après la mort, avant la Resurrection. 11. Le Lieu de la félicité après la Résurrection. 12. L'Enfer ou le séjour des Méchans & leur punition. Ici l'Auteur avertit encore une fois, qu'il faut distinguer ce qu'il donne pour certain de ce qu'il n'avance que comme des conjectures.

Il n'y a point, de l'aveu de Mr. *Whiston*, de mouvemens dans le Ciel, ni de Phénoménes sur la Terre, d'où l'on puisse conclurre combien il y a de tems, que le Monde a été créé; mais

mais il n'y en a aussi aucun, qui contredise ce que la Révélation nous aprend sur ce sujet; au contraire, toutes les Observations, qu'on a faites, prouvent, que le Monde ne peut pas être beaucoup plus ancien, que le fait la Révélation. Par exemple, le mouvement de la Lune peut, enfin, être entiérement arrêté par l'*Æther* ou par ce fluide très-subtil dans lequel elle nage autour de la Terre. Il semble, que Mr. *Halley* soit le premier, qui aît observé quelque inégalité dans ce mouvement; mais cette différence est si petite, qu'aucun Astronome ne l'avoit observée jusques ici; ainsi on n'en peut tirer aucune conséquence pour la durée du Monde. On croit avoir observé de même, que les Corps fluïdes, qui font partie de notre Terre, diminuent peu-à-peu & par degrez, mais d'une maniere si insensible qu'on ne peut s'en apercevoir par aucune incommodité, que nous en recevions.

Il sembloit, que le Déluge Universel avec ses principales circonstances, ne pouvoit être prouvé ou confirmé, par des Observations Philosophiques. Mais Mr. *Whiston*

leroit que tout cela eſt clairement établi préſentement par les Phénoménes des Cométes, de leurs Atmoſphéres & de leurs queües; & ſurtout par les circonſtances particuliéres & les périodes de la célébre Cométe, qui parut en 1681. & qui a été la cauſe du Déluge univerſel.

La Nature ſemble confirmer ce que l'Ecriture nous dit de l'exiſtence des Eſprits, en nous faiſant connoitre ces vaſtes Régions du Monde, qui paroitroient tout-à-fait inutiles, ſi elles n'avoient leurs Habitans. On entend par ces Regions les Eſpaces des Atmoſphéres des Planétes, & ſur tout, ces Regions éthériennes qui ſont au deſſus des nues, des tempêtes, & des orages, & où il régne toujours un calme & une lumiére pure. [Deſcartes ſeroit bien étonné, s'il revenoit au Monde, d'entendre un Philoſophe raiſonner de cétte maniére; lui qui a eu des idées des Eſprits diamétralement oppoſées.]

J'avoüe que je le ſuis moi-même beaucoup, quand je vois que Mr. *Whiſton* veut rendre probable la Réſurrection du même Corps, par ce qui arrive à divers Inſectes & en particu-

ticulier aux Vers à soye. Peut-être, cet exemple sert-il à faire voir qu'un Corps peut être le même Corps, quoi qu'il y arrive des changemens, qui le rendent méconnoissable; car il y a, en effet, une grande différence entre un Ver à soye, & le Papillon qui en vient; & peut-être, pourroit-on trouver dans la Nature des Métamorphoses encore plus surprenantes: Mais ce que je soutiens, c'est que ce qui arrive au Ver à soye ne sert de rien pour rendre probable la Résurrection du même corps. Le Ver à soye renfermé dans sa coque, ne meurt point, on peut encore appercevoir à l'oeil le mouvement de ses Artéres. Les corps des Hommes, quelques années après leur mort, sont divisez en des millions de parties répanduës par tout l'Univers; & qui ont revétu successivement mille formes différentes. Peut-on trouver quelque ressemblance entre ce qui arrive à un Ver à soye, & ce qui arrivera au jour de la Résurrection au Corps des hommes, dont les parties essentielles seront ramassées de toutes les parties du Monde, par la parfaite connoissance & par la puissance infi-

 nie

nie du Créateur, pour former de nouveau le même Corps?

La Conflagration du Monde, que l'Ecriture prédit, peut arriver tout naturellement par quelque Cométe, qui viendra choquer nôtre Terre, lui fera faire la culbute, & la transportera dans un autre Orbite, peu propre aux usages ausquels elle est présentement destinée. [Il me semble que Mr. *Burnet* a expliqué d'une manière plus plausible comment se peut faire naturellement cette Conflagration. C'est dans le Livre, qui a pour titre *Telluris Theoria Sacra.*]

A l'égard de l'Enfer, Mr. *Whiston* croit que la Description que nous en donne l'Ecriture, convient parfaitement à la nature des Cométes, qui remontent de ces Régions ardentes, qui sont tout proche du Soleil, jusques à ces Pays d'un froid excessif, qui sont au dessus de Saturne, avec leurs grandes queües fumantes, qui s'en élévent, & les révolutions, qui ne s'achévent que dans plusieurs siécles, & cela à la vuë des Habitans de nôtre Air, & de tout le reste de nôtre Système. [Après cela les Latins n'ont pas eu tort de donner aux Cométes l'Epithéte de *Dirus*; & c'est

grand

grand domage qu'il n'y ait que quelque Astronome qui observe l'Enfer dans les Cieux, & qui en profite, pour vivre en Homme de bien.]

Mr. *Whiston* commence la liste des témoignages des Auteurs anciens, qui prouvent que ses conséquences sont la voix de la Nature & de la Raison, par le Livre de *Job*, parce qu'il croit que c'est le plus ancien Livre que nous ayons; & il n'oublie pas les Constitutions Apostoliques, qu'il ne croit point être un Livre supposé. Il descend par degrez jusques aux Auteurs les plus Modernes.

Il y a des Théologiens qui croyent qu'il est dangereux de donner des Habitans aux Planétes. Nôtre Auteur est dans une opinion directement opposée. Selon lui, c'est faire une grande injure au Créateur, que de refuser des Habitans à des lieux si propres à les loger.

La rapidité avec laquelle la lumiére va d'un lieu à un autre est inconcevable. On trouve qu'elle parcourt cent quatre vints milles dans une seconde de tems; d'où notre Auteur tire cette jolie conséquence, qu'un Être, qui iroit aussi vite que la lumiére, pouroit visiter tous les Hom-

mes du Monde, dans un petit nombre de minutes, en cas qu'on les plaçât tous dans un certain ordre, par exemple, autour ou près d'un grand Cercle de la Terre.

On a mis à la fin de ce Volume une Démonstration du même Auteur, sur la Cause du Déluge Universel, qui contient 14. pages. Il avoit déja traité cette matiére dans la seconde Edition de *sa nouvelle Théorie de la Terre*; mais il restoit encore à savoir si on pouvoit déterminer le tems dans lequel les Cométes achévent leur cours; afin de savoir, s'il y en avoit une qui eût paru dans le tems du Déluge, laquelle c'est de celles que nous connoissons, & en combien de tems elle achéve son cours. Mais graces à la sagacité & aux soins de Mess. *Newton* & *Halley* on est, à peu près, instruit présentement sur ce sujet. Et sur ce principe notre Auteur fait cinq choses principales dans sa Dissertation. Il prouve 1. Qu'il n'y a point d'autre Cométe, qui aît pû passer près de la Terre au commencement du Déluge, que celle qui parut en 1680. 2. Que cette Cométe est de la même grandeur, que celle qui passa a-

lors

lors près de la Terre. 3. Que son Orbite étoit dans une position convenable pour passer près de la Terre. 4. Que son nœud descendant étoit aussi alors dans la position nécessaire pour cèt effet. 5. Que son période convient très-bien avec le tems: ou, pour s'exprimer en moins de mots, que toutes les circonstances de cette Cométe, que nous connoissons, s'accordent parfaitement, & qu'elle passa actuellement près de la Terre, environ la même année, & le même jour de l'année auquel le Déluge commença.

ARTICLE VIII.

Dialogues *des* Vivans. A Paris, chez Pierre Prault, 1717. in 8. pagg. 392. sans y comprendre les Tables. Et se trouve à Amsterdam, chez David Mortier.

Que des Morts s'entretiennent ensemble, cela a quelque chose de surprenant, & c'est ce qui fait que le Titre des Dialogues de Mr. de *Fontenelle*, dut d'abord exciter la curiosité du Public. Mais que des

Vivans forment des *Dialogues*, il n'y a rien là que de naturel, & il le seroit aussi beaucoup de demander, si l'on ne fait pas parler des Vivans, fera-t-on donc parler des Morts? Il faut donc qu'il y ait quelque chose de caché dans un titre, qui paroit si simple; & c'est ce Mystére que l'Auteur explique dans un Préambule de 128. pages, auquel il donne le Titre de *Rélation des Champs. Elysées*. Il suppose que Mr. *Despreaux* se rendit après sa mort dans ce sejour, dont les Poëtes ont fait de si charmantes Descriptions. Sa venuë y excita mille troubles parmi les Anciens & les Modernes, dont il avoit mal parlé dans ses Ouvrages. Ils se plaignirent amérement à lui de ce qu'il avoit exercé à leurs depens son humeur Satyrique; & cela fournit l'occasion à l'Auteur de commenter son propre Ouvrage & de raporter dans ses Remarques au bas de chaque page, plusieurs Vers de ce Poëte. La question sur les Anciens & sur les Modernes est remise sur le tapis, à l'occasion de *Perrault*, qui se montre à son Antagoniste. On ne peut décider dans quel tems les Anciens devoient finir, & dans quel tems les Mo-

Modernes devoient commencer. Enfin tant les Morts Anciens, que les Modernes conviennent qu'ils composeront des Dialogues, où ils feront parler les Vivans; comme *Lucien* & *Fontenelle* vivans ont fait parler les Morts dans les leurs; & qu'on les apellera les *Dialogues des Vivans*; que par là on pourra juger de leur mérite, sans entrer dans de plus longues Disputes, sur la préférence des Anciens ou des Modernes. On nous donne ensuite les noms de ceux à qui l'Auteur juge à propos d'attribuer les Dialogues, qui composent ce Volume, & afin que cette liste ne soit point trop sèche, il *la* * *ragouste* par quelques réflexions, qui puissent la rendre moins ennuyeuse. Il y a un grand nombre d'Auteurs Anciens & Modernes, raportez pêle-mêle, sur chacun desquels on fait quelques Remarques, pour avoir occasion, ce semble, de mettre à profit ses Recueils, en citant au bas des pages de longs lambeaux de leurs Livres. Je n'entrerai pas dans un plus grand détail de cette liste, qui est fort longue; puis qu'après tout ce n'est là qu'une

* C'est le terme de l'Auteur.

fiction, & que, quoi qu'on attribuë ces Dialogues à toutes ces différentes personnes, il paroit assez qu'ils partent tous de la même plume. On voit dans tous le même Esprit & le même style. Il semble que, puis que notre Auteur vouloit attribuer ces Dialogues à des personnes qui ont écrit, il devoit imiter leur style & leurs maniéres; ou, du moins, le style & les maniéres de ceux qui parlent dans ces Dialogues, comme Mr. *Despreaux* a si bien imité le style de *Voiture* & de *Balzac*, dans les deux Lettres qu'il a publiées sous le nom de ces deux Auteurs. Mais il n'est pas donné à tout le Monde de savoir si bien imiter, & cela est moralement impossible, quand il s'agit d'imiter tant de personnes différentes.

Ces Dialogues sont au nombre de trente, & on y fait parler la plupart des Auteurs François Modernes. S'ils ne sont pas excellens, du moins n'ennuyeront-ils pas par leur longueur. Ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'on y donne dans les Notes la liste de tous les Ouvrages, que les Auteurs dont on parle ont composez: & qu'on y voit le nom des Au-
teurs

teurs de plusieurs Livres Anonymes. Dans le corps des Dialogues, les Interlocuteurs ne s'entretiennent presque que pour se donner des loüanges les uns aux autres. Par ce moyen l'Auteur a trouvé l'Art de plaire toujours à quelcun; si ce n'est pas à tous ses Lecteurs, c'est, du moins, infailliblement à tous ceux dont il fait l'Eloge. Il y a par ci par là quelques particularitez sur les personnes qui parlent ou de qui on parle. Voici un petit nombre de Remarques détachées.

1. Dans les Observations sur le 2. Dialogue, où le P. *Malebranche* parle avec Madame *Dacier*, on nous dit que les Anglois font un très-grand cas de la *Recherche de la Vérité* de ce célébre Philosophe. Je suis très-bien informé qu'en général les Ouvrages du P. *Malebranche* sont très-peu estimez en Angleterre, & il est difficile que la chose aille autrement, puis que les Anglois sont dans des sentimens diamétralement opposez à ceux de ce Philosophe François.

2. L'Auteur fait quelques fautes au sujet de Mr. *le Clerc* dans son cinquiême Dialogue, & il se trompe quand

quand il dit que ce Savant a travaillé au Dictionnaire de *Furetiére*. Il y a aussi dans ce même Dialogue des médisances contre Mr. *le Vassor*, qu'on auroit, peut-être, bien de la peine de prouver. Il est assez ordinaire dans chaque parti de décrier ceux qui l'ont quitté.

Les Personnages, qui parlent dans le XIV. Dialogue, sont Mr. *Bordelon*, Mr. *Gacon*, Mr. *Brillon*, & Mr. de *Lome*. Il y a dans les Notes une liste si exacte des Livres de Mr. *Bordelon*, que cela me confirme dans la pensée où je suis, qu'il est l'Auteur du Livre, qui fait le sujet de cet Article. Cet Abbé a publié plusieurs Ouvrages; mais qui n'ont pas tous également bien réussi. Ses *Caractéres naturels des Hommes*, en cent Dialogues, qui sont une de ses premiéres productions, sont la moindre de toutes. Les *Diversitez* en dix Volumes *in* 12. ont mieux réussi: mais, peut-être, le meilleur de tous est celui qui a pour titre *la Langue*; car j'aprens ici, que c'est lui qui en est l'Auteur. Pour le *Mital* ou *Avantures incroyables*; il me tomba des mains, avant que j'en eusse lû dix pages.

4. No-

4. Notre Auteur semble vouloir quelquefois faire le plaisant, & pour juger s'il réussit bien, je copierai ici ces paroles du 25. *Dialogue*. *

„ *Mr. Du Guet.* Vous avez si bien „ écrit sur une certaine manière de „ Spiritualité, qu'on peut aussi avec „ raison vous croire heureux, si tant „ est qu'on le devienne à ce prix. "

„ Mr. *Ozannam.* Moi j'ai écrit „ sur la Spiritualité ? "

„ *Mr. Du Guet.* Oui, c'est ainsi „ que j'apelle ces parties les plus abs- „ traites de Mathématiques, que „ vous possedez dans toute leur éten- „ due, & dont on a de vous tant de „ doctes traitez. "

„ *Mr. Ozannam.* Avec cette sor- „ te de Spiritualité, on ne fait pas „ de grandes conversions; à moins „ que ce ne soient celles qu'on apel- „ le en Arithmétique, proportion „ par conversion de raison. "

5. Voici une belle imagination & une raillerie bien fine, qu'on trouve dans le Dialogue XXIX. Mr. *Dancher*, qui a fait plusieurs Piéces de Théatre, parle ainsi à Mr. *Pourchot* célébre Philosophe Cartésien. „ Puis „ que,

* On suit l'Orthographe de l'Auteur.

„ que, selon vous, ce qu'on apel-
„ le Comédie, Tragédie, Opera,
„ est si bien reçu, ne devroit-on
„ pas * reduire l'étude de la Nature,
„ mettre toute la Philosophie en
„ Spectacles? L'Harmonie des Cieux,
„ par exemple, fourniroit de quoi
„ faire des Opera, (car vous n'ignorez
„ pas qu'on a dit que les Corps cé-
„ lestes forment une charmante Mu-
„ sique, & qu'un ancien Philosophe
„ passoit une partie de sa vie à l'é-
„ couter.) On trouveroit dans la gé-
„ nération des Etres plusieurs sujets
„ de Comédies; les Tragédies se
„ tireroient de leur corruption; dans
„ les Ballets on feroit danser les A-
„ tomes, en leur laissant la liberté
„ de se mouvoir; la matiére premié-
„ re donneroit tous les changemens
„ de décorations, dont on auroit be-
„ soin; les Bêtes serviroient de ma-
„ chines. Ce seroit là véritablement
„ de grands Spectacles, & dignes
„ d'avoir des Hommes pour Specta-
„ teurs. Quelles instructions n'y pui-
„ seroient-ils pas en se divertissant?"
Notre Auteur prie sur la fin de
son

* On ne change rien aux paroles de l'Auteur.

ſon Livre de ne pas croire, que, comme on y a mis ſur la Scéne des gens de Lettres, les autres qui ſuivront n'auront que des Acteurs de cette ſorte; les *Parleurs* ſeront, non ſeulement ceux des Vivans, qui excellent dans les Sciences & dans les Arts; mais encore ceux qui ſont illuſtres dans tous les autres Etats, comme les Empereurs, les Rois, Princes, Ducs, & autres Grands; les Gens d'Egliſe, de Robe, d'Epée, de Finance, & de Commerce, les Religieux, & mêmes les Artiſans & Comédiens. Aparemment que l'Auteur a donné ce premier Volume, pour amuſer le Public en attendant, & pour lui faire déſirer la ſuite avec moins d'impatience.

ARTICLE IX.

VOYAGE *dans la* PALESTINE, *vers le* GRAND EMIR, *Chef des Princes Arabes du Déſert, connus ſous le nom de* BEDOÜINS, *ou d'Arabes Scenites, qui ſe diſent la vraye Poſtérité d'*Iſmaël *fils d'*Abraham. *Fait par ordre du Roi* LOÜIS XIV. *Avec la Deſcription gé-*

générale de l'Arabie, faite par le Sultan ISMAEL ABULFEDA, *traduite en François sur les meilleurs Manuscrits, avec des Notes. Par M.* DE LA ROQUE. A Amsterdam, chez Steenhouwer & Uytwerf. 1718. in 12. pagg. en tout 380.

MR. LA ROQUE est le même, qui nous a déja donné le Voyage de l'Arabie Heureuse, dont nous parlâmes il y a un an dans les *Nouvelles* de Novembre & Décembre 1716. pag. 780. On peut distinguer quatre Parties dans le nouveau Voyage, dont on doit parler dans cèt Article. 1. La premiére est un Avertissement assez long, dans lequel on nous aprend, que tout ce qu'on raporte est dû à la curiosité & à l'exactitude de Monsf. le Chevalier *d'Arvieux*, de la Vie duquel on trouve ici un Abrégé. Ce Chevalier, qui avoit été au Levant dès l'âge de 18. ans, & où il avoit passé douze années, y avoit apris les Langues Orientales. Après plusieurs autres Commissions importantes, il fut nommé au Consulat d'Alep en 1679. Il retourna à Marseille lieu de sa naissance en 1686. s'y

s'y maria en 1689. & mourut en 1702. âgé de 67. ans & quelques mois.

Aparemment il n'avoit pas mis la derniére main à son Ouvrage. Mr. *La Roque* en a corrigé le Style ; il y a aussi ajouté quelques Notes, pour éclaircir certains endroits.

2. La seconde partie de ce Volume contient le Voyage de Mr. d'*Arvieux* au Camp du Grand *Emir*, & l'Histoire de *Hassan*, Esclave Mayorquin, qui paroît un peu Romanesque. Il n'y a rien de bien digne de remarque dans cette Partie.

3. La troisiéme me paroît la plus intéressante. Elle nous instruit des Moeurs & des Coutumes des Arabes du Désert. Ces sortes d'Arabes demeurent toujours à la campagne sous leurs tentes. Ils n'obéissent point au Grand Seigneur. Ils ne reconnoissent ni ne craignent aucun Prince des lieux où ils demeurent, vivent dans les Déserts, & ne se soumettent qu'aux Emirs leurs Princes naturels, ou à leurs Cheikhs, qui sont d'autres Seigneurs subalternes. Ils prétendent tirer leur origine d'*Ismaël* fils d'*Abraham* ; & cette illustre naissance, dont ils se piquent extrêmement, ne leur per-

permet pas d'exercer des Arts méchaniques, ni de cultiver la terre. Ils ne travaillent point du tout. Leur exercice est de monter à cheval, de nourrir leurs Troupeaux, & de faire des courses sur les grands chemins. Comme si le métier de voler étoit un métier plus noble, que celui de cultiver la Terre. L'Auteur a beau faire l'éloge de ces Peuples; ce seul exemple fait voir, qu'ils n'ont aucune idée de la véritable vertu. Si les Peuples qu'ils pillent avoient les mêmes idées qu'eux, le gain qu'ils feroient dans leurs brigandages ne les enrichiroit guéres. On n'a qu'à déplorer le malheur de ces peuples, & encore plus de ceux qui semblent aprouver leur conduite & leurs sentimens.

Les Arabes n'ont point d'armes à feu. Le bruit de la poudre les épouvante. Ils sont ordinairement bien montez, & ils n'attaquent guéres, s'ils ne sont assurez de vaincre. On les a battus quelquefois; mais on n'a jamais pû les détruire. Outre les Arabes Bedoüins, qui demeurent dans les Déserts d'Egypte, qui sont de la même race & de la même qualité de ceux, dont j'ai parlé, il y a une autre race de Bedoüins, qui se sont habi-

bituez dans la ville d'Alexandrie d'Egypte, qui vivent à peu près comme ces Bohémiens, qu'on apelle en France *Egyptiens*. Ils campent entre le rivage de la Mer & les murailles de la Ville sous des tentes; où les Hommes, les Femmes, les Enfans, & leur bétail logent ensemble, comme s'ils étoient en pleine campagne.

Les Arabes ne s'apliquent guéres à aprofondir les Mystéres de l'Alcoran. Il n'y a ordinairement que les Emirs, les Cheikhs, & leurs Secretaires, qui sachent lire & écrire. Le peuple se contente d'écouter ce qu'on leur en dit par occasion, & ne fait consister les préceptes de cette Loi qu'à la Circoncision, au jeûne, & à la priére. Ils suivent au surplus la Loi de la Nature, dans laquelle ils vivent moralement bien, reconnoissant d'ailleurs l'unité & l'immensité de Dieu, la récompense des gens de bien dans une autre vie, & les peines éternelles destinées aux Méchans, de la maniére que *Mahomet* en a parlé. Ils ne donnent point le nom à leurs Enfans dans le tems de la Circoncision. Les Péres les nomment comme il leur plait, dès le tems de leur naissance. Ils font quelquefois

des

des Sacrifices, de même que les autres Mahometans. Ces Sacrifices ne consistent qu'en quelques bœufs ou quelques moutons, qu'on égorge, en invoquant le nom de Dieu; après quoi on les écorche, & on en distribue la chair aux pauvres, afin qu'ils joignent leurs priéres & leurs intentions à celles du Bienfaiteur. Ils ne font point de mal à la personne de ceux qu'ils dépouillent, à moins qu'ils ne soient blessez par ceux qu'ils attaquent; car alors ils n'épargnent pas le sang, & ils tuent tout ce qu'ils peuvent attraper; grande modération, fort loüée par notre Auteur. Ils traitent fort civilement ceux qui vont chez eux. Ils les logent & les nourrissent gratuitement. [Ce qu'ils peuvent faire sans s'incommoder beaucoup, car il y va bien peu de personnes.] Il faut ajouter, que, quoi qu'ils ne demandent rien, ils reçoivent agréablement ce qu'on leur donne; & les Européens manquent rarement à cette reconnoissance.

Ces Peuples sont naturellement graves, sérieux, modérez. Ils affectent tant de sagesse dans leurs actions & dans leur contenance, que tout ce qu'il y a au Monde de plus plaisant ne

ne sauroit presque les faire rire, quand ils sont parvenus à l'âge d'être mariez. Ils parlent peu & jamais sans nécessité, toujours l'un après l'autre, sans s'interrompre par aucune sorte d'empressement. Leurs conversations sont fort honnêtes. On n'y entend rien dire de ce qu'ils croyent être contre la bienséance. Il est vrai que, quand ils parlent de quelques parties du Corps, ils les nomment toutes par leurs noms; mais cela ne blesse pas chez eux la modestie. La médisance ne régne jamais parmi eux; mais ils disent du bien de tout le Monde.

Ils ont une grande vénération pour le pain & pour le sel; & lors qu'ils veulent prier instamment quelcun avec qui ils ont mangé, ils lui disent, par le pain & par le sel, qui est entre nous, faites cela. Ils se servent aussi de ces termes pour confirmer ce qu'ils assurent par serment. Ils ne s'enyvrent jamais. Ils ne joüent que pour passer le tems, & jamais pour de l'argent.

Ce qu'ils tiennent pour plus malhonnête c'est de lâcher des vens. C'est une espèce de crime, que d'en faire volontairement. Lors qu'il leur

en échape par malheur dans quelque compagnie, ils sont regardez comme des gens infames, avec qui l'on ne veut plus avoir de commerce. Et il est souvent arrivé, que ceux qui avoient eu ce malheur, ont été obligez de s'absenter, & de passer chez d'autres Peuples, pour n'être pas exposez aux huées & à toutes les suites d'une méchante réputation.

Les Arabes ont tant de respect pour leur Barbe, qu'ils la considérent comme un ornement sacré, que Dieu leur a donné, pour les distinguer des femmes. Ils ne la rasent jamais, & la laissent croître dès leur premiére jeunesse. Il n'y a point aussi d'infamie plus grande que celle de la raser. c'est même un point essentiel de leur Religion, parce que *Mahomet* ne l'avoit jamais rasée, & c'est aussi une marque d'autorité & de liberté parmi eux, aussi bien que parmi les Turcs. Les gens du commun, qui n'ont jamais vu de miroirs, sont fort surpris quand on leur en présente. Ils font alors cent actions ridicules, qui sont des marques de leur étonnement. [Il faut qu'ils ne se soient jamais vus dans l'eau.] Comme ils n'ont d'ordinaire aucune possession dans les lieux où ils ha-

habitent; ils ne peuvent avoir de procès qu'au sujet du commerce, qu'ils font ensemble en vendant, en achetant, ou en troquant leur bétail & leurs denrées. Ils mettent alors une poignée de terre sur ce qu'ils échangent, & ils disent devant des témoins: *Nous donnons terre pour terre.* Alors ils ne peuvent plus revenir à rompre le marché, ni à se faire des procès là-dessus.

Ils ont une estime toute particuliére pour les Chevaux. Ils les baisent, ils les caressent, ils leur tiennent des Discours amoureux & passionnez. [Mais cela n'a pas lieu de nous surprendre; puis que nous voyons tant d'Européens, qui en usent de même à l'égard de leurs Chats ou de leurs Chiens, qui ne sont pas à beaucoup près des Animaux aussi utiles que les Chevaux.] Comme il y en a qui haussent perpétuellement la tête, quand ils sont attachez pendant le jour; les Mahométans croyent qu'ils lisent, lors qu'ils font ce mouvement, & que ces animaux étant nobles, généreux, & propres au progrès de leur Religion, le Prophéte *Mahomet* leur a obtenu des bénédictions de Dieu, & une capacité occulte, pour lire ou pour re-

citer tacitement tous les jours quelque Chapitre de l'Alcoran. [Peut-être que, si l'on examinoit toutes les superstitions de certains Chrétiens, on en trouveroit quelques-unes pour le moins aussi ridicules que celles-là.]

Les Arabes ne croyent pas offenser Dieu, en volant sur les grands chemins. Ils disent, qu'*Ismaël* leur Pére n'ayant aucune part au patrimoine de sa Maison, Dieu lui avoit donné la campagne en partage, & la permission de prendre du bien partout, où il en pourroit trouver. On ne les voit presque jamais voyager qu'à cheval, rarement à pié, & jamais par eau. Ils ne voudroient pas entrer dans un bateau, quand ce ne seroit que pour passer une riviére. Ils aiment mieux la passer à gué, quelque grand détour, qu'il leur faille faire, pour rejoindre leur chemin.

Ils aimeroient mieux mourir que de prendre des lavemens. C'est parmi eux une indécence, qu'ils ne peuvent soufrir. Ils n'ont ni Médecins, ni Apoticaires. Ils soufrent patiemment leurs maux, & disent qu'il n'y a d'autre Médecin que Dieu. Ils se font pourtant dans leurs maladies, quelques remédes, qui leur sont pro-

po-

posez par certaines femmes, qui ont quelques secrets, dont elles se servent, pour toutes sortes d'infirmitez. Ils ont de la foi pour certains caractéres, que leurs gens de Lettres leur font avaler, aussi bien que pour d'autres qu'ils portent pendus au col, & pour des Oraisons, qu'ils leur donnent par écrit. Ils n'aiment point à être saignez ; parce que, selon eux, l'ame est dans le sang, & qu'on n'en sauroit tirer sans diminuer la vie.

4. La quatriéme partie de ce Volume est la Description générale de l'Arabie, dont il est fait mention dans le Titre. C'est un Abrégé ou plutot un Extrait judicieux de ce que les meilleurs Auteurs Orientaux ont écrit sur la Geographie. Celui-ci s'écarte de la Méthode de *Ptolemée* & des autres Géographes Grecs & Latins, même des Arabes anciens, qui font passer leur premier Méridien par les Isles Fortunées ou Canaries. Il fait passer le sien par le rivage de l'Ocean Occidental, & proprement par le dernier Cap, qui sert en partie à former le Détroit de Gibraltar. Peut-être n'auroit-on pas mal fait d'ajouter à cette Description une Carte de Géographie, qui lui fût conforme; d'au-

tant plus que cet Ouvrage est fort estimé.

AVIS DE L'AUTEUR.

MEss. les Journalistes de Paris me permettront de les avertir, que leur Correspondant de Hollande les a mal instruits * au sujet de Mr. *Burman* Professeur en Histoire, en Grec, & en Eloquence à Leide. Il n'est point vrai qu'il ait presque perdu la parole, & qu'il ne soit plus en état de faire ses leçons Académiques. Il est vrai, qu'il a eu un abscès à la lévre supérieure, mais il est très-bien guéri, à une cicatrice près, qui ne l'empêche point de parler. Il n'a jamais interrompu ses leçons particuliéres, qui sont les principales. Et il a fait exactement les fonctions publiques & particuliéres de sa Charge depuis la mi-Septembre, que les grandes vacances ont fini. C'est ce que dix mille témoins peuvent attester.

Fau-

* Mois de Novembre Edit. de Hollande pag. 598.

Fautes à corriger dans les Nouvelles de ... 1717.

Pag. 96. lig. 22. *fit*, lis. *fut*. pag. 98. lig. 17. *Claude*, lis. *est de Claude*. pag. 354. lig 26. ...*ment*. lis. *vivent*. pag. 366. lig. 1. *avancé*. *Sur*, ...z le point & la capitale & lisez *avancé sur*. pag. 378. lig. 27. *penseront*, lis. *pensèrent*. pag. ...5. lig. penult. *Cer*, lis. *Car*. pag. 569. lig. 19. ...Planétes, lis. *les Planétes*. pag. 627. lig. 27. ...acez, *par raport à leurs objets*. pag. 629. pag. ... effacez *&*.

TABLE DES ARTICLES.

NOVEMB. ET DECEMB. 1717.

TA-

TABLE ALPHABETIQUE

Pour les Nouvelles de l'année 1717.

A.

Ar-

 font

E.

F.

 gatoire

G.

H.

I.

L.

M.

M.

Méthode

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table Alphabetique.